

<i>Personnage</i>	<i>Texte</i>	<i>Remarques</i>
Le pion tuberculeux d'une école de grammaire	« Il aimait à épousseter ses grammaires ; c'était en quelque sorte pour lui une agréable façon de se rappeler doucement ce qu'il serait lui-même après sa mort. »	Première négation de la parole vécue : le gardien des règles de la langue, contre la langue vivante. Cf. débats de l'époque sur l'impossibilité du dictionnaire. Aboutit à un deux pseudo-définitions (l'essence de la baleine étant identifiée à la lettre « h ») et à un catalogue de signifiants, classés par nombre de lettres. Le <i>sens</i> , lui, a totalement disparu.
Le petit rat de bibliothèque	« Tu es de cette race désespérée et blême que ne réchauffera jamais aucun vin de ce monde, et pour laquelle même le pâle Xérès serait trop fort et trop rouge. (...) Ici, tu ne peux que frapper des cœurs déjà brisés. Là-haut, tu joueras sur le cristal invulnérable ! »	Seconde négation de la parole vécue : l'érudition. Le savoir laisse place à la « collection » purement quantitative des énoncés portant sur la baleine. Aboutit à un catalogue de citations, « connaissance panoramique de tout ce qui a été dit, pensé, imaginé, chanté à tout hasard sur le Léviathan. » → double ronde : ronde des désignations, ronde des citations : mais rien ne vient <i>définir</i> la baleine, dire ce qu'elle est ; la baleine n'est pas un concept : elle ne peut « se montrer » qu'à travers un essaim.
Tante Charité	« Jamais femme ne mérita mieux son nom, qui était Charité. Tante Charité, comme tout le monde l'appelait. Et telle une sœur de charité, cette charitable tante Charité... » (89)	Une des rares illustrations de l'adéquation entre le nom propre et la personne dans <i>Moby Dick</i> . Incarnation parodique de la bienveillance quaker : remplace l'alcool par de l'infusion au gingembre.
Capitaine Peleg	« Ne peux-tu voir le monde d'où tu es ? » (67)	L'un des deux hommes pour lesquels le voyage du <i>Pequod</i> n'a de sens que d'un point de vue matériel. Même prendre la mer pour voir du pays est absurde ; la mer, c'est de l'eau, et l'horizon est partout le même. Le monde n'a de sens et de valeur qu'en tant qu'ensemble de ressources à exploiter par l'homme.
Capitaine Bildad	« vieux ladre incorrigible » (69), « <i>n'amassez point de trésors sur la terre...</i> » (71)	Incarnation des contradictions du Quaker de Nantucket. Non seulement le pacifisme n'empêche pas de faire commerce du massacre des animaux, mais il exploite son prochain tout en citant les Ecritures qui blâment la cupidité. Même remarque que pour Peleg. <i>Rappel</i> : c'est la laderie des propriétaires qui a participé à la détresse des naufragés de l'Essex.
Capitaine Derick de Deer	« Oh ! les dos-à-nageoires et les Derick sont nombreux, mes amis ! » (334)	C'est le capitaine sans gloire : capitaine de « La Pucelle », il s'en vient d'abord quémander de l'huile, puis agite la burette d'huile devant les canots du <i>Pequod</i> alors qu'il croit leur prendre une baleine, avant d'être jeté à l'eau par ladite baleine, que les trois harponneurs du <i>Pequod</i> harponnent par-dessus sa tête ; il finit par courir après une baleine (dos-à-nageoire) impossible à attraper.
Capitaine Boomer	« Son bras d'ivoire franchement tendu en signe de bienvenue, l'autre capitaine s'avança et, Achab, tendant sa jambe d'ivoire en la croisant avec le bras d'ivoire (comme deux lances d'espadaon) s'écria à sa manière marsouine :	C'est l'anti-frère d'Achab. Capitaine d'un vaisseau (le Samuel Enderby) portant le nom d'un grand baleinier qui a fait fortune, et dont le chapitre suivant va chanter les louanges (en décrivant complaisamment à quel point il fait bon vivre sur un baleinier anglais,

	<p>_ Oui, oui, de grand cœur, croisons nos os ! un bras et une jambe ! Un bras qui ne peut jamais se dérober ; et une jambe qui ne peut jamais se sauver. Où avez-vous vu la Baleine-Blanche ? Il y a combien de temps ? » (404)</p> <p>« Mais Seigneur ! Croyez, Sir... Dieu me bénisse ! l'instant, d'après, en un clin d'œil, j'étais aussi aveugle qu'une chauve-souris. Aveugle des deux yeux qui étaient tout embrouillés et insensibilisés par une écume noire... et la queue de la baleine y apparaissait indistinctement au milieu, droit en l'air comme un clocher de marbre. (...) Pour échapper à ces terribles coups, je saisis la hampe de mon harpon qui s'était enfoncé en elle et m'y cramponnai pour un moment comme une sangsue. Mais une lame à poigne m'arracha brutalement et, au même instant, la bête bondissant de l'avant d'un seul coup, plongea comme un éclair. Et c'est alors que la barge de ce maudit second fer, passant tout contre moi, m'attrapa ici (il plaça sa main juste au-dessous de son épaule), oui, elle m'attrapa juste là, dis-je, et me descendit jusqu'aux flammes de l'enfer ; lorsque tout à coup, que le bon Dieu en soit remercié, cette barbe tailla son chemin dans la chair — tout le long de mon bras — elle sortit près de mon poignet et je remontai à la surface. » (406)</p> <p>« Non, Bunker, merci, répartit le capitaine anglais ; elle peut garder le bras qu'elle a, puisque je n'y peux rien ; et puis je ne la connaissais pas alors ; mais pas un second. Assez de Baleine-Blanche pour moi ; j'ai mis à la mer une fois pour elle, et ça suffit ; ce serait très glorieux de la tuer, je le sais, et c'est un gros cargot de spermaceti, mais doucement, c'est mieux de la laisser tranquille. Ne pensez-vous pas, capitaine ? termina-t-il en regardant la jambe d'ivoire.</p> <p>_ Certes, mais elle sera encore chassée pour tout ça. Cette chose maudite qu'il vaudrait mieux laisser tranquille est ce qui attire le plus. C'est un aimant ! » (408)</p> <p>« Est-ce que votre capitaine est fou ? chuchota-t-il à l'oreille de Fédallah. Mais Fédallah, en guise de réponse, mit un doigt sur ses lèvres, et enjamba le bastingage pour prendre l'aviron du canot, et Achab, balançant la poulie de dépeçage, ordonna aux marins du vaisseau de s'apprêter à le descendre. Un moment après, il était debout à l'arrière du canot, et les hommes de Manille se jetèrent sur les rames. En vain le capitaine anglais le héla-t-il. Le dos tourné au vaisseau étranger, le visage dur comme une pierre, dirigé vers son propre vaisseau, Achab demeura debout jusqu'à ce qu'il eût abordé le <i>Péquod</i>. » (409)</p> <p>« Comment, croyez-vous, se faisait-il que le <i>Samuel Enderby</i>, et avec lui quelques autres baleiniers anglais de ma connaissance (pas tous, toutefois) étaient des vaisseaux si hospitaliers, faisant circuler le bœuf, le pain, le pot et la blague, et qui n'étaient jamais las de manger, de boire et de rire ? Je vais vous le dire. L'abondance de bonne chère est utile à ces baleiniers anglais pour leurs recherches historiques. (...) Car, disaient-ils, lorsqu'on voyage à bord d'un bateau vide, si vous ne pouvez rien sortir de mieux au monde, sortez-en toujours un bon dîner : ça vous remplit le coffre et ça vide la cale. » (412-414)</p>	<p>du fait à la fois de ce qu'il contient et des mœurs de ceux qui s'y trouvent), lui aussi a pourchassé Moby Dick ; lui aussi y a laissé un membre, et lui aussi a substitué au membre perdu une prothèse en os de baleine. Mais chez lui, le sang de l'âme et le sang du corps ne se sont pas mêlés : sa lutte avec le monstre le conduit tout simplement à reconnaître sa défaite, de façon loyale, sereine et joyeuse. Ce n'est pas Moby Dick qui l'a frappé : il a été frappé par son propre fer qui, après avoir été lancé dans la baleine, lui a ensuite servi de point d'appui dans la tourmente, puis l'a emporté vers les enfers, avant de le libérer en le déchirant au passage : un cheminement très dialectique, donc. L'environnement de Boomer est en complète opposition avec celui d'Achab qui, pour l'occasion, est accompagné de ses fantômes. Le chirurgien, Bunker, est une sorte de sage ironique qui ne cesse de jouer avec Boomer une sorte de joute oratoire qui permet à la fois de surmonter le rapport hiérarchique (qui reste cependant scrupuleusement respecté, comme le texte le précise) et l'horreur de ce qui est décrit. Boomer, Bunker, le Samuel Enderby : c'est l'équipage solaire, apollinien.</p> <p>Remarque : Achab est incapable de se hisser par lui-même sur le vaisseau de Boomer ; il ne pourra y monter (et en descendre) qu'accroché au crochet à graisse de la poulie de dépeçage... (Et il ne s'y tiendra que « doucement déposé » sur la tête du cabestan).</p>
<p>Le commandant du</p>	<p>« _ Venez à bord, venez à bord, cria le commandant du joyeux <i>Jeune Homme</i>, en brandissant un ver et une bouteille.</p>	<p>Ce commandant n'est pas nommé. Dans le contexte de <i>Moby Dick</i>, cela tend à indiquer qu'il est sans identité. Et, de fait, le commandant du <i>Jeune Homme</i> incarne la rupture avec la quête de soi qu'est la</p>

<p>« Jeune Homme »</p>	<p>_ As-tu vu la Baleine-Blanche ? grinça Achab en guise de réponse. _ Non... seulement entendu parler. Mais je n’y crois pas du tout, répondit l’autre sur le ton de la bonne humeur ; venez à bord. _ Tu es trop foutrement gai. Passe ton chemin. As-tu perdu des hommes ? _ Pas de quoi en parler. Deux islandais, c’est tout ; mais viens à bord, vieux copain, viens. On est gai, ici ; un navire plein et en route pour le pays. _ C’est merveilleux comme un idiot peut être familier ! marmonna Achab ; puis à voix haute : _ Tu es un navire plein et en route pour le pays, dis-tu. Ca va. Alors moi, je suis un navire vide en route pour l’étranger. Va ton chemin et je vais le mien. Holà, à l’avant ! toutes voiles dehors et droit au vent. Et ainsi, tandis qu’un des vaisseaux voguait gaiement devant la brise, l’autre luttait avec entêtement contre. Ils se séparèrent. L’équipage du <i>Pequod</i> regarda longuement et gravement le <i>Jeune Homme</i> qui s’éloignait ; mais ceux du <i>Jeune Homme</i> n’y prirent point garde, tut occupés de leurs joyeux ébats. Lorsque Achab, penché sur la poupe, regarda le vaisseau retournant au pays, il sortit de sa poche une petite fiole de sable ; il regarda alternativement la fiole et le vaisseau ; il sembla les réunir dans sa pensée dans une réminiscence lointaine : cette fiole contenait du sable provenant d’un sondage à Nantucket. » (458)</p>	<p>chasse à la baleine. Si la chasse a été bonne, elle ne l’est que du point de vue des propriétaires, c’est-à-dire dans sa dimension matérielle : d’où la surenchère du texte concernant la dimension <i>quantitative</i> de la réussite : même le cuisinier a rempli sa marmite avec de l’huile de baleine, les harponneurs ont bouché les hampes de leurs harpons et les ont remplis, etc. « Tout débordait de spermaceti, sauf les poches du pantalon du capitaine qu’il se réservait, afin d’y plonger ses mains en présomptueux témoignage de son entière satisfaction. » Ce qu’incarne le capitaine, c’est donc la suffisance de celui qui n’est plus en quête, celui qui est satisfait de ce qu’il est, celui qui ne lance plus la flèche de son désir par delà lui-même : celui qui est arrivé à la béatitude parce qu’il a rempli ses caisses d’huile. Il y a donc un fossé entre la familiarité vulgaire de ce capitaine, et l’humour conscient du capitaine Boomer ; la bonhomie n’a rien à voir ici avec le rire (nietzschéen) capable de transcender l’acceptation de l’absurdité du monde, de convertir le nihilisme tragique en une joie créatrice, celle de l’enfant qui joue. Car justement, le commandant du Jeune Homme n’a absolument aucune conscience de la vanité du monde, de l’insignifiance de la « réussite » dès qu’on ne l’envisage que du point de vue des propriétaires. Ce capitaine n’est pas du côté de la <i>vérité</i> : il ne veut rien savoir de la <i>douleur</i>, il nage dans une satisfaction vaine, qui n’est même pas rabelaisienne : celle de sa prospérité. Il retourne à la terre, ce qui (cf. passage sur Bulkington) signifie toujours, dans <i>Moby Dick</i>, un renoncement à la vérité. La conscience de la mort est écartée : les Islandais qu’il a perdus ne valent pas la peine que l’on en parle et, surtout, <i>il ne croit pas</i> en <i>Moby Dick</i> (ce qui l’oppose radicalement au capitaine Boomer). Et le spectacle sauvage des harponneurs sur le pont du pont du <i>Jeune homme</i> devient un simple <i>divertissement</i>, au sens pascalien du terme (<i>his own individual diversion</i>). La fin du passage indique clairement que, pour Achab (qui, encore une fois, ne peut saisir la réalité que sous une forme symbolique), le <i>Jeune Homme</i> symbolise la terre, puisqu’il fusionne avec le symbole qu’est la fiole de sable. Sans extrapoler, il n’y a pas loin de la fiole de sable et du sablier, lequel symbolise évidemment la vanité du monde sensible.</p>
<p>Capitaine Gardiner</p>	<p>« Je ne partirai pas, disait-il, avant que vous ayez dit oui. Faites pour moi ce que vous voudriez qu’on fasse pour vous dans pareil cas. Car vous avez un fils, aussi, capitaine Achab — quoiqu’il ne soit encore qu’un enfant et qu’il soit en ce moment bien en sûreté chez vous — un enfant de votre vieillesse aussi... oui, oui, vous vous laissez toucher : je le vois... courez, courez, les hommes, et apprêtez-vous à brasser carré les vergues. _ Halte-là, cria Achab, ne touchez pas à un seul cordage ; puis, d’une voix lente qui scandait chaque mot : Capitaine Gardiner, dit-il, ne comptez pas sur moi. En ce moment même, je perds mon temps. Adieu, adieu. Que Dieu vous bénisse et puisse me pardonner, mais il me faut partir. » (491) « Mais par sa nage hésitante et sa pitoyable route de serpent, on voyait bien que ce vaisseau qui pleurait tant de larmes d’écumes était toujours sans réconfort. C’était Rachel pleurant ses enfants perdus. » (491)</p>	<p>C’est le capitaine du <i>Rachel</i>. Rachel est l’épouse de Jacob ; dans la Bible, il est difficile de dire ce que sont les enfants que pleure Rachel, qui apparaît ainsi comme le symbole de la mère universelle qui refuse d’être consolée. Jérémie : « « Ainsi parle le Seigneur : « Une voix retentit dans Rama, une voix plaintive, d’amers sanglots. C’est Rachel qui pleure ses enfants, qui ne veut pas se laisser consoler de ses fils perdus ! Or dit le Seigneur, que ta voix cesse de gémir et tes yeux de pleurer, car il y aura une compensation à tes efforts, dit l’Éternel, ils reviendront du pays de l’ennemi. Oui, il y a de l’espoir pour ton avenir, dit le seigneur : tes enfants rentreront dans leur domaine. » Rachel est à la fois le symbole de la douleur, et la femme à laquelle Dieu adresse le message d’espérance. Cette dualité est évidemment signifiante pour <i>Moby Dick</i>, puisque c’est parce que le <i>Rachel</i> cherche en pleurant le fils perdu de son capitaine qu’il recueillera Ismaël. Le capitaine Gardiner est le premier à faire appel à Achab en tant que père pour tenter de le détourner de sa quête ; le second sera Starbuck, quelques pages plus loin.</p>

		Dans le cas du <i>Rachel</i> , l'identification du vaisseau avec son capitaine est aussi complète que dans le cas du <i>Pequod</i> .
Capitaine du <i>Délice</i>	<p>« Au moment où Achab s'éloignait du morne <i>Délice</i>, l'étrange bouée de sauvetage suspendue à l'arrière du <i>Pequod</i> prit un relief saisissant.</p> <p>_ Ho-hé : regardez, les hommes, regardez là-bas, cria une voix de mauvais augure, dans notre sillage ; étrangers, vous fuyez vainement nos tristes funérailles, vous ne nous tournez le dos que pour nous montrer votre propre cercueil. » (498)</p>	<p>Le <i>Délice</i> n'est plus réellement un symbole, ce n'est même pas un avertissement : c'est une annonce. Il est « malencontreusement nommé » le <i>Délice</i>, pour mieux faire transparaître l'horreur omniprésente de la mort : l'épave du canot es comparée à un squelette, la mer est un tombeau, le linceul en tombant « baptise funèbrement » la coque du <i>Pequod</i>, etc.</p> <p>L'enjeu du passage est manifestement de mettre en exergue le rôle symbolique du cercueil-bouée de sauvetage, qui n'apparaît dans ce contexte <i>que</i> comme un cercueil.</p>
Bulkington	<p>« Or par cette nuit glaciale d'hiver, lorsque le <i>Péquod</i> piquait sa cruelle proue dans les vagues rusées, que vis-je debout au gouvernail ? Bulkington ! Je contemplai avec une respectueuse sympathie cet homme qui, en plein hiver, débarquant à peine, après un voyage dangereux de quatre ans, pouvait de nouveau, sans repos, se mettre en route pour une randonnée tempétueuse. La terre semblait lui brûler les pieds. Les choses les plus merveilleuses, on ne peut jamais en parler. Les souvenirs les plus profonds n'ont point d'épithètes ; ce mince chapitre est le tombeau sans pierre de Bulkington. Laissez-moi seulement dire qu'il en advint de lui comme du vaisseau battu par la tempête, lequel se fraie péniblement un chemin sous le vent, vers la côte. Le port voudrait lui porter secours ; le port est plein de pitié ; dans le port il y a la sécurité, le confort, le foyer, le souper, des couvertures chaudes, des amis ; tout ce qui est bon à notre faiblesse mortelle. Mais, dans la tempête, le port, la terre, représentent le plus grand danger pour ce vaisseau. Il lui faut fuir toute hospitalité. Un frôlement du rivage, même s'il ne faisait que raser la carène, l'ébranlerait de tout son long. Il doit déployer toutes ses voiles et donner tout ce qu'il peut pour s'éloigner de la terre et, ainsi, lutter contre les vents mêmes qui voudraient le pousser vers le refuge. Il lui faut retrouver les grandes mers ouvertes, toujours loin de la terre, car son seul salut est de piquer désespérément dans le danger, son seul ami, son amer ennemi.</p> <p>A présent, Bulkington, sais-tu ? Crois-tu avoir quelque peu entrevu cette mortelle et intolérable vérité ? Sais-tu que toute réflexion profonde et sérieuse n'est que l'effort intrépide de l'âme pour garder la pleine liberté de la mer, quand les vents les plus sauvages du ciel et de la terre conspirent pour te rejeter sur la côte traîtresse et esclave ? Mais puisque, seule, dans le détachement de la terre réside la vérité la plus haute, la plus illimitée — aussi illimitée que Dieu — il vaut donc mieux périr dans cet infini hurlant que d'être ignominieusement rejeté aux terres sous le vent, même si elles sont sûres ! Oh ! qui voudrait ramper lâchement sur la terre comme un ver ?</p> <p>Terreurs terribles ! Auras-tu connu ces agonies en vain ? Courage, courage, ô Bulkington ! Durcis-toi, demi-Dieu. De l'écume de la mort océane s'élèvera ton apothéose. »</p>	<p>C'est le héros qui (en tant que tel) n'a pas sa place dans Moby Dick. Celui qui refuse d'être rejeté sur la terre, celui qui aspire à l'infini et à la liberté. C'est l'incarnation de la grandeur pour Ishmaël-2, puisque la grandeur est nécessairement conscience de la vanité de la terre et aspiration à un absolu qui ne peut être vécu que de manière critique. Il est l'homme de la <i>vérité</i> selon Ishmaël-2.</p>
	<p>« Sa peau nette s'ajustait parfaitement et moulait strictement sa musculature et il y était embaumé avec sa santé et sa force comme une momie égyptienne vivante. »</p> <p>« Tel un bon chronomètre breveté, sa vitalité intérieure était garantie pour bien fonctionner sous tous les climats. »</p>	<p>Une splendeur apollinienne</p> <p>→ Courage, non témérité ; lucidité, et non inconscience. Sagesse, non folie.</p>

Starbuck

« A regarder ses yeux, on croyait y voir encore les images attardées des mille périls qu'il avait affrontés calmement au cours de son existence. »

« Sa vie était mimique en actions et non chapitre de plates paroles. »

« Je ne veux point d'homme à bord de mon embarcation qui n'ait pas peur de la baleine. » (105)

« Je suis sur l'océan pour gagner ma vie en tuant des baleines, non pour être tué par elles. » (106)

« Cependant, malgré sa sobriété et tout son courage, il y avait en lui certaines qualités qui parfois l'emportaient sur tout le reste. Extraordinairement consciencieux pour un marin et doué d'un profond naturel, la sauvage solitude de sa vie sur l'eau l'inclinait vivement à la superstition, mais à cette sorte de superstition qui, en certains organismes, semble plutôt sourdre de l'intelligence pure que de l'ignorance. Il s'y entendait en présages et en pressentiments. »

« Et si brave qu'il soit, c'était cette sorte de courage généralement visible dans beaucoup d'hommes intrépides qui, demeurant fermes dans le conflit avec la mer, ou les vents, ou les baleines, ou quoi que ce soit de la déraisonnable terreur du monde, ne peuvent cependant supporter ces plus terrifiantes — parce que plus spirituelles — terreurs qui, parfois, vous menacent du front hérissé d'un homme rageur et puissant. » (106)

« Mon âme est plus que battue, elle est dépassée... et par un fou ! Que ceux qui sont sains d'esprit soient contraints de mettre bas les armes sur un tel terrain, ah ! l'insupportable tourment !... Mais il a vrillé très profond en moi et il a fait sauter toute ma raison hors de moi... Je crois comprendre son but impie, mais je me sens obligé de l'aider à l'atteindre. Que je le veuille ou non la chose indicible m'a lié à lui ; elle me hale comme un câble, et pour couper ce câble là je n'ai pas le couteau qu'il faut. » (156)

« O vie, c'est dans une heure comme celle-ci, quand l'âme est abattue, qu'on est obligé de voir combien de choses brutes et bestiales tu nous fait avaler... O vie, c'est maintenant que je sens l'horreur latente qui est en toi et qui n'a rien à faire avec moi ! Cette horreur est en dehors de moi. Avec les sentiments de l'être humain qui est en moi, je tenterai encore de te combattre, ô futur effrayant et fantomatique. Soyez auprès de moi, tenez-moi, liez-moi, ô influences bénies !... » (156)

« ... car dans ses yeux je lis quelque peine atroce qui, si je l'avais, m'anéantirait, moi. » (156)

« Il y a des barils d'huile de cachalot devant nous. Monsieur Stubb, c'est pour ça qu'on est ici. Poussez, mes gars... l'huile, l'huile c'est notre boulot. Ca, au moins, c'est le devoir ; devoir et profit, main dans la main. » (203)

« Est-ce que le ciel est meurtrier lorsque sa foudre frappe un meurtrier dans son lit, réduisant en cendres draps et chairs ? et alors, serais-je meurtrier si... » (475)

Mais un accès au dionysiaque (105)

→ vertus prophétiques. La superstition de Starbuck n'est pas fantaisie, mais produit de l'imagination lorsqu'elle sert de support à l'intelligence. Imagination théophanique, puisqu'elle permet de voir *au-delà* des choses, de les *interpréter*.) Rappel : pour Jung l'inconscient est ce qui me projette vers l'avenir, qui m'indique les voies de dépassement d'une tension qui, pouvant être dépassée, est source de culpabilité.

Starbuck a interposé le filtre de sa croyance religieuse entre lui et le réel ; en lui raison et croyance ne font qu'un : sa croyance est raisonnable et sa raison est religieuse. Achab est celui qui déstabilise ce filtre, qui l'oblige à entrevoir l'abîme qui se trouve *derrière* le prisme des conventions religieuses. Starbuck ne peut être courageux qu'en tant qu'il se montre fidèle, *déterminé* par ses convictions. Il est l'agent agi, morale de la soumission acceptée. Lorsque la Loi fait défaut, il retombe sans force.

Profession de foi *quaker*.

Starbuck est faible car il ne cherche pas à assujettir sa volonté à son désir, ni même à sa foi : il veut obéir à la loi, ce qui le rend impuissant dès qu'un dilemme se présente. Starbuck ne peut pas *choisir*, il veut obéir. Si une tâche lui est confiée, il est infaillible ; mais si les tâches semblent s'affronter, ou si la tâche exige de violer une loi qui est elle-même posée comme inviolable, il est piégé. Ce n'est pas le cas d'Achab, pour lequel aucun dilemme n'est possible, puisqu'il invente

	<p>« Mon dieu ! qu'est-ce donc qui me frappe et me laisse si mortellement calme, quoique toujours en attente ? Comme si j'étais à la pointe d'un frisson... Les choses de l'avenir flottent devant moi comme des formes vides et des squelettes. Tout le passé est devenu fantôme ! » (524)</p> <p>« Ah ! son front impitoyable se lance sur quelqu'un à qui le devoir commande de rester ferme. Mon dieu, soyez maintenant à mes côtés ! » (529)</p>	<p>lui-même ses propres règles pour servir le but qu'il s'est fixé.</p>
<p>Stubb</p>	<p>« Il fredonnait de vieux rigaudons lorsqu'il étant flanc à flanc avec le monstre le plus exaspéré. Une longue accoutumance avait converti pour Stubb la mort en fauteuil. » (108)</p> <p>« De même qu'en temps de choléra, il y a des gens qui se baladent avec un mouchoir imprégné de camphre sur la bouche, ainsi, contre toute exhalaison mortelle, la fumée de tabac de Stubb servait comme une sorte d'agent désinfectant. » (108)</p> <p>« Je ne sais pas trop ce que c'est ; mais que le bon Dieu me préserve de l'attraper... [...] Mais il n'y a rien à dire, c'est toujours la même vieille histoire... allons dormir. Du diable si c'est la peine d'être au monde, sinon pour y piquer dans le sommeil ! Et, en y réfléchissant, c'est la première chose que font les bêtes... Ca aussi c'est drôle ! Nom de nom, tout est drôle ici-bas quand on y pense ! Seulement c'est contre mes principes de réfléchir : « Ne pense point » » Voilà mon onzième commandement : « Dors quand tu peux » est le douzième. Alors, allons-y... [...] Retournons à la couche. On verra quelle allure tout ça aura demain, à la lumière du jour. » (117)</p> <p>« Ha ! ha ! ha ! ha ! hem ! Je racle ma gorge. J'y pense depuis ce ah ! ah ! ah ! ah ! est finalement le seul résultat... Pourquoi ?... Parce qu'un rire est la plus sage réponse et la plus facile à tout ce qui est bizarre... et adienne que pourra ! Il reste toujours une consolation ! C'est que tout est écrit d'avance... »</p> <p>« Tout le monologue de Stubb aux hommes de son équipage est ici donné parce qu'il avait une façon spéciale de leur parler pour leur inculquer la religion de la rame. Mais il ne faut pas supposer d'après ce spécimen de ses sermons qu'il lui arrivait de se mettre en colère contre ses hommes. Il disait à son équipage les choses les plus terribles sur un ton où la blague et la fureur se mélangeaient étrangement ; sa fureur semblait calculée pour renforcer la blague tant et si bien qu'aucun rameur ne pouvait entendre des invocations si étranges sans ramer comme si sa vie en dépendait, et en même temps, il ramait rien que pour la blague. [...] Ceci encore : Stubb était l'un de ces humoristes dont la gaîté est si curieusement ambiguë que, toujours, leurs inférieurs se tiennent sur leurs gardes quand il s'agit de leur obéir. » (202)</p>	<p>Stubb est le personnage qui détruit toute transcendance du réel par un rire qui n'est que l'assomption de l'absurde, qu'il soit celui de l'étrange ou celui du destin. Inanité du réel, inanité de la liberté. La conscience de la mort n'ouvre à aucune perspective transcendante, mais à une acceptation joyeuse de la vanité du réel. L'inconscience de Stubb est une inconscience volontaire, pas une spontanéité irréfléchie. En cela, il reste un personnage tragique.</p> <p>Stubb est l'homme du rire ambigu parce qu'ambivalent : il est à la fois le rire qui libère de l'étrangeté et de la noirceur entrevue du monde, mais il est par là même la manifestation, l'écho <i>explicite</i> de cette noirceur. Le rire de Stubb n'occulte pas l'horreur ou l'étrangeté du réel, il lui répond. Pour autant, ce rire n'accomplit d'aucune façon la transmutation de l'horreur en sublime, de l'étrange en mystique, etc. Et l'on est totalement à l'opposé de la tentative d'érotisation de la noirceur que l'on a dans l'humour noir. Le rire de Stubb est la réponse de celui qui se détourne de ce qu'il a pourtant reconnu comme l'essentiel, mais dont il a admis qu'il lui était à la fois impossible de le comprendre — et encore moins de le maîtriser. D'où encore une fois la dimension <i>tragique</i> de ce rire.</p> <p>On a une illustration de cette gaîté ambiguë dans le dialogue ahurissant (p. 303) auquel se livrent Stubb et Flask après avoir tué une baleine (le dialogue porte sur la question de savoir si Fedallah est le</p>

	<p>[Durant l'épisode du Feu Saint Elme] « _ Non, non, ça n'y ressemblait point ; j'ai crié : Que le feu Saint Elme ait pitié de nous tous ! et j'espère qu'il aura pitié ; il ne s'intéresse pas qu'aux cadavres ; il doit avoir des boyaux pour le rire. Et voyez-vous, Mr Starbuck — mais il fait trop noir pour y voir — alors écoutez-moi donc ; je considère cette flamme que nous venons de voir en haut des mâts comme un heureux présage, car ces mâts sont enracinés dans une cale qui va être remplie à ras-bord de spermaceti, et alors tout ce spermaceti montera dans les mâts comme la sève dans l'arbre. Oui, nos trois mâts seront comme trois bougies de spermaceti, voilà ce que ça promet. » (467)</p> <p>« I grin at thee, thou grinning whale » [leitmotiv de Stubb lorsque Moby Dick attaque le <i>Pequod</i>] (529)</p>	<p>diabole, venu échanger Moby Dick contre l'âme d'Achab, et sur ce que fera Stubb s'il en obtient la preuve). Le dialogue se termine par : « Non, mais est-ce sérieux, tout ce que vous venez de me raconter, Stubb ? — Sérieux ou pas, nous voilà rendus au navire. »</p> <p>Le caractère de Stubb apparaît ici clairement : s'il ramène tout au rire, ce n'est pas par inconscience ou courte vue, c'est un choix volontaire. Stubb impose ses propres interprétations au réel, par un acte délibéré et conscient. Mais cela suppose de tenir le réel à distance, ce que ne peut faire Stubb à chaque nouvelle apparition directe du feu Saint Elme.</p>
<p>Flask</p>	<p>Il était entièrement inaccessible à tout sentiment de respect et d'émerveillement pour leurs masses majestueuses et leurs voies mystérieuses et tellement mort à tout ce qui pouvait ressembler à de l'appréhension devant le danger possible de leur rencontre que, dans sa pauvre opinion, la merveilleuse baleine n'était qu'une sorte de souris amplifiée ou peut-être un rat d'eau qui demandait seulement quelques détours et un peu de travail et de peine avant d'être capturé, tué et bouilli. Ce manque de peur ignorant et inconscient le rendait un peu frivole au sujet des baleines ; il suivait ces poissons pour l'amusement ; et un voyage de trois ans autour du Cap Horn n'était pour lui qu'une bonne partie de rigolade qui durait ce temps. »</p> <p>« J'espère que ma pauvre mère a touché une partie de mon salaire en ce moment, sinon elle peut se brosser, le voyage est fini » (dernières paroles) (529)</p>	<p>Flask est inapte à la vision symbolique : la baleine n'est qu'une baleine. D'où le fait qu'il ne comprenne absolument rien au rêve que lui raconte Stubb (120) :</p> <p>_ Dites, que pensez-vous de ce rêve, Flask ? _ Je ne sais pas. Il me semble seulement un peu bête. _ Peut-être... peut-être... mais il a fait de moi un homme sage.</p>
<p>Tashtego</p>	<p>« Indien pur sang de Gay Head ». (110)</p> <p>« Mon Dieu ! Le pauvre Tashtego ! tel le seau jumeau d'un puits, il tomba la tête la première dans cette grande tonne de Heidelberg, et, dans un horrible gargouillis d'huile, disparut entièrement à nos regards. » (316)</p>	<p>Première figure du sauvage : l'indien. Figure d'une primitivité qui est aussi originellité ; le barbare est celui qui ne dissocie pas encore le monde rationnel du monde du mythe. Il vit « dans » l'espace du mythe.</p> <p>Version burlesque de l'aventure de Jonas : Tashtego est avalé par la baleine, mais toute dimension symbolique a disparu. Il est assez intéressant de lire cet épisode dans une optique jungienne. Pour Jung, le primitif ne fait pas encore la différence entre le mythe et la réalité sensible : il se meut dans l'univers du mythe comme sa propre réalité, car le Moi et l'inconscient collectif ne sont pas encore réellement différenciés. [Cette idée est commune à presque toute l'anthropologie à sa naissance : on la retrouve notamment chez Lévy-Bruhl, mais aussi chez Leenhardt, etc. L'esprit du sauvage est au mythe ce que l'esprit de l'occidental civilisé est à la rationalité.] La chute mythique</p>

	<p>« Un bras rouge et un marteau sortirent de la mer et le bras clouait de plus en plus fermement le drapeau à l'espars qui s'enfonçait. Un de ces faucons de mer qui, de son gîte naturel, là-haut, dans les étoiles, avait suivi toute la chose, vint donner des coups de bec dans le drapeau que clouait toujours Tashtego. Et l'aile large et frémissante de l'oiseau se trouva un instant entre le marteau et le mât, et dans son dernier effort le sauvage englouti cloua l'oiseau du ciel au cri d'archange. Ainsi, son bec impérial appelant les dieux, le corps enveloppé dans le drapeau d'Achab, l'oiseau naufragea avec le vaisseau. Satan ne voulait pas s'engloutir dans les enfers sans arracher du ciel un morceau de vie. » (531)</p>	<p>dans le ventre du monstre-Léviathan s'apparente donc chez lui à une chute matérielle dans une baleine sensible.</p> <p>Un second parallèle, avec la naissance, est explicite dans la suite du texte, ce qui prolonge l'analogie entre épisode matériel (et burlesque) et événement symbolique : Queequeg, qui va sauver le pauvre Tashtego, « nous avoua qu'à sa première fouille, une jambe s'était d'abord présentée, mais sachant que ce n'était pas là ce qu'il fallait, il avait repoussé la jambe, et, par une secousse et une volte habile, il avait fait faire la culbute à l'Indien, si bien qu'à l'essai suivant, il avait pu le sortir à la bonne vieille manière, la tête la première. » (318)</p> <p>Troisième parallèle : la mort est le seuil d'une nouvelle naissance (la mort du Moi matériel est renaissance à une vie spirituelle : lieu commun de toute la mystique) : « Et ainsi, par le courage et l'habileté accoucheuse de Queequeg, la délivrance ou plutôt l'accouchement de Tashtego furent accomplis avec plein succès malgré les plus fâcheuses apparences, dans les dents même de la mort ; ce qui est une leçon qu'il ne faut pas oublier. » (318)</p>
<p>Daggoo</p>	<p>« Nègre sauvage gigantesque, couleur de charbon, qui avait la démarche du lion ». Il « gardait intactes toutes ses vertus barbares. » (110)</p>	<p>Deuxième figure du sauvage : l'Africain. Même remarque que précédemment, même si le bestiaire change (registre de la force).</p>
<p>Queequeg</p>	<p>« Il était content de sa propre compagnie et toujours égal à lui-même. N'était-ce pas là l'indice d'une splendide philosophie ; si tant est qu'il se soit jamais douté que pareille chose existât. Mais peut-être que pour que nous soyons, nous, mortels, de véritables philosophes, il ne faut pas que nous ayons conscience de vivre et de lutter. »</p> <p>« Quand j'entends tel ou tel se donner pour philosophe, je conclus aussitôt que, comme la vieille femme dyspeptique, « son organe à digérer doit être détraqué ».</p>	<p>Troisième figure du sauvage : sagesse sans réflexivité. Pose le paradoxe : il ne peut y avoir de philosophie véritable que dans la vie d'un être incapable de philosopher : la raison et la conscience rendent impossible pratiquement ce qu'elles permettent théoriquement. Réciproquement, c'est précisément parce que Queequeg est incapable de philosopher qu'il vit en philosophe.</p> <p>→ Inversion récurrente : le sauvage incarne précisément dans sa barbarie ce que devrait être une vie civilisée conséquente : trouve son renversement dans le pseudo-syllogisme d'Ishmaël : le chrétien conséquent est celui qui devient idolâtre.</p> <p>Celui qui se prétend philosophe est celui qui ne parvient pas à « digérer » la réalité. La spéculation rationnelle est un substitut théorique à la digestion du réel. (On retrouve ici le matérialisme caricatural d'Ishmaël-1)</p>

« Queequeg était natif de Rokovoko, une île très loin dans le Sud-Ouest. Elle n'est sur aucune carte ; les endroits vrais n'y sont jamais. »

« Ceci fait il mit ses vêtements secs, alluma sa pipe et, regardant avec douceur les gens autour de lui, sembla se dire à lui-même : ce monde, sous tous les méridiens, est une société anonyme de secours mutuel. Nous autres, cannibales, nous nous devons d'aider les chrétiens. » (57)

« Qohog, que le diable t'emporte ! Sais-tu signer ton nom ? Ou feras-tu une marque ?
A ces questions, Queequeg, qui avait à deux ou trois reprises pris part à de semblables cérémonies, n'eut aucunement l'air embarrassé. Il prit la plume qu'on lui offrait et, au bon endroit, sur le papier, il copia une réplique exacte d'un bizarre chiffre rond qui était tatoué sur son bras. De sorte que, à cause de l'erreur obstinée de Peleg au sujet de son nom, on lut quelque chose dans ce genre : *Qohog*. » (83)

« Du flanc roide du bateau, je tenais Queequeg exactement de la même façon par ce qu'on appelle en pêcherie une « corde à singe » qui était attachée à une forte bande de toile entourant sa taille. C'était une besogne dangereusement rigolote pour tous deux. Car, avant d'aller plus avant, il faut dire que la corde à singe était attachée aux deux bouts, solidement à la ceinture de Queequeg et solidement au cuir étroit de la mienne. De sorte que, pour le bien ou le mal, nous étions à ce moment mariés ensemble et, au cas où le pauvre Queequeg se serait enfoncé pour ne plus remonter, l'usage et l'honneur voulaient qu'au lieu de couper la corde, je devais me laisser emporter par elle. Ce long lien siamois nous unissait donc ; Queequeg était mon jumeau inséparable, et je ne pouvais d'aucune façon m'affranchir des responsabilités dangereuses inhérentes à ce lien de chanvre.

Ce sentiment me tenait si fort que, métaphysiquement, tandis que j'épiais attentivement ses mouvements, il m'apparaissait distinctement que ma personnalité était devenue double, que mon libre arbitre avait reçu un coup mortel. [...] En y réfléchissant, je vis que ma situation était exactement celle de chaque être qui respire ; seulement, dans la plupart des cas, existe une connexion avec une pluralité d'autres êtres. [...] Il m'était impossible d'oublier que je n'étais pas libre de faire ce que je voulais, n'ayant le maniement que d'un seul bout.

_ Eh bien ! eh bien ! mon vieux copain, mon frère jumeau, pensais-je, tout en tirant et relâchant la corde avec chaque lame de la mer ; après tout, qu'est-ce que ça peut faire, n'êtes-vous pas l'image précieuse de chacun et de tous dans ce monde baleinier [un monde de chasse à la baleine] ? Cet océan insondable où vous haletez, c'est la Vie ; ces requins, vos ennemis ; ces bêtes, vos amis ; et requins et bêtes vous mettent en triste danger, pauvre gars ! » (298)

« Ce fut à ce moment-là que mon pauvre compagnon païen et ami intime, Queequeg, fut pris d'une fièvre qui l'amena bien près de ses fins dernières. (...) Il ne cessa de dépérir pendant ces quelques longues journées, si bien qu'il ne resta guère de lui que les os et ses tatouages. A mesure que sa chair fondait et que ses pommettes saillaient, ses yeux semblaient s'agrandir et prendre un étrange profond et doux éclat. Au milieu même de la maladie, ils vous jetaient un regard qui demeurait un témoignage de cette immortelle santé qui ne pouvait ni s'éteindre, ni s'affaiblir en lui. Et comme des cercles sur l'eau qui s'étendent à mesure qu'ils s'évanouissent, de même, ses yeux s'arrondissaient comme les cercles de l'Eternité. Un indicible respect mêlé de terreur s'emparait de vous tandis que,

Opposition entre la réalité de l'expérience vécue et l'irréalité des représentations abstraites. Cf. Foucault : personne n'habite le plan d'une ville.

Opposition / Achab : Achab voit dans les cartes un enchevêtrement de symboles.

Universalisme égalitaire : retournement de l'attitude chrétienne contre elle-même : figure inversée du sophisme d'Ishmaël (qui veut se faire idolâtre pour obéir au principe de réciprocité chrétien).

Queequeg ne lit pas les signes, ni les symboles tatoués sur son corps : il les recopie. Il recopie sans le comprendre le nom qu'il porte inscrit sur le corps, et dont l'interprétation est dictée par un autre. (Important pour la suite)

Queequeg apparaît ici explicitement comme le double d'Ishmael, ce double qu'il ne contrôle pas et qui remet donc en cause son libre arbitre (ce qui le rapproche de la part inconsciente du psychisme ; mais il serait un peu risqué de pousser plus loin ; Queequeg n'est en rien la part refoulée du psychisme d'Ishmael).

Par deux fois, Ishmael souligne le fait que la chasse à la baleine est le support d'une prise de conscience concernant la condition humaine en général (la quête de soi n'est pas seulement une quête de notre identité personnelle, c'est aussi une découverte de ce qui constitue notre humanité). Le lien matériel qui unit Ishmael à Queequeg est la manifestation du lien « siamois » (Guerme) qui unit chaque individu à plusieurs autres, ces autres constituant nécessairement un danger sur cet océan qu'est la vie.

Queequeg appartient à un monde où la séparation entre le sensible et le mythique n'est pas opérée ; Queequeg meurt sans mourir, sa dimension physique se consume dans sa dimension mythique (la description donnée de son agonie est d'ailleurs largement inspirée de celle des saints). On peut penser à la formule qu'utilisaient des Canaques de Nouvelle Zélande (d'après le témoignage de Leenhardt) pour parler d'un homme qui venait de mourir : « il est malade — Vraiment très malade ? — Non, sa peau seulement. » Dans la pensée des primitifs telle qu'elle est décrite au XIX^e siècle, il n'y a pas de

assis au chevet de ce sauvage agonisant, vous voyiez d'étranges choses sur son visage, les mêmes que celles que virent tous ceux qui assistèrent à la mort de Zoroastre. Car ce qu'il y a de vraiment merveilleux et de terrible dans l'homme n'a jamais encore été traduit par les mots ou mentionnés dans les livres. Et l'approche de la mort qui nivelle tout fait également une égale impression sur tous, comme d'une dernière révélation, que seul un auteur revenu de chez les morts pourrait raconter comme il faut. De sorte que, répétons-le, aucun Chaldéen ou Grec mourant n'avait eu de pensées plus hautaines et plus sacrées que celles dont on voyait glisser les ombres mystérieuses sur le visage du pauvre Queequeg, tandis qu'il était tranquillement couché dans son hamac qui se balançait ; le roulis de la mer semblant le bercer doucement vers son dernier repos et le flux invisible de l'Océan le porter de plus en plus haut vers le paradis auquel il était destiné. » (443)

« L'idée d'être couché ainsi lui avait beaucoup plu, car cela ressemblait assez aux coutumes de sa propre race ; après avoir embaumé un guerrier mort, ils l'étendent dans sa propre pirogue et laissent les flots l'emporter vers les archipels étoilés. Ils croient non seulement que les étoiles sont des îles, mais encore que bien au-delà de tout horizon visible, leurs propres mers douces sans rivages se fondent avec l'azur des cieux, formant ainsi les brisants neigeux de la voie lactée. » (443)

« Mais maintenant qu'il avait fait tous ses préparatifs pour mourir, maintenant que son cercueil s'était, à l'essai, montré bien adapté à sa personne, Queequeg revint brusquement à la vie. La boîte du charpentier sembla bientôt inutile ; et comme alors quelques uns manifestaient leur heureuse surprise, il répondit en substance que la cause de cette soudaine convalescence était la suivante : au moment critique, il s'était soudain souvenu qu'il avait encore un petit devoir à remplir à terre, et il avait changé d'idée ; il affirmait que pour le moment il ne pouvait plus mourir. On lui demanda alors si vivre ou mourir était une question de volonté et de bon plaisir. Il répondit que c'était tout à fait certain. En un mot, l'opinion de Queequeg était que si un homme décidait de vivre, une simple maladie ne pouvait pas le tuer ; rien ne pouvait le tuer, sauf un cachalot, ou une tempête, ou quelque violent destructeur, enfin une brute cosmique de ce genre. » (445)

« Avec une folle fantaisie, il se servit alors de son cercueil comme coffre, y versant le contenu de son sac de vêtements et les y rangeant. Il passa pas mal de ses heures de loisirs à sculpter le couvercle de toutes sortes de figures et de dessins grotesques et, ce faisant, il semblait, à sa façon rude, copier des fragments des tortueux tatouages de son corps. Or ces tatouages avaient été l'œuvre d'un prophète et voyant décédé dans son île natale. Par le moyen de ces hiéroglyphes, il avait été tracé sur le corps de Queequeg une théorie complète des cieux et de la terre et une sorte de ruse mystérieuse sur l'art d'atteindre la vérité. Le corps de Queequeg était donc une énigme à résoudre, une œuvre merveilleuse en un volume, mais il ne pouvait pas se lire lui-même, bien que son cœur vivant batte sous la page. Ces mystérieuses sciences étaient donc vouées à pourrir finalement avec le vivant parchemin sur lequel elles figuraient et à s'éteindre à jamais. Peut-être est-ce à cette pensée qu'Achab, un matin, s'exclama follement en se détournant du pauvre Queequeg :
_ Oh ! diabolique tentation des dieux ! » (446)

discontinuité entre la vie et la mort.

Et alors que Queequeg devient lui-même mythe, il suscite à son tour les terreurs liées à cet espace ; la terreur de ce qui ne peut jamais être décrit dans le langage.

Le visage de Queequeg devient aux pensées immortelles ce que son corps était aux symboles : une surface de réfraction. Queequeg ne comprend pas plus ces pensées qu'il ne comprend les symboles tatoués sur son corps. Elles viennent glisser sur lui, passant du monde spirituel au monde sensible, comme lui-même glisse sur un océan qui va du sensible au spirituel.

Un passage magnifique, qui illustre très bien la thèse de l'indifférenciation du mythe et du physique, du sensible et du spirituel, dans l'espace du sauvage. Le transcendant et l'immanent sont fusionnés : la mer et le ciel ne sont pas symétriques, ils s'interpénètrent et se continuent l'un dans l'autre.

Ce qui précède éclaire le caractère réversible du passage de Queequeg à l'état de défunt : Queequeg entre et sort de son cercueil, l'inhumation devient elle-même un essai reproductible : pour Queequeg, il n'y a pas d'arrière-monde, car l'au-delà est déjà là.

Point commun entre Queequeg et Achab : aucun des deux ne peut être mis à mort par un élément mortel, matériel ; ils ne peuvent être ravis au monde que par une chose qui n'appartient pas réellement à ce monde, étant la manifestation privilégiée de ce qui appartient au domaine spirituel.

Version comique du *memento mori* : le comique lui-même est rendu possible par le renversement de ce qu'est la mort pour le sauvage ; au lieu de servir de support pour le voyage de Queequeg vers l'au-delà, le cercueil lui sert dans ses voyages ici-bas.

Les symboles gravés sur le corps de Queequeg sont explicitement présentés comme la révélation symbolique d'une vérité transcendante. Mais lui-même est incapable d'interpréter les symboles, car cette interprétation suppose la différenciation des espaces du mythe et de la réalité sensible. Queequeg n'est pas un herméneute, il est lui-même un corps-symbole, ou plutôt un corps-parchemin : le corps lui-même n'est pas un symbole, les symboles sont gravés *sur* lui, et son cœur bas *sous* la page. Les symboles pourraient éventuellement être traduits par l'homme de l'île de Man, par le biais d'un art consacré (mais il y a peu de chances, car le prophète est natif d'une île qui est elle-même mythique) ; ils pourraient peut-être être lus, comme les signes de la langue ordinaire, par Fédallah (encore que Fédallah appartienne au monde d'Achab) ; Achab pourrait y voir un sens, mais ce sens ne ferait que le renvoyer à lui-même ; en revanche, le sens que le

		<p>prophète <i>de Rokovoko</i> avait prêté à ces signes est inaccessible à Achab, enfermé dans son âme-enfer.</p> <p>(On peut d'ailleurs se demander de quel type de sens il peut s'agir. Accès au sacré, soit, mais de quelle sorte ? La figure du prophète de Rokovoko, qui introduit l'idée d'un sauvage capable de dissocier le sensible du spirituel, suffisamment pour venir insérer le tiers du symbole, introduit en creux la possibilité d'un accès <i>non tragique</i> au spirituel ; le prophète de Rokovoko laisse entrevoir la figure du prophète <i>serein</i>, c'est-à-dire celui qui constituerait, dans l'ordre du dialogue entre els mondes, l'équivalent de la sagesse de Queequeg dans l'ordre de la fusion des mondes. C'est un accès <i>non tragique</i> à la vérité qui apparaît alors, une voie au sein de laquelle la <i>douleur</i> n'est pas l'épreuve de vérité. Mais d'une telle « ruse mystérieuse » dans l'art d'atteindre la vérité, Achab ne pourra jamais rien savoir, et il le sait — d'où sans doute sa colère devant ce texte qu'il ne peut lire sans lui donner <i>son</i> propre sens, nécessairement infernal.</p> <p>Il faut évidemment remarquer que, contrairement à ce qu'indique la fin du passage, le texte gravé sur le corps de Queequeg <i>n'est pas</i> destiné à pourrir avec lui puisque, précisément, il s'emploie à le graver sur le seul objet qui survivra au naufrage, et qui sera lui-même cause de la survie du seul témoin.</p> <p>De sorte que le cercueil est, côté pile, ce qui permet au symbole témoin d'une vérité transcendante de ne pas pourrir avec son corps-parchemin, et, côté face, au narrateur témoin d'une histoire sensible de ne pas être englouti par les flots. Chacun, symbole et narrateur, témoigne d'une vérité, ou plutôt de l'une des deux faces de la vérité, correspondant aux deux dimensions du réel ; mais chacun se trouve également à la lisière des deux mondes et témoigne de leur dualité, comme le cercueil lui-même flotte à la lisière du ciel et de l'océan.</p> <p>De là à dire que ce que racontent les symboles de Queequeg, c'est la version ésotérique de la tragédie du <i>Péquod</i> ; que le sens de ces symboles, c'est le sens mystique des pérégrinations d'Ismael... que, donc, le récit symbolique gravé sur le corps de Queequeg serait le <i>bâtin</i> de ce <i>zâhir</i> qu'est le récit de Moby Dick... c'est tentant, mais ça devient aventureux !</p> <p>Mais bon, la double tétralogie prophète-corps-symboles-mythe, témoin-livre-discours-histoire ne peut me sembler pas totalement gratuite. (L'ordre : mythe-prophète-symboles-corps / histoire-témoin-discours-livre est intéressant aussi.)</p>
<p>Elie</p>	<p>« Allons, Queequeg, laissons ce fou... Mais, un moment ! voulez-vous me dire votre nom ? -Elie ! »</p>	<p>Dans le récit biblique, c'est Elie qui prédit à Achab que les chiens lècheront le sang de sa femme et de ses enfants.</p> <p>Ici Elie est un prophète déchu : radote la pire prophétie qui soit : « B'jour », ou la pure tautologie fatidique : « ce qui est signé est signé et ce qui doit arriver arrivera ! » (87)</p> <p>Elijah a perdu le scribe qui lui permettrait de retranscrire ses visions dans une parole intelligible : le pont entre le mythe et l'actualité sensible est rompu. Il ne voit que l'avenir, il ne voit pas le présent ; il ne voit l'avenir que parce que le <i>sens</i> du récit est évidemment extra-historique. Il ne s'agit pas de discerner le futur, mais de voir ce qui est déjà joué, le fatum. Mais chez Elijah le fatum a dévoré le factum, il ne peut que balbutier des allitérations répétitives (<i>hay Shipmen did ya ship on that ship ?</i>)</p>

		<p>Identifie le registre du bateau avec le pacte de Faust : qu'est-il écrit au sujet de vos âmes ? De fait, les marins ne vendront pas seulement leur force de travail, mais leur âme aussi bien.</p> <p>Elie voit l'équipage fantôme : il a accès au monde du mythe.</p>
<p>Pippin (Pip)</p>	<p>« Le petit nègre Pip ne revint jamais, lui ! Eh non ! Il passa de l'autre côté, ce pauvre gars d'Alabama ! Sur le sombre gaillard d'avant du <i>Péquod</i> vous le verrez bientôt en train de battre son tambourin, préludant ainsi à l'Éternité, tandis qu'on le cherchait au gaillard d'arrière. Au ciel, on lui commandait de se mesurer avec les anges et de battre son tambourin dans la gloire ; ici tenu pour un couard ; là-haut acclamé en héros ! » (111)</p> <p>« Pauvre Pip ! Vous avez déjà entendu parler de lui. Vous devez vous souvenir de son tambourin au cours de cette nuit dramatique, si joyeusement ténébreuse. (...) Ne souriez pas si je dis que le petit noir était brillant. Voyez les panneaux d'ébène éclatants dans les appartements royaux. Mais Pip aimait la vie et toute la paisible sécurité de la vie ; de sorte que le travail épouvantable dans lequel il s'était inexplicablement enrôlé avait bien tristement terni son éclat. Comme on va le voir, ce qui était ainsi tempérament terni s'illumina finalement d'étranges feux blafards et fous et brusquement l'éclat naturel de ce nègre de Tollan Country en Connecticut se mit à briller dix fois plus. Dans son pays, il avait autrefois animé maints ébats sur les prés avec son violon et, à l'heure mélodieuse du soir, son joyeux rire en cascade avait transformé l'horizon rond en un tambourin aux clochettes d'étoiles. Ainsi, à l'air lipide du jour, suspendu à un cou veiné de bleu, l'eau pure d'un solitaire de diamant brillera d'un éclat sain, mais, si le joaillier rusé veut montrer le diamant dans son éclat le plus surprenant, il le place sur un fond sombre, puis l'éclaire, non avec le soleil, mais au moyen d'un gaz artificiel. Alors, de la pierre, sortent ces éclats ardents, infernaux et superbes. C'est alors que le diamant à la flamme maudite et ce symbole le plus divin des cieus de cristal semble quelque gemme dérobé à la couronne du roi des Enfers. » (381)</p> <p>« Du milieu de la mer le pauvre Pip tournait sa tête noire frisée vers le soleil, cet autre abandonné solitaire malgré sa hauteur et son éclat. Par temps calme, nager en plein océan est aussi facile, pour un nageur exercé, que de déambuler à terre dans une voiture à ressorts. Mais la solitude est intolérable. L'intense concentration de soi-même, au milieu d'une impitoyable immensité, Dieu ! qui pourrait l'exprimer ? » (383)</p> <p>« Par le plus grand hasard, le <i>Pequod</i> le sauva enfin. Mais à partir de cette heure, le petit nègre erra sur le pont comme un fou ; si bien qu'à la fin on pensa qu'il l'était. La mer railleuse avait épargné son corps mortel pour engloutir l'immortalité de son âme, mais sans la noyer complètement. Des</p>	<p>Quatrième figure du sauvage, mais cette fois le passage est inversé : Pip est celui qui va basculer dans l'univers du mythe, au point de faire du monde du mythe sa réalité. Il devient le protégé d'Achab. Il est celui qui « passe de l'autre côté ».</p> <p>Sa domestication a rompu la fusion du mythe et de la réalité rationnellement établie ; il a vécu (de manière négative) la civilisation. Aussi le retour au mythe de peut-il se faire, non sous la forme d'une « prélogicité » archaïque ou primitive, mais bien sous la forme d'une déraison.</p> <p>Pip est l'être qui reflète la lumière dont il est éclairé : à la lumière terrestre du jour, il est musique de fête. Dans la lumière obscure du monde du mythe, il luit d'une flamme démoniaque — beaucoup plus intense, mais sans musique. Mais il voit aussi ce qu'éclaire cette lumière : les choses terrestres, puis les figures mythiques.</p> <p>En tant que surface réfléchissante, Pip ne possède pas en lui sa propre lumière : c'est auprès d'Achab qu'il la trouvera, après que le monde terrestre ait disparu à ses yeux suite à sa mort symbolique.</p> <p>Il est intéressant de noter que ce qui a rendu Pip fou, c'est le fait de flotter seul au milieu de l'océan : entre le soleil céleste et les profondeurs, Pip est incapable de se tenir sur le seuil sans sombrer (ce qui est à comprendre ici au sens psychologique) — contrairement à Ishmael. Le lien avec Ishmael est formulé explicitement : « Pour le reste, ne blâmez pas trop sévèrement Stubb. De pareils faits sont communs dans la chasse et on verra à la fin qu'un pareil abandon m'était à moi-même réservé. »</p> <p>Il y a peu de passages où le basculement entre le monde physique et le monde métaphysique est aussi explicite. Tout le texte est orienté vers l'idée selon laquelle Pip n'est pas fou : ce qu'il voit, ce ne sont pas des hallucinations, produit d'un esprit malade. Plus exactement, Pip est fou aux yeux de l'entendement sensible : car Pip est devenu aveugle au monde sensible pour devenir un voyant. La lumière noire qu'il va maintenant refléter est celle qui le dote d'une forme d'extralucidité, d'une capacité à contempler directement les choses du</p>

formes étranges d'un monde premier glissaient devant ses yeux passifs. La sagesse, cette sirène avare, lui révélait ses trésors entassés ; parmi les immensités joyeuses, sans amour, et toujours jeunes, Pipi voyait des multitudes d'insectes de corail, dieux omniprésents, qui, du firmament des eaux, soulevaient l'orbe colossal de l'univers. Il voyait le pied de Dieu posé sur la pédale du métier à tisser le monde, et il le disait, et c'est pourquoi ses compagnons le traitaient de fou. Ainsi la démente de l'homme est la sagesse du ciel et, en s'éloignant de toute pensée humaine, l'homme atteint enfin la pensée divine qui, pour la raison, est absurde et frénétique. C'est pourquoi peine et bonheur sont aussi incompris que Dieu. » (384)

[Pippin chante au chevet de Queequeg qui « teste » son cercueil]

« _ Pauvre vagabond ! ne serais-tu jamais là d'errer... Où vas-tu maintenant ?.. Mais si les courants t'emportent vers ces douces Antilles où les plages ne sont battues que par des nénuphars, veux-tu te charger d'une petite commission pour moi ?... Cherche un nommé Pip qui est perdu depuis longtemps maintenant ; je crois qu'il est là-bas, loin, dans ses Antilles... Si tu le trouves, alors reconforte-le ; car il doit être triste... vois-tu, il a laissé son tambourin... je l'ai trouvé... Rig-a-dig dig dig !... Maintenant, Queequeg, meurs, et je battraï ta marche funèbre... »

_ J'ai entendu dire, murmura Starbuck penché sur l'écouille, que, au cours de fièvres violentes, des hommes tout à fait ignorants avaient parlé d'anciennes langues, et quand on approfondissait ce mystère, il se trouvait toujours que, dans leur enfance totalement oubliée, ces langues anciennes avaient été parlées devant eux par quelque grand savant. A mon idée, c'est la même chose avec Pip, le pauvre ; cette étrange douceur de sa folie apporte des témoignages célestes de toutes nos maisons divines... Où a-t-il appris ça ?... Ecoute, Starbuck, il parle de nouveau. » (445)

Ha, Pip ? Tu es venu donner un coup de main, hein Pip ?

_ Pip ? Qui appelles-tu Pip ? Pip a sauté du canot. Pip est perdu. (...) Cap'tain Achab, ; sir, sir, voilà Pip qui essaye à nouveau.

_ Tais-toi, espèce de fou, crie l'homme de Man en le saisissant par le bras ; débarrasse le gaillard d'arrière !

_ De deux idiots, c'est toujours le plus grand qui gronde après l'autre, murmura Achab en approchant. Levez vos mains de dessus cette chose sainte !... Où dis-tu que Pip était, petit ?

_ A l'arrière, là-bas, sir, à l'arrière, là ! là !

_ Et toi, qui es-tu, petit ? Mon image se reflète dans tes prunelles vides. Oh Dieu ! Que l'homme

monde métaphysique.

La sagesse qui se révèle à Pip n'a rien à voir avec le savoir scientifique et technique de l'entendement rationnel : sa sagesse est divine en ce qu'elle est nécessairement démente aux yeux des hommes (Pip devient d'ailleurs totalement inutilisable pour la pêche, il devient le second d'Achab dans la face mystique de son voyage).

La peine et le bonheur sont clairement rangées, en fin de paragraphe, dans le registre métaphysique : ce qui tend à faire basculer le bonheur, en rupture globale avec le bien-être matériel, dans la « Joie » religieuse dont parle Ishmael. Mais il y a peu de chances pour que ce bonheur puisse se trouver dans le monde que contemple désormais Pip. D'une part, il ne verra ce monde que baigné dans la lumière sombre de ce nouveau soleil métaphysique qu'est Achab. D'autre part, les liens avec lesquels est tissé le monde auquel il accède ne sont pas des liens d'amour, mais de peur : les immensités qu'il contemple sont sans doute joyeuses, mais cette gaieté n'a rien à voir avec celle des fêtes au cours duquel résonnait le violon de Pip. C'est une joie sans amour.

Pip lui-même n'a pas peur, car il n'est plus le détenteur d'une raison humaine susceptible de s'enflammer d'angoisse face aux réalités spirituelles ; il les contemple passivement, il les reflète et en témoigne (il les dit). De ce point de vue Pip est un anti-Starbuck. Starbuck incarne le courage sans faille face aux périls matériels, mais il s'effondre face aux angoisses spirituelles. Pip est un couard face aux dangers physiques, mais il reste impassible devant les réalités supraterrrestres.

L'interprétation de Starbuck est intéressante : il commence par rapporter le discours de Pip au fait de « parler en langues », ce qui est l'un des signes classiques de la révélation mystique (du contact avec le surnaturel), puis il s'oriente vers une explication semi-rationnelle (hypermnésie), pour revenir vers l'idée de témoin du divin ; la question finale n'a de sens que si l'on substitue à l'apprentissage l'idée d'*initiation* (mystagogique).

Pip est ici l'envers d'Achab : oublié des dieux, il est un être sans conscience de *qui* il est.

puisse ainsi laisser fuir son âme immortelle ! Qui es-tu, petit ?

_ Le sonneur, sir ; le crieur du vaisseau... (...)

_ Aucun cœur ne peut vivre dans la glace... Oh, cieus glacés, regardez ici-bas.... Vous avez engendré ce malheureux enfant et vous l'avez abandonné, ô créateurs sans vergogne... Viens, petit, la cabine d'Achab sera l'abri de Pip dorénavant et tant qu'Achab vivra. Tu touches le plus profond de moi-même, petit ; tu m'es attaché par des cordes tressées avec les veines de mon cœur. Viens, descendons.

_ Qu'est-ce que c'est que ça ? Voici de la peau de requin douce comme du velours, dit le petit fou en regardant attentivement la main d'Achab et en la palpant ; ah ! si le pauvre Pip avait senti une main aussi douce que celle-ci, peut-être qu'il n'aurait jamais été perdu ! C'est comme une bouée de sauvetage, sir ; quelque chose à quoi peuvent s'accrocher les âmes faibles. Oh, sir, commandez que le vieux Perth vienne et rive ces deux mains ensemble : la noire et la blanche, car je ne lâcherai plus celle-ci...

_ Moi non plus, je ne te lâcherai plus, oh petit ! Fasse le ciel qu'en te tenant ainsi je ne t'entraîne pas vers de plus grandes horreurs. Voyez, vous tous qui croyez en Dieu, en un Dieu toute bonté et en l'homme tout en mal, voyez ! Les dieux tout puissants oublient la souffrance de l'homme et l'homme, tout idiot qu'il soit et ne sachant pas ce qu'il fait, est néanmoins rempli d'amour et de reconnaissance. Viens, en tenant ta main noire, je me sens plus fier que si je tenais celle d'un empereur. » (482)

« *(Achab se dressant pour monter au pont, Pip lui attrape la main pour le suivre)*

_ Petit, petit, je t'ai dit que tu ne dois pas suivre Achab maintenant. L'heure approche où Achab ne voudra ni t'éloigner de lui, ni t'avoir à ses côtés. Pauvre garçon, je sens que tu es un trop bon remède à ma maladie. Le semblable guérit le semblable, et pour la chasse que je mène, ma maladie est ma plus désirable santé. Reste ici en bas ; on te servira comme si tu étais le capitaine. Oui mon petit, va t'asseoir là, dans ma propre chaise clouée ; tu es comme un écrou qui la tient encore plus fermement scellée dans le navire.

_ Non, non, non, vous n'avez pas un corps entier, Sir ; servez-vous de moi comme de votre jambe perdue, Sir ; je ne demande que ça, je reste une partie de vous.

_ Ah ! en dépit d'un million de misérables, tu me ferais croire en l'impérissable fidélité de l'homme !... Et c'est un nègre... et fou !... Mais il me semble que dans son cas, le semblable guérit aussi le semblable. Il redevient sain d'esprit. (...)

_ Oh, bon maître, maître !

_ Si tu pleures, je te tue !... Méfie-toi, Achab est fou, lui aussi. Ecoute : tu entendas tout le temps mon pied d'ivoire taper sur le pont et tu sauras que je suis toujours là. Maintenant, adieu ! Ta main ! Touche ! Tu es fidèle, petit, comme le cercle l'est à son centre. Ainsi : Dieu te bénisse à jamais... et si on en arrive à ça... qu'Il te sauve toujours, quoiqu'il arrive. *(Achab sort)*

_ Il était là, il y a un instant. Je suis dans son air... mais je suis seul. Ah ! si le pauvre Pip était ici ! Pip ! Pip ! Ding, dong, ding ! Qui a vu Pip ? Il doit être là-haut ; essayons la porte. Quoi ? ni serrure, ni verrou, ni barre et pourtant, pas moyen de l'ouvrir. Ce doit être de la magie. (...) Là-haut, j'entends taper l'ivoire... Oh ! Maître, maître ! Je suis découragé quand vous marchez au-dessus de moi. Mais je reste ici, même si cette poupe heurte des rochers qui la crèvent, et si les huîtres viennent se coller à moi. » (493)

L'amour d'Achab pour Pip s'inscrit dans le défi qu'il lance à Dieu : lui aimera celui que Dieu a cessé d'aimer. (cf. Achab)

Tout en étant l'autre d'Achab, Pip reste son semblable : il est une partie de lui, il est sa jambe manquante, la part de son âme qui contemple les choses cachées. En ce sens, il est une médecine pour Achab, car il est cet autre qui permet à la part démoniaque d'Achab de s'incarner, sous une forme qui n'est précisément pas démoniaque. C'est Pip qui pousse à Achab à redevenir humain, à s'attacher au réel. Et c'est en ce sens que Pip est un « trop bon remède » : car Achab doit renoncer à son humanité (et par conséquent à sa foi et son amour dans / pour l'humanité) pour devenir l'*individu*.

<p>Dough Boy</p>	<p>« Ce steward à tête de mie de pain était très nerveux. Il était le produit d'un boulanger qui avait fait faillite et d'une infirmière d'hôpital. » (139)</p>	
<p>Fleece</p>	<p>« Quand le vieux homme noi meu, fit doucement le nègre changeant de ton, lui-même n'i'a nulle pat. Mais quelque ange béni viendla et le plendla. » (276)</p> <p>[Pour ce passage, je laisse de côté la « phonétisation » utilisée par Melville pour rendre la prononciation du cuisinier ; c'est moins rigolo, mais c'est plus pratique ; on rappelle juste que le cuisinier, sous injonction de Stubb, s'adresse aux requins en train de dévorer le cadavre de la baleine] « Votre voracité, frères, je ne vous blâme pas pour ça ! Ca, c'est la nature, et y a rien à faire, mais gouverner cette mauvaise nature, c'est ça l'affaire. Vous êtes des requins, certainement, mais si vous gouvernez le requin en vous, alors, vous êtes des anges ; car tout ange n'est rien d'autre qu'un requin bien gouverné. » (le passage se poursuit dans la même veine)</p> <p>« Pardi, je voudrais que la baleine le mange, lui, au lieu que ce soit lui qui mange la baleine. Je jure qu'il est plus requin que massa Requin lui-même, marmonna le vieillard en boitillant à son hamac. » (278)</p>	<p>Le cuisinier ; vieux nègre qui illustre le mélange inabouti de croyances païennes et de christianisme. Il a essentiellement pour fonction de mettre en lumière l'échec de l'évangélisation (de la domestication chrétienne des forces sauvages de la nature en général, et celle de l'homme en particulier) ; soit par le mépris que lui témoigne Stubb, soit par sa tentative soumise d'évangéliser les requins, dont il tire lui-même la conclusion.</p> <p>L'évangélisation des requins. La nature de l'homme est mauvaise, mais ce n'est pas par sa nature (concupiscente, etc.) que l'homme est pécheur ou qu'il peut être sauvé ; l'âme doit gouverner de telle sorte que l'esprit triomphe de la chair, etc.</p> <p>Il est assez manifeste ici que, derrière l'absurdité de la tentative visant à évangéliser des requins, c'est bien le processus d'évangélisation lui-même qui est visé. La maîtrise de la chair par l'esprit n'est que l'une des variantes des prétentions totalitaires du Moi. Le finalisme auquel aboutit le passage est très rigolo : la taille de la bouche des gros requins n'est pas faite pour prendre davantage, mais pour tailler des morceaux pour les petits requins. Dieu a fait les forts pour qu'ils protègent les faibles...</p> <p>La bénédiction finale est magnifique : « Maudits frères, faites le plus damné tapage que vous pouvez ; emplissez vos damnés ventres jusqu'à ce qu'ils éclatent... et puis mourez ! »</p> <p>Le fait que le sermon n'a pas plus de sens face aux hommes que face aux requins est explicité par Fleece lui-même qui (au cas où l'on ne l'aurait pas compris), effectue le lien entre hommes et requins.</p>
<p>L'homme de l'île de Man</p>	<p>« Cependant cette sauvage suggestion fut démentie par les insinuations de l'homme de l'île de Man, un vieux type gris semblant sorti d'un tombeau et qui n'avait jamais vu le fantasque Achab avant d'embarquer à Nantucket. Mais de vieilles traditions marines et des croyances immémoriales prêtaient à ce vieux Manxien des pouvoirs surnaturels de divination. De sorte qu'aucun matelot blanc ne le contredit quand il insinua que si Achab était enseveli normalement (ce qui était peu probable, marmonnait-il) celui qui serait chargé de l'ensevelissement trouverait sur lui cette marque native allant du sommet de la tête à la plante des pieds. » (113)</p> <p>« Si la Baleine-Blanche doit être levée, ce sera dans un mois et un jour, quand le soleil se trouvera dans un de ces signes. J'ai étudié les signes et je connais leur sens ; ils m'ont été appris, voici quarante ans, par la vieille sorcière de Copenhague. Or, dans quel signe sera-t-il alors ? dans celui du fer à cheval ? Le lion rugissant et dévorant. Vaisseau ! vieux vaisseau ! Ma vieille tête tremble en pensant à toi ! » (401)</p>	<p>L'homme de l'île de Man est le seul personnage au sein duquel l'accès à la dimension spirituelle, métaphysique du réel prend la forme d'un <i>savoir</i>. L'homme de l'île de Man est le dépositaire du savoir ésotérique ; il est celui qui sait interpréter les symboles, non par la <i>vision</i> qu'il possède, mais parce qu'il connaît l'art de les interpréter. L'homme de l'île de Man représente donc le double ésotérique du savoir scientifique et technique ; son savoir est toujours issu de la <i>tradition</i>, et il possède toujours les attributs du savoir magique (divination, astrologie, alchimie, sorcellerie, etc.)</p> <p>L'île de Man a sans doute été choisie par Melville du fait qu'elle symbolise assez bien la terre celtique ; aujourd'hui encore, l'île de Man fait partie des 6 nations celtes reconnues par le Congrès celtique et la Ligue celtique. Elle permet également un certain nombre de jeux de mots ; rappelons qu'à bord du <i>Pequod</i>, chaque marin est une île (cf. <i>Pequod</i>) ; et Achab fera explicitement le jeu de mots sur Man /</p>

« _ Sir, je n'aurais pas grande confiance dans cette ligne, elle m'a l'air très mauvaise. Une longue chaleur et l'humidité l'ont gâtée.
 _ Elle tiendra, mon vieux. Est-ce que la longue chaleur et l'humidité t'ont gâté, toi ? Tu as l'air de tenir. Ou plus exactement, peut-être, c'est la vie qui te tient, toi, et non pas toi qui la tiens, elle.
 _ Je tiens la bobine, Sir. Mais c'est comme mon capitaine dit. Avec les cheveux gris que j'ai, inutile de vouloir discuter, surtout avec un supérieur qui aura toujours raison.
 _ Quoi ? En voilà un professeur rapiécé du collège de Reine Nature aux fondations de granit ; mais il ne me semble pas à la hauteur. Où es-tu né ?
 _ Dans la rocheuse petite île de Man.
 _ Parfait ! C'est là que tu as abordé le monde.
 _ Je ne sais pas, Sir, mais c'est là que je suis né.
 _ Dans l'île de l'Homme ? Eh bien, d'un côté, c'est bon. Voilà un homme de l'Homme ; un homme né dans la genèse générale ; homme objectif et maintenant homme subjectif. Sujet de quoi ? Hausse la bobine ! La mort est un mur aveugle où se cognent finalement toutes les têtes questionnantes. Larguez ! (...)
 _ A présent le voilà qui s'en va ; pour lui rien n'est arrivé ; mais pour moi, c'est comme si la broche sur laquelle est enfilé le monde avait filé [traduction Guerne]. »

« A la fin, le vaisseau atteignit les lisières — pour ainsi dire — des terrains de chasse de l'Equateur. Dans les ténèbres profondes qui précèdent l'aube, il serrait sous le vent un groupe d'îlots rocheux quand les hommes de quart — alors commandés par Flask — furent effrayés par un cri surnaturellement plaintif et sauvage, comme les gémissements inarticulés des fantômes de tous les innocents massacrés par Hérode. (...) La partie chrétienne ou civilisée de l'équipage dit que c'étaient des sirènes et frissonna ; mais les harponneurs païens restèrent impassibles. Seul le vieux type de Man déclara que c'étaient là des cris d'hommes qui venaient de se noyer. (...) Achab eut un rire sombre et expliqua ainsi le phénomène. (...) Mais cette explication ne fit que troubler davantage certains hommes, car la plupart des marins nourrissent un grand sentiment de superstition à l'égard des phoques. (...) Les pressentiments de l'équipage devaient recevoir une confirmation plus plausible dans le sort qui atteignit ce matin-là un de ses membres. (...) Il n'était pas depuis longtemps sur son perchoir lorsqu'un cri fut entendu, un cri et le bruit d'une chute : levant les yeux, les hommes virent un fantôme traverser l'air et, en les baissant, un petit tas de bulles blanches sur la surface bleue de la mer.

Ainsi, le premier homme du *Pequod* qui monta en vigie pour guetter la Baleine Blanche dans son habitat particulier fut englouti par les profondeurs de l'abîme.
 (...) A vrai dire, les matelots ne furent pas très affectés par cet événement, du moins en tant que présage, car ils ne le considérèrent point comme l'annonce d'un mal futur mais comme l'accomplissement d'un malheur déjà prédit. Ils déclarèrent connaître à présent la raison des cris sauvages qu'ils avaient entendu la nuit d'avant. Cependant, une fois de plus, le vieil homme de Man fut d'un avis contraire. » (484)

[L'avis contraire en question est donné plus loin, p. 490 : pour l'homme de l'île de Man, premier à affirmer que le *Rachel* est porteur de mauvaises nouvelles, les cris étaient ceux des membres de la baleinière dans laquelle se trouvait le fils du capitaine. Le *Rachel* est le navire qui va recueillir

homme.

Il y a quelque chose de paradoxal à faire tenir le loch par l'homme de l'île de Man, qui incarne la dimension ésotérique de la technique. L'île de « Man » va permettre à Achab d'énoncer sous forme de calembour ce qui constitue l'objet même de la chasse à la baleine : le processus d'individuation. Il s'agit de passer du statut universel d'homme (je suis un homme) au statut d'homme individuel (je suis *cet* homme). C'est le pari même d'Achab : affirmer, dans « l'impersonnalité générale », l'identité personnelle, le fait d'être *quelqu'un*.

L'homme de l'île de Man représente la part ésotérique de la technique ; il a donc un rapport symbolique aux objets techniques : la rupture du fil du Loch symbolise à ses yeux la rupture d'un fil cosmologique.

L'homme de Man est en rupture avec deux registres de discours : celui, superstitieux, des civilisés. La superstition représente ici la part d'irrationnel que secrète la civilisation comme un envers honteux, l'ombre que traîne derrière lui le « progrès ». L'autre univers est celui de la raison elle-même, représentée ici par Achab. L'homme de Man n'appartient à aucun des deux registres car il représente l'autre face de la raison : il ne s'agit ni de la raison positiviste de l'entendement, ni de l'imaginaire infondé qui en constitue la progéniture dégénérée, mais bien d'une rationalité qui s'enracine dans une dimension religieuse, mythique, magique. Pour reprendre une terminologie que l'on trouve dans la théosophie de Jacob Boehme, il s'agit ici de la raison comme *Verstand*, et non comme *Vernunft*. D'où son désaccord avec l'une et l'autre interprétation. Pour l'homme de Man, les cris avaient sans doute un sens (il ne s'agissait pas de simples cris d'animaux), mais ce sens n'avait rien à voir avec une prophétie lancée par des sirènes.

	Ismaël.]	
<p style="text-align: center;">Le charpentier</p>	<p>« Assieds-toi en sultan parmi les lunes de Saturne et considère l’homme dans sa haute abstraction, seul ; et il semble une merveille, une grandeur et une détresse. Mais du même point de vue (celui de Sirius) prends l’humanité en masse et, dans sa plus grande partie, elle semble un enchevêtrement de répétitions inutiles à la fois dans l’espace et dans le temps. Tout humble qu’il fût et loin de fournir un exemple de la haute abstraction humaine, le charpentier du <i>Pequod</i> n’était en aucune façon la répétition de qui que ce soit. Aussi arrive-t-il maintenant en personne sur cette scène. » (431)</p> <p>« Ainsi ce charpentier était prêt à tout, et était également indifférent et sans respect pour tout. Pour lui, les dents, c’était des morceaux d’ivoire ; les têtes, des billes de bois ; les hommes eux-mêmes n’étaient que des bittes de cabestan. Ayant un champ d’opérations si vaste et si varié, et une si vive adresse en tout, il semblerait que ce charpentier était donc d’une vivacité d’intelligence peu commune. Ce n’était pas précisément le cas. Cet homme n’était par rien aussi remarquable que par une certaine placidité solide, impersonnelle peut-on dire. Impersonnelle ? Oui ! Car elle se confondait si bien avec l’infini des choses environnantes, qu’elle semblait ne faire qu’un avec la placidité générale de tout l’univers visible. Cette placidité qui, étant infatigablement active en des actes sans nombre, garde éternellement le silence et vous ignore, bien que vous creusiez les fondations des cathédrales. La placidité presque horrible de cet homme devait contenir apparemment une cruauté aux mille racinages. Peut-être, mais elle était en tout cas étrangement bigarrée par les sautes d’un vieil humour boiteux, tout asthmatique, vieux comme le déluge, avec de temps à autres un peu de cet esprit fossile tel qu’il devait en falloir pour passer le quart de minuit sur le gaillard d’avant de l’arche de Noé. Etait-ce que ce vieux charpentier avait roulé toute sa vie, un roulage d’ici et là qui non seulement n’avait amassé aucune mousse, mais qui, au contraire, avait usé par le frottement le peu de mousse qui avait pu s’y accrocher à l’origine ? Il était une abstraction pure, une intégrale non fractionnée ; aussi pur et simple qu’un bébé nouveau-né, vivant sans aucune préméditation pour ce qui avait rapport à ce monde où à l’autre. On pouvait presque dire que cette étrange pureté nécessitait une sorte d’inintelligence car, dans de nombreux métiers, il ne semblait pas tant travailler par raison ou par instinct, ou simplement par science apprise, ou par un quelconque mélange de toutes ces choses, mais uniquement par une sorte de mouvement involontaire spontané, sourd et muet. Il était un pur manipulateur ; son cerveau, s’il en avait un, avait dû très tôt ruisseler jusqu’au bout des muscles de ses doigts. Il était comme l’une de ces absurdes et pourtant utiles <i>multum in parvo</i> fabriqués à Sheffield, offrant l’apparence (encore qu’un peu gonflée) d’un couteau de poche ordinaire, mais contenant non seulement des lames de taille variées mais aussi des tournevis, des tire-bouchons, des tenailles, des alènes, des plumes, des règles, des limes à ongles, des fraises. Ainsi, quand ses supérieurs voulaient utiliser le charpentier comme tournevis, ils n’avaient qu’à s’adresser à cette partie de lui-même qui était tournevis ; et la vis étant tournée, s’ils voulaient des tenailles, de le saisir par exemple par les jambes, et ça y était. Pourtant, comme on l’a déjà fait remarquer, cet outil universel, ce charpentier ouvert et fermé (comme un couteau de poche) n’était pas, après tout, une simple machine automatique. S’il n’avait, comme tout le monde, une âme en lui, il possédait un subtil n’importe quoi qui, anormalement il est</p>	<p>Le charpentier est l’individu unique en ce qu’il n’est personne : c’est l’<i>homo habilis</i> incarné. Il n’est ni une merveille, ni une grandeur, ni une détresse, c’est une capacité qui, comme telle, est anonyme.</p> <p>En ce sens, c’est l’anti-Achab. Achab va briser un à un tous les symboles prométhéens, et proclame : ici se tient un individu. Le charpentier est une omnipotence technique, mais il est sans personnalité.</p> <p>Le charpentier représente l’homme en général dans son rapport technique à la réalité sensible ; il est l’homme sans spiritualité, et donc sans identité. A ses yeux l’homme lui-même n’est qu’une ressource, un instrument.</p> <p>Le dieu qui façonne le monde sensible est un dieu rendu sourd par le bruit de son métier à tisser ; le charpentier qui en assure la maintenance technique est, lui, animé d’un mouvement élémentaire sourd et muet.</p> <p>Il représente assez bien ce qu’est l’essence de l’homme telle que l’histoire nous la dévoile selon Bergson : non pas homo sapiens, mais <i>homo faber</i> ; non pas en ce que l’homme est sans intelligence, mais parce que son intelligence est tout entière orientée, aussi bien dans son rapport au monde que dans son rapports aux autres hommes, vers la production et l’utilisation d’objets technique. L’homme apparaît comme ingénieur plutôt que savant, technicien plutôt que philosophe, ingénieux plutôt que sage. Pour Bergson, il s’agit là d’une forme de déficience de l’intelligence humaine, qui, comme chez le charpentier, condamne la pensée et le langage à ne pouvoir prendre en charge que le général, et non le singulier : c’est ce que nous avons de plus individuel, de plus personnel qui échappe à notre conscience faute de pouvoir être retenu et pris en charge par notre pensée et notre langage, tout entiers orientés vers la recherche d’une efficacité sociotechnique. Pour Bergson, le développement de l’humanité a conduit à un déséquilibre entre la puissance technique de l’homme (symbolisée par sa main) et sa dimension spirituelle : il y faudrait un « supplément d’âme », selon Bergson, pour que l’équilibre soit rétabli. Le charpentier illustre magnifiquement cette défaite de l’âme face au génie technique.</p> <p>« L’inintelligence » du charpentier est explicitement référée dans le texte à l’absence de conscience, c’est-à-dire de distance réflexive à l’égard du réel, seul capable de lui donner un <i>sens</i>, au lieu d’une utilité. Le monde vu par le charpentier est absurde mais néanmoins utile. Et le charpentier devient lui-même à l’image de ce qu’il voit du monde et des autres : un pur moyen, et non une fin (d’où l’absence de <i>respect</i> indiquée par le texte.)</p> <p>Le charpentier est l’outil universel qui n’est aucun individu. S’il est à la fois « ouvert et fermé », c’est qu’il est dépourvu d’intériorité (contrairement à la baleine qui, elle, est sans extériorité, sans visage et sans peau).</p>

	<p>vrai, la remplaçait. Ce que c'était, essence de vif argent ou poussières de corne de cerf, allez savoir ! Mais ça existait et ça habitait le charpentier depuis maintenant près de soixante ans ou plus. C'était cette chose-là — cette inexplicable étincelle de vie — qui le faisait souvent monologuer ; mais seulement comme une roue qui tourne, laquelle aussi monologue en bourdonnant. Plus exactement, son corps était une guérite et le monologueur y était factionnaire, parlant sans cesse pour se tenir éveillé.</p> <p>[On a un exemple de monologue du charpentier au chapitre 127, quand il doit convertir le cercueil de Queequeg en bouée de sauvetage, et que ça ne lui plaît pas. (485).]</p> <p>« _ Dis-moi tout de suite que tu es un fieffé rapace, un accapareur vaurien de vieux païen ; qu'un jour tu fasses des jambes et le lendemain des cercueils pour les y fourrer, et par-dessus le marché des bouées de sauvetage de ces mêmes cercueils ? Tu n'as pas plus de principes que les dieux. Tu fais comme eux ! vingt métiers, vingt misères.</p> <p>_ Mais je n'ai pas de prétentions, sir. Je fais comme je fais.</p> <p>_ Tout à fait comme eux encore. Ecoute. Ne chantes-tu jamais quand tu travailles à un cercueil ? On dit que les Titans fredonnaient tout en taillant les cratères pour les volcans ; et dans la pièce de théâtre le fossoyeur chante, bêche à la main. Ne le fais-tu jamais ?</p> <p>_ Chanter, sir ? Si je chante ? Oh, je m'en fous assez pour ça, sir. Seulement, si le fossoyeur chantait, c'est parce que sa bêche ne faisait pas de musique. Mais mon maillet à calfater en fait, lui. Entendez-le.</p> <p>_ Oui, et c'est parce que ce couvercle est une table d'harmonie ; et ce qui fait en toutes choses la table d'harmonie, c'est le vide qui se trouve en dessous. Pourtant, un cercueil, avec un corps dedans sonne à peu près de même, charpentier. As-tu jamais aidé à porter une bière, et entendu le cercueil heurter le portail du cimetière en entrant ?</p> <p>_ Ma foi (<i>Faith</i>), sir, je...</p> <p>_ Ta foi ; qu'est-ce que c'est que ça ? (<i>Faith ? What's that ?</i>)</p> <p>_ Mais, ma foi, sir, ce n'est qu'une sorte d'exclamation... rien d'autre, sir. » (487)</p>	<p>Son âme elle-même est un pur souffle sans couleur, un premier moteur, un <i>pneuma</i> sans matière, la capacité pure de penser et de parler ; mais en lui ce n'est pas le <i>logos</i>, la Parole qui vient commander la main ; elle n'est elle-même qu'un instrument au service de la main.</p> <p>Tout ceci indique déjà que le dialogue entre Achab et le charpentier ne peut être que surréaliste : Achab va parler une langue au sein de laquelle toute idée est traduite dans le vocable mythologique à un être hermétique à toute spiritualité.</p> <p>Un condensé de charpentier : je fais comme je fais ; ma musique, c'est celle de mon maillet ; « ma foi » n'est rien d'autre qu'une sorte d'expression.</p>
<p>Le forgeron</p>	<p>« A quoi bon tout raconter ? Au sous-sol, les coups de marteaux se firent chaque jour plus rares, et chaque jour chaque coup se fit plus faible que le précédent. La femme restait glacée à la fenêtre, les yeux secs, regardant d'un œil brillant les visages en larmes de ses enfants. Le soufflet tomba. La forge fut étouffée de cendres. La maison fut vendue. La mère s'effondra dans l'herbe longue du cimetière ; deux fois ses enfants l'y suivirent ; et le vieillard, sans maison, sans famille, s'en fut trébuchant, vagabond en deuil, sans souci pour ses malheurs. Sa tête grise ayant été la honte de ses enfants blonds.</p> <p>La mort semble être la seule fin raisonnable pour une vie comme celle-ci ; mais la mort n'est qu'un saut dans la région de l'étrange inconnu ; elle n'est que l'entrée de l'immense lointain, le sauvage, le vaste liquide sans rivages. Ainsi, pour de tels hommes qui soupirent après la mort, mais qui ne veulent pas et ne peuvent pas se suicider, l'Océan, le participant innombrable et l'accueillant éternel étale avec séduction les séduisantes et inimaginables terreurs de sa plaine. Du cœur des Pacifiques</p>	<p>Le forgeron, c'est le vivant-mort ; ce n'est pas un mort qui revient de l'autre monde pour revivre, c'est celui qui est toujours de ce monde, dont la vie se poursuit alors qu'il est déjà mort. Toutes les attaches qui le reliaient au monde sensible, à la <i>terre</i>, ont disparu. Il n'est donc pas encore dans l'au-delà, mais il n'est déjà plus ici bas ; il flotte dans une sorte de « mort intermédiaire » qui va prendre la forme (informe) de l'océan.</p> <p>La mort physique est un saut dans un liquide sans rivage : on comprend alors que le départ pour l'Océan puisse être vu comme une alternative au suicide, même si cette alternative prend un tout autre sens que chez Ismael. L'océan représente un espace « utopique » au sens de Foucault : il n'est pas inséré dans la trame des lieux, il est « nulle part », défini par l'ailleurs. Il peut donc être le lieu de l'oubli, et c'est l'oubli que le forgeron vient chercher.</p> <p>La fin du passage est ironique : le forgeron répond à l'Océan dans les</p>

	<p>infinis, mille sirènes leur chantent :</p> <p>« Venez ici, ô cœurs brisés ! Ici on vit une mort intermédiaire. Ici on peut avoir, sans mourir, de surnaturelles merveilles. Venez ici ! Anéantissez-vous dans une vie haïe de votre monde terrien et qui le lui rend bien. Je donne plus d'oubli que la mort. Venez ici ! Dressez votre pierre tombale dans le cimetière et venez ici vous marier avec moi. »</p> <p>Entendant ces voies à l'Est et à l'Ouest, de l'aube au soir, l'âme du forgeron répondit : « Oui, me voilà, j'arrive ! » Et ainsi Perth s'en fut à la chasse à la baleine. » (450)</p>	<p>mêmes termes qu'Abraham répondant à Yaveh. Mais au lieu d'être l'attestation d'une foi qui s'épanche depuis le ciel, la réponse à l'appel n'est ici qu'une fuite du monde terrestre.</p> <p>Perth s'en fut à la chasse à la baleine ; mais pour lui cette chasse ne peut avoir son sens métaphysique : le forgeron n'a plus aucune identité à trouver, il n'a plus à devenir ce qu'il est : il est déjà révolu à lui-même.</p> <p>Le personnage du forgeron n'est évidemment pas anodin ; le forgeron, c'est celui qui est en prise avec les forces chtoniennes, celui dont la technique est traversée de magie, il est pour la terre ce que le chasseur de baleines est à la mer (cf. là-dessus, les belles analyses d'Eliade). Le forgeron est également en lien avec les rituels et les pratiques ésotériques liés à l'accouchement. Enfin, le forgeron est le personnage prométhéen par excellence, le maître du feu et de son usage technique.</p> <p>Mais le forgeron est un forgeron mort, la forge s'est éteinte. Le départ du forgeron sur l'océan est celui d'une divinité du feu qui, ayant été étouffé de cendres, irait épuiser son immortalité dans le royaume des eaux. Son errance n'est pas quête de lui-même, mais quête de <i>l'oubli</i> de lui-même ; l'eau sur laquelle il part n'est pas celle de l'anamnèse, l'eau de jouvence, c'est celle du Léthé.</p> <p>Dans son dialogue avec Achab, le forgeron affirme ne plus pouvoir être brûlé ; mais, comme il l'explique, au lieu de l'invulnérabilité d'un dieu, il ne s'agit ici que de l'insensibilité d'une cicatrice.</p> <p>Le forgeron est mort au sensible, mais il n'a pas pour autant accès au monde du mythe, de la vision surnaturelle ; pour cela, il lui faudrait devenir fou, comme Pip. Mais comme le remarque Achab, il n'est que « sereinement triste » — et non fou.</p>
<p>Ishmaël-1</p>	<p>« Puis, je continuai, débutant par l'origine et les progrès des religions primitives, pour en arriver à celles de maintenant. Ensuite je démontrai à Queequeg que tous ces carêmes, Ramadans et accroupissements sur les fesses dans des chambres froides étaient des singeries mauvaises pour la santé et inutiles pour l'âme ; bref ! en tout opposés aux plus simples lois de l'hygiène et du bon sens. Je lui dis aussi, entre parenthèses, que comme il était un sauvage très sagace et raisonnable, ça me peinait, ça me peinait même beaucoup de le voir devenu stupide avec ce ridicule Ramadan. En plus, continuais-je à raisonner, jeûner creuse le corps, et toutes les pensées issues d'un jeûne doivent être des pensées de crève-la-faim, que c'était la raison pour laquelle la plupart des gens religieux ont mal à l'estomac et que c'est à cause de ça qu'ils nourrissent de si mélancoliques idées sur l'au-delà.</p> <p>_ En un mot, Queequeg, dis-je en brochant un peu, l'idée de l'enfer fut conçue après, l'absorption de pommes en croûte et depuis lors s'est perpétuée à travers les dyspepsies héréditaires provoquées par les Ramadans. »</p> <p>« tout impatient que je fusse de rencontrer la baleine, je ne pus rien voir d'autre en cette bête qu'un mal mortel. » (173)</p>	<p>Ishmaël-1 est une figure du matérialisme, qui tente perpétuellement de ramener le spirituel au matériel, le transcendant à l'immanent.</p> <p>L'Ishmaël de l'ouverture (le voyage comme alternative au suicide) reste très immanentiste. Car il reste sur le plan de l'immanence. Son départ est à la fois fuite du monde <i>dans</i> le monde (et non attrait exercé par une transcendance) et curiosité, divertissement. L'ailleurs dont il s'agit n'est qu'un <i>exotisme</i> ; il ne s'agit ni de voir au-delà du monde, ni de voir autrement, mais de voir autre chose <i>du</i> monde. Ishmaël est un nomade dont les circunambulations ne sont pas rituelles. En ce sens, il a beau s'opposer résolument au touriste, il n'en diffère pas fondamentalement.</p> <p>Ce qui ne l'empêche pas de <i>parler</i> de ce qu'est l'océan (l'eau en général) pour les hommes, qui sont animés d'un Désir qui, en tant que ressource d'une quête identitaire (narcissique) exige une autre forme de réalité ; ce n'est ni le dégoût, ni la « curiosité » qui animent les hommes dont parle Ishmaël ; mais ce sont pourtant les deux motivations qu'il mobilise pour expliquer <i>son</i> propre départ.</p> <p>Ishmaël-1 est enfermé dans le plan de l'immanence : mais il peut décrire, pressentir la manière dont <i>d'autres</i> expérimentent la transcendance, ne serait-ce que sous la forme d'un désir. C'est lorsqu'il verbalise cette intuition, et qu'il donne forme aux mythes en lesquels elle s'incarne, qu'il devient Ishmaël-2.</p> <p>Ishmaël-1 est la figure du matérialisme : _ il réduit le plan de l'existence à celui de l'existence</p>

« Mais cette dignité auguste dont je parle n'est pas la dignité des rois et des rois. On la voit briller dans le bras maniant une pioche ou enfonçant une cheville. C'est cette dignité démocratique qui, de partout, irradie sans fin vers Dieu. Le grand Dieu absolu. Le centre et la circonférence de toute démocratie et dont l'omniprésence est notre égalité divine.

Si donc j'attribue des qualités hautaines bien que sombres à des matelots mesquins, à des renégats, à des perdus ; si je les couvre de couleurs tragiques ; si même les plus tristes, peut-être les plus vils d'entre eux doivent parfois s'élever à des hauteurs exaltantes ; si se courbe un arc-en-ciel sur les couchers de soleil de leur défaite : alors défendez-moi contre toutes les critiques. Toi, juste Esprit de l'Égalité, qui a étendu un manteau royal sur toute mon espèce, soutiens-moi, grand Dieu démocratique, qui n'a point refusé au forçat hâlé, Bunyan, la perle poétique. Toi qui as revêtu de feuilles d'or deux fois battu le moignon du pauvre vieux Cervantès. Toi qui as ramassé André Jackson parmi la plèbe, qui l'as jeté sur un cheval de guerre et, dans le tonnerre, lancé plus haut qu'au trône. Toi qui, dans toutes tes puissantes marches en ce monde, cueilles toujours tes champions de choix parmi le royal commun, soutiens-moi en ceci, ô Dieu ! » (106)

« Pour ce qui est des pirates, j'aimerais assez savoir si leur profession comporte une gloire spéciale ? A dire vrai, ils finissent parfois dans une situation élevée ; seulement c'est sur une potence, et quand un homme se trouve élevé de cette façon-là, il n'est guère autorisé à prendre une attitude supérieure. » (222)

(64) « Le timonier qui la manoeuvrait dans une tempête se sentait comme le Tartare quand il retient son cheval fougueux »

(118) « Au temps des vieux Vikings, les trônes des rois danois qui aimaient tant la mer étaient, dit la tradition, faits avec les défenses du narval. On ne pouvait alors regarder Achab assis sur son trépied d'os sans penser à sa symbolique royauté. Car il était le Khan des bordages, roi de la mer, Grand-Seigneur des Léviathans.

sensible : les arrières-mondes ne sont que des produits d'un organisme qui ne parvient pas à digérer le réel.

_ l'ailleurs est réduit au plan de l'exotisme ; l'aspiration à la transcendance ou au suicide est traduite en termes de départ pour un autre espace, dans le même espace.

_ la sagesse est une réconciliation totale avec le plan de la réalité sensible. La spéculation est le signe d'un travers de digestion, le philosophe véritable est celui qui ne pense pas. Apologie de Queequeg.

_ égalitarisme absolu : cf. considérations sur la hiérarchie sur le bateau ; les distinctions conventionnelles sont à respecter en ce qu'elles n'établissent aucune différence de dignité (ceux qui sont à l'avant respirent le bon air.) Les inégalités sont de simples inégalités de statuts (très pascalien) mais en tant que choses du monde elles n'ont aucune valeur absolue.

_ l'ailleurs est réduit au plan de l'exotisme ; l'aspiration à la transcendance ou au suicide est traduite en termes de départ pour un autre espace, dans le même espace.

Il est logique que la valeur qu'il pose comme absolue soit celle de l'amitié, mais une amitié qui est celle de la camaraderie : égalité, indifférence à l'égard des conventions (descente du quai), jouissance partagée des biens matériels simples, proximité des corps.

Corps, jouissance, amitié, égalité, démocratie, Amérique : Ishmaël-1 est très proche de Whitman.

Ishmaël est capable de saisir les analogies entre le monde sensible et un autre monde, mythique ; toutes ses descriptions ne sont que des reformulations de l'état de fait sensible en situation mythique. Mais il en reste (presque) toujours au plan de l'analogie, de la comparaison, et non de la transfiguration. Il s'agit bien de décrire ce qui est vu comme... et non de le « voir comme ». Pour Ishmaël, Moby Dick restera toujours « comme » le Leviathan.

Face au destin (qui, du point de vue de la réalité sensible, n'est que de l'inéluctable), la solution d'Ishmaël-1 reste le repli sur l'immanence.

« Quand un homme soupçonne que quelque chose ne va pas, il arrive très souvent, s'il est déjà pris dans l'engrenage, qu'instinctivement il cherche à se cacher ses propres inquiétudes. C'était à peu près mon cas. Je n'en disais rien et j'essayais de n'en rien penser. » (90)

« Queequeg et moi étions occupés à tresser ce qu'on appelle une natte d'épée, pour faire une amarre supplémentaire à notre embarcation. Toute cette scène si calme et pleine d'engourdissement paraissait pourtant n'être que le prélude d'autre chose. L'air était si enchanté que chaque marin silencieux semblait être devenu une âme invisible.

Dans cette besogne de confection de la natte j'étais l'aide ou, si vous voulez, le page de Queequeg. Je passais et repassais la trame d'épissure entre les longs fils de chaîne, me servant de ma propre main comme navette, tandis qu'à mes côtés Queequeg glissait de temps en temps sa lourde épée en bois de chaîne, piquant droit chaque fil sans avoir l'air d'y penser et regardant indolemment la mer. Cet étrange état de rêverie était rompu seulement par le bruit intermittent et sourd de l'épée, et il me semblait que c'était là le bruit même du métier du Temps et que moi j'étais la navette que les Parques passaient et repassaient automatiquement. Les fils tendus et fixes de la chaîne n'étaient sujets qu'à une seule vibration et celle-ci, toujours la même, revenant sans changer, suffisait à permettre l'entrelacement des fils de la trame avec les siens propres. Cette chaîne semblait être la nécessité elle-même ; et voici, pensais-je, qu'avec mes propres mains je manie ma propre navette qui trame mon propre destin dans ces fils imputrescibles. Cependant l'épée impulsive et indifférente de Queequeg tombant parfois faiblement ou avec force, de face ou de biais sur la natte, modifiait l'aspect final de l'ouvrage. Cette épée agile et indifférente devait représenter le Hasard ; ainsi donc le Hasard, le Libre-Arbitre et la Nécessité, tout cela travaillé ensemble s'entremêlait : la chaîne droite de la Nécessité ne pouvant être détournée de son cours — pourtant chaque vibration y tendait — la libre volonté de passer la navette entre certains fils. Et enfin le Hasard qui bien que confiné dans les lignes strictes de la Nécessité et bien que dirigé par le Libre-Arbitre, finissait par donner son aspect définitif à la chose. (198)

« Quand l'homme prend l'univers entier pour une vaste blague, certains moments de cette affaire étrange et bigarrée que nous appelons la vie lui apparaissent terriblement cocasses et, bien qu'il n'aperçoive que vaguement l'esprit de cette blague, et bien qu'il se doute qu'elle se fait à ses propres dépens, rien ne le décourage, rien ne lui semble valoir la peine d'une discussion. Il encaisse tous les événements, tous les *credos*, toutes les croyances, toutes les persuasions et toutes les choses les plus dures, visibles ou invisibles ; enfin toutes les choses, pour si dures à avaler qu'elles soient, comme une autruche qui peut avaler des cartouches et des pierres à fusil. Et quant aux petites difficultés et aux ennuis consécutifs à un désastre subi, intéressant ses membres et sa vie même ; tout cela et la mort comprise, ne lui semble être que des effets malicieux de bonne humeur, des bourrades dans les côtes qui lui sont données par l'inexplicable et invisible vieux farceur... La sorte d'humeur fantasque dont je parle s'empare d'un homme seulement aux moments extrêmes de la tribulation ; elle apparaît au beau milieu de son ardeur et fait que ce qui, l'instant d'avant, avait une énorme importance, lui semble tout à coup n'être qu'une partie de la farce. Il n'y a rien comme les périls de la chasse à la baleine pour faire naître ce genre de philosophie géniale et de désespoir sans

Passage très ismaélien ! La scène s'ouvre sur un passage explicite du monde visible au monde mythique, et introduit une lecture symbolique d'une activité pragmatique ; cette lecture symbolique aboutit à des considérations métaphysiques sur la liberté et la nécessité.

Seulement la métaphysique dont il s'agit est un petit traité de métaphysique... épicurienne (matérialiste). Il n'y a pas d'affirmation de la liberté contre le destin, ou de réduction déterministe de la liberté : on aboutit à l'affirmation (épicurienne) selon laquelle il y a de la nécessité, mais il y a aussi du hasard, et il y a aussi de la liberté — et que les trois s'articulent dans un jeu harmonieux qui élabore la fresque de vie de chaque individu.

Ne reste plus que la conclusion épicurienne : si l'avenir est en partie déterminé par la nécessité (à laquelle on ne peut rien) et par le hasard (qui nous échappe), la liberté consiste, non pas à maîtriser l'avenir pour le rendre conforme à nos décrets, mais à se rendre maître des effets que cet avenir (quel qu'il soit) pourra produire sur nous. Cette conclusion n'est pas formulée ici (mais on la trouve ailleurs chez Ishmaël) ; la logique épicurienne veut que, en apprenant à ne désirer que des désirs naturels et nécessaires (besoins physiologiques, mais aussi amitié), ceux-ci pouvant être satisfaits quel que soit l'avenir, on apprend à être heureux quel que soit ce que nous réservent la nécessité et le hasard.

Dans l'optique d'Ishmaël, ce n'est donc que la mort qui transforme la vie d'un homme en destin (la formule est de Malraux).

A cette représentation épicurienne (et sereine) du dialogue entre liberté, nécessité et hasard, répond une autre représentation : celle que l'on trouve liée à Achab, et dans laquelle c'est Dieu qui prend la place du tisserand, assourdi par le bruit de sa machine.

Ce passage ne correspond pas réellement à la personnalité *habituelle* d'Ishmaël, comme il le souligne d'ailleurs lui-même. Cet état de résignation hilare correspond davantage au personnage de Stubb ; avec cette différence que l'état d'esprit dont il s'agit ici est une production spontanée de l'esprit (placé dans une situation-limite), tandis que le rire de Stubb est délibéré, voulu, choisi. Le rire n'est plus ici une *réponse* à l'étrange, à l'absurde ou à l'horrible, mais une simple réaction qui fait de la totalité du réel (visible et invisible) une simple farce ; et qui conduit à la rédaction guillerette d'un testament.

Passage très intéressant ; la procédure constitue une sorte de

façons. Et c'est ainsi que je commençais à considérer le voyage du *Pequod* et son but : la Baleine-Blanche. » (210)

« Il peut sembler étrange que des hommes comme des marins s'amuse à ébaucher tout le temps leur testament, mais il n'y a personne au monde qui s'y complaise davantage. C'était la quatrième fois que je le faisais au cours de ma vie nautique... Après l'accomplissement de cette cérémonie, je me sentais soulagé ; un poids de moins me pesait sur le cœur. Chaque jour que je vivrais désormais me serait aussi bon à vivre que ceux vécus par Lazare après sa résurrection. Tout me semblait un supplément, un bénéfice net : jours, semaines, mois ; selon... Je me survivais. Ma mort et mon enterrement étaient enfouis dans ma poitrine. Je regardais tout autour de moi avec tranquillité et contentement, comme si j'avais été un revenant calme, à conscience propre, assis à l'intérieur d'un confortable tombeau de famille.

Voilà, pensais-je, tout en roulant sans y prendre garde mes manches jusqu'aux coudes ; en avant froidement vers la mort et la décomposition ; et que le diable emporte le demeurant. » (211).

« Le tour du monde ! Il y avait dans ces mots de quoi inspirer de fiers sentiments ; mais où cette navigation circulaire nous menait-elle ? Au point même dont nous étions partis, probablement et après d'innombrables périls, avec, devant nous et aussi derrière, ceux que nous avons laissé en sûreté.

Ce monde fût-il une plaine infinie, si, en voguant vers l'Est, on pouvait découvrir et atteindre des spectacles plus doux et plus étranges que n'en donnent la vue des Cyclades ou des îles Salomon, alors oui, il y aurait de la promesse dans l'air. Mais qu'attendre de la poursuite de ces lointains mystères, et de la chasse tourmentée de ce fantôme démoniaque qui, une fois ou l'autre, nage devant tous les cœurs humains ? Tandis que nous chassons ces choses autour du globe rond, elles nous mènent dans des labyrinthes stériles quand elles ne nous naufragent pas à mi-chemin. » (220)

« Un long exil du monde chrétien et de la civilisation fait inévitablement revenir un homme à cette condition dans laquelle Dieu l'a placé, c'est-à-dire à ce que l'on appelle l'état de barbarie [*savagery*]. Tout vrai chasseur de baleines est aussi sauvage qu'un Iroquois. Je suis moi-même un sauvage, ne devant obéissance qu'au Roi des cannibales, et prêt à tout moment à me révolter contre lui.

Or, une des caractéristiques du sauvage dans ses heures domestiques, est sa merveilleuse patience d'industrie. » (252)

radicalisation du *memento mori*, mais dont l'effet est à peu près l'inverse de celui qu'il possède dans un cadre chrétien. Il ne s'agit pas seulement de prendre conscience que l'on mourra un jour, voire que l'on peut mourir demain — ce qui devrait nous conduire à œuvrer activement à l'œuvre que doit être notre vie, à réaliser dès aujourd'hui ce qui « a à être » réalisé avant notre mort. Ici, il s'agit de considérer la mort comme un événement *déjà advenu*. L'effet est donc de détruire toute crainte de la mort (ainsi que toute crainte devant son *imminence* possible) ; mais ce processus ne peut évidemment aboutir à une résolution visant à « faire quelque chose » de sa vie, puisque la vie elle-même est déjà révolue. Le seul aboutissement possible est une sorte de « *carpe diem* » détaché de tout *projet*, de toute ambition, de toute *résolution*. C'est une jouissance d'un temps ponctuel dont chaque instant apparaît comme un don gratuit. On rejoint ici la logique fondamentale d'Ishmael, qui retire tout sens intrinsèque de la vie terrestre pour en faire basculer la valeur dans le registre d'une jouissance que l'on pourrait dire « désespérée ». C'est une sorte de nihilisme métaphysique qui aboutit à un hédonisme matérialiste ; et cette fois encore, le nihilisme dont il s'agit ne procède pas d'un refus de tout arrière-monde, mais dans la clôture de l'espace au sein duquel les questionnements relatifs à ces arrière-mondes se posent. Après la mort, les questionnements éthique, religieux, concernant part exemple le salut et la damnation, etc. n'ont plus lieu d'être : il n'y a plus rien à perdre, seul est à gagner ce que l'instant présent est susceptible de nous offrir.

Un des passages les plus « Ishmael-1 » : aucune quête au sein du monde n'a de sens si elle prétend chercher quelque chose qui n'appartient pas au monde : ce qui revient à condamner toute quête métaphysique autre que strictement mystique (intérieure). Dans le monde supralunaire, le mouvement circulaire est le mouvement parfait, divin ; mais dans le monde sublunaire, il ne s'agit jamais — que de tourner en rond. La trajectoire, sur une sphère, d'un élément attiré par un aimant situé à l'extérieur (ou à l'intérieur) de cette sphère est (s'il est en mouvement), soit circulaire, soit chaotique (labyrinthique).

Chez Jung, la chasse à la baleine (la confrontation avec les archétypes de l'inconscient collectif) implique nécessairement une forme de régression ; car l'inconscient collectif ignore les processus de civilisation qui résulte de l'action du Moi. L'inconscient collectif ignore la différenciation du bien et du mal, ainsi que toutes les conventions issues du processus de civilisation. Mais attention : il faut différencier chez Jung cette régression dirigée, délibérée qu'est la quête du Soi et les régressions auxquelles on assiste notamment dans les phénomènes de foule. Le psychisme des individus d'une foule, lui aussi, régresse : leur Moi se dissout au profit d'une prise de pouvoir de l'inconscient collectif, ce qui aboutit à des comportements relevant de la barbarie pure et simple. La quête du Soi n'est pas une démission du Moi, mais une ouverture à des contenus inconscients qui, parce qu'ils n'ont pas été intégrés par le Moi de l'individu, ne peuvent s'exprimer et se manifester que sous une forme indirecte (symptômes

« De la même façon, lorsque d'un côté vous hissez la tête de Locke, vous penchez vers elle et si après de l'autre côté vous hissez celle de Kant, vous vous retrouvez d'aplomb ; mais dans quel triste état ! Ainsi certains esprits sont toujours en train d'équilibrer leur bateau. O sots esprits ! Jetez toujours ces têtes-de-tonnerre par-dessus bord, et puis flottez, légers, légers... » (305)

« Si donc Sir William Jones, qui lisait trente langues, ne pouvait déceler dans le visage du plus humble paysan ses significations les plus profondes et les plus subtiles, comment moi, Ishmael l'illettré, pourrais-je déchiffrer le terrible front chaldéen du cachalot. Je ne peux que vous mettre ce front sous les yeux. Lisez-le, si vous pouvez. » (322)

« Mais il ne pouvait être question de pitié ici. Malgré sa vieillesse, son unique nageoire et ses yeux aveugles, elle était vouée à la mort par assassinat, afin de donner de la clarté aux joyeux mariages et autres festins de l'homme, et aussi à illuminer les solennelles églises dans lesquelles il est prêché que tous doivent être absolument inoffensifs envers tous. » (331)

« Pourtant, jusqu'à cette minute même (une heure quinze et un quart de minute de ce seize décembre 1851), le problème reste à résoudre de savoir si, après tout, ces jets sont vraiment de l'eau ou seulement de la vapeur, c'est là quelque chose d'étonnant. (...) Pourquoi, direz-vous, nous ennuyer avec tous ces raisonnements ? Parlez clair ! Vous l'avez vu siphonner ? Dites-nous alors ce qu'est ce jet. Ne pouvez-vous pas distinguer l'eau de l'air ?

— Mon cher Monsieur, dans ce monde, il n'est pas si facile de décider au sujet de ces choses simples. J'ai toujours trouvé que les choses simples étaient compliquées entre toutes. Et quant à ce et de baleine, puisque vous paraissez y tenir, vous pourriez presque l'habiter et quand même demeurer indécis sur ce qu'il est réellement. (...)

Mais nous pouvons toujours faire des hypothèses, même s'il n'est pas possible de les prouver et de les certifier. Pour moi je pense ceci, que le jet n'est rien qu'un brouillard. Et parmi de nombreuses raisons, je suis poussé à conclure ainsi par des raisons touchant la grandeur et la sublimité du cachalot : je ne le considère point comme une créature commune, superficielle, puisqu'il est prouvé indiscutablement qu'on ne le trouve jamais en sondant près des côtes. Les autres espèces de baleines le sont parfois. Il est à la fois pondéré et profond. Et je demeure convaincu que des têtes de tous les

de névrose, comportements infantiles, etc.), et de façon immature (puisque c'est précisément leur non-intégration qui els condamne à rester à l'écart des processus d'élaboration auxquels sont soumis les contenus intégrés par la conscience.)

Ne pas évacuer la dimension ironique du passage, quasi-systématique à chaque fois que Melville parle de « sauvagerie » du sauvage. Le sauvage est, en temps normal, moins celui qui égorge à tout va que celui qui fait preuve d'une forme de sagesse que la civilisation tend nécessairement à détruire.

Passage évidemment humoristique, mais les deux personnages ne sont pas choisis au hasard. Locke est un empiriste, pour lequel la seule connaissance possible est celle qui se fonde sur la perception sensible de la réalité ; Kant est le philosophe de l'idéalisme transcendantal. En un sens, ce passage est assez rigolo, puisque Ishmael est par excellence celui qui passe son temps à contre-balancer le matérialisme par l'idéalisme, et inversement !

Ishmael n'est pas un prophète, c'est un témoin. Ce n'est pas à lui de déchiffrer les signes, d'interpréter les formes visibles du monde pour saisir leur sens symbolique : il est celui qui montre — et qui montre qu'il y a quelque chose à voir.

Un des nombreux passages où Melville souligne le paradoxe de la morale Quaker : les Quakers sont résolument pacifistes, en revanche le massacre des animaux par les marins de Nantucket est légitime, puisque Dieu a créé la nature pour que l'homme en tire profit. Cette idée est accentuée par le fait que la malheureuse baleine va faire l'objet d'un acte de cruauté pure de la part de Flask (qui la pique dans un nodule ulcéreux), malgré le désaccord de Starbuck.

On a toujours en arrière fond l'idée selon laquelle la lumière des fêtes et des églises est tirée de l'exploitation sauvage de forces sous-marines.

Passage fantastique, qui aboutit à la profession de foi d'Ishmael. C'est un véritable exercice de virtuosité au cours duquel Ishmael jongle sans arrêt avec les approches matérialistes et spiritualistes, en dansant autour d'une conception physico-spiritualiste du jet de baleine comme vapeur semi-métaphysique. Le jet de la baleine est cet éther matériel en lequel se reflète la lumière de Dieu.

Le tout aboutit à une attitude qui le définit en propre, celle de celui qui se tient sur le seuil. Ishmael n'est ni un philosophe mystique (Platon), qui ferait de la réalité suprasensible la seule forme authentique de réalité (Platon) ; il n'est pas non plus un sceptique (Pyrrhon) ; il est celui qui reconnaît à la fois les limites de la connaissance empirique (savoir jamais assuré, qui s'adresse à une

êtres pondérés et profonds tels que Platon, Pyrrhus, le Diable, Jupiter, Dante, etc., s'élève toujours une vapeur à demi visible lorsqu'ils sont en train de penser profondément. Un jour que je composais un petit traité sur l'Éternité, j'eus la curiosité de placer un petit miroir devant moi, et, peu après, j'y vis flotter et onduler quelque chose au-dessus de ma tête. L'humidité constante de mes cheveux, quand je suis plongé dans des pensées profondes, après six tasses de thé bouillant, sous la toiture de bois mince de ma mansarde, par un après-midi d'août, est peut-être aussi une explication de ce phénomène.

Quelle noble conception nous pouvons nous faire de ce monstre puissant et brumeux quand nous le voyons voguer solennellement dans le calme d'une mer des Tropiques, sa tête énorme surmontée d'un baldaquin de vapeur (ainsi que cela se voit parfois) magnifiée par un arc-en-ciel, comme si le ciel lui-même avait posé son sceau sur ses pensées. Car, voyez-vous, les arcs-en-ciel ne visitent pas l'air vide ; ils n'irradient qu'avec la vapeur. Ainsi, dans mon esprit, à travers l'épais et vague brouillard, de divines intuitions s'élèvent, éclairant mes brumes d'un rayon céleste. Et j'en remercie Dieu. Tout le monde doute et beaucoup nient. Mais, en contrepartie du doute et de la négation, il y a l'intuition. On peut douter de toutes les choses terrestres et avoir des intuitions de certaines choses célestes. La combinaison des deux ne fait ni un croyant, ni un sceptique, mais un homme qui regarde les deux d'un œil égal. » (343-346)

« Voyez aussi les êtres humains, attroupés dans le parterre d'un théâtre comme ils se jettent follement vers les portes de sortie à la moindre alerte d'incendie, se foulant se bousculant, s'étouffant à mort les uns les autres, sans aucun remords. Il ne faut donc pas s'étonner de l'affolement de nos cachalots, car nulle folie parmi les bêtes ne saurait surpasser la folie humaine. » (355)

« 1. Un poisson attaché appartient au harpon attaché à lui.

2. Un poisson perdu appartient à qui l'attrape le plus vite.

(...) Primo : qu'est-ce qu'un poisson attaché ? Mort ou vif, un poisson est techniquement attaché lorsqu'il est lié de façon ou d'autre au vaisseau, et d'une façon contrôlable, par le ou les occupants. (...)

Appliquées et éclairées par Lord Ellenborough dans le cas précédent, ces deux lois touchant les poissons attachés et les poissons perdus se trouvent être à la base de toute jurisprudence humaine ; car, malgré ses structures compliquées, le temple de la Loi, comme le temple des Philistins, n'a que deux piliers pour le soutenir.

N'est-il pas un dicton qui est sur toutes les lèvres : « la possession fait la moitié de la loi ? » Est-ce à dire qu'on n'a pas à voir comment la chose est devenue possession ? Mais souvent, la possession est la loi entière. Que sont les muscles et âmes des serfs russes et des républicains russes, sinon des baleines attachées dont la possession est la loi entière ? (...) Qu'est la pauvre Irlande pour John Bull, ce harponneur redouté, sinon un poisson attaché ? Qu'est pour ce harponneur apostolique,

réalité qui échappe toujours aux catégories au sein desquelles l'entendement cherche à l'enfermer) et la fragilité de l'intuition qui, seule, nous donne accès au monde céleste.

Ni croyant, ni sceptique : Ishmael est celui qui se tient sur le seuil.

Vieux stratagème littéraire : la folie des bêtes comme reflet de la folie des hommes. Il est inintéressant de voir qu'Ishmael mobilise l'un des sujets de réflexion préférés des auteurs de la fin du XIX^e qui réfléchissent sur la psychologie humaine : les phénomènes de foule ; pour Jung, c'est dans la foule que la régression du Moi, la prise de pouvoir de l'inconscient collectif, est manifeste. Il ne s'agit évidemment pas dans ce cas d'intégration de l'inconscient collectif, mais de dissolution du moi. Achab représenterait, pour Jung, une autre forme de régression : l'inflation du Moi qui s'identifie à un archétype de l'inconscient collectif — et se perd en lui. Dans les deux cas le processus global de ce que Jung nomme l'*individuation* échoue dans une universalisation factice, et perverse.

Critique très « Ishmael-1 » de la loi. La codification juridique de la chasse à la baleine vient ici éclairer le fondement du Temple de la loi. Mais ce qui est illustré par ce passage, c'est le refus par Ishmael de toute origine transcendante de la loi. La loi est, et n'est qu'une convention humaine en laquelle le fait (l'appropriation) fonde le droit (de propriété) et non l'inverse. De sorte que la Loi ne repose en dernier recours que sur un rapport de force, en lequel la loi n'est qu'une instance de légitimation d'une domination effective. Critique radicalement immanentiste de la loi : il ne reste plus qu'à ajouter que le pouvoir politique doit occulter cette origine véritable (violente) de la puissance pour aboutir à du Machiavel pur et simple.

La seconde partie traduit la même idée, en la généralisant hors du domaine du droit : les valeurs universelles ne sont que des instances de légitimation en attente d'appropriation, et donc d'actualisation. Qu'il s'agisse des droits de l'homme ou des credo religieux, ils ne s'actualisent que par leur instrumentalisation (sous forme d'idéologies, donc).

Les deux dernières questions sont plus problématiques : la première, car le discours des philosophes n'est pas seulement une potentialité :

frère Jonathan, le Texas, sinon un poisson attaché ?
 Pour tous ceux-la la possession n'est-elle pas la loi tout entière ?
 Mais si la doctrine du poisson attaché est généralement applicable, la doctrine du poisson perdu l'est plus encore ; car elle l'est internationalement et universellement. Qu'était l'Amérique en 1492, sinon un poisson perdu dans lequel Colomb planta l'étendard espagnol comme « waif » pour ses royaux maître et maîtresse ? (...) Enfin que sera le Mexique pour les Etats-Unis ? Tous des poissons perdus.
 Que sont les droits de l'homme et les libertés du monde, sinon des poissons perdus ? Que sont les idées et les opinions de tous les hommes, sinon des poissons perdus ? Qu'est, en eux, le principe de la croyance religieuse, sinon un poisson perdu ? Que sont les pensées des philosophes pour les plagiaires plein de vanité, sinon des poissons perdus ? Qu'est le grand globe lui-même, sinon un poisson perdu ?... et aussi un poisson attaché. » (368)

« Qui penserait que belles dames et beaux messieurs se régalaient d'une essence trouvée dans les tripes fétides, sans gloire aucune d'une baleine malade ! (...) Cela ne vous étonne pas que l'incorruptibilité de cet ambre gris si parfumé se trouve au cœur d'une telle corruption ? » (378)

« Etreindre ! Etreindre ! Etreindre !.. Toute la matinée se passa à étreindre le spermaceti, tant qu'à la fin je m'y fondis moi-même. J'étreignis jusqu'à ce qu'une étrange folie s'emparât de moi. Je me surpris, serrant sans le vouloir les mains de mes compagnons, les prenant pour de doux grumeaux. Cette occupation fit naître un sentiment si fort, si affectueusement amical, si aimant, que finalement, sans discontinuer, je pressais leurs mains, les regardant dans les yeux avec tendresse comme pour leur dire : « Oh ! bien-aimés semblables, pourquoi continuer à chérir les injustices sociales et à nous témoigner réciproquement la moindre mauvaise humeur ou jalousie. Allons, serrons-nous les mains à la ronde ; fondons-nous universellement les uns dans les autres jusqu'à devenir un spermaceti, un lait de bonté. Qu'à tout jamais il me soit donné d'étreindre ce spermaceti. Car, désormais, à force d'expérience, je me suis rendu compte que l'homme doit rabaisser, ou tout au moins déplacer, l'idée qu'il se fait de la félicité à laquelle il peut accéder ; qu'il ne doit la situer ni dans l'intelligence ni dans l'imagination, mais dans la compagne, dans le cœur, le lit, la table, la selle, l'âtre, la terre. Maintenant que je suis convaincu de tout ceci, je suis prêt à étreindre éternellement. » Dans mes rêves nocturnes, je voyais de longues files d'anges, portant chacun dans leurs mains une jarre de spermaceti. » (385)

« C'est aussi un endroit propice aux profondes méditations mathématiques. Ce fut dans la bouilloire de gauche du *Pequod*, avec la pierre de lard tournant rapidement autour de moi, que je fus frappé indirectement par le fait remarquable, qu'en géométrie, tous les corps qui glissent le long d'un cylindre (une pierre de lard par exemple) descendraient de n'importe quel point dans un même laps de temps. » (389)

c'est seulement aux yeux des « plagiaires plein de vanité » qu'ils n'apparaissent que comme des instruments de légitimation de dispositifs de domination. On a donc bien là une réduction du spirituel au matériel — mais il est sous-entendu dans le passage que ce n'est qu'au prix de cette réduction que l'idée philosophique pourra trouver une mise en œuvre quelconque dans la sphère des rapports terrestres. La dernière question pose quelques problèmes d'interprétation... mais il me semble que le « propriétaire » véritable du globe est Celui qui l'a créé. Par delà les conventions et les dispositifs d'appropriation (c'est-à-dire : de domination) par lesquels l'homme tente de devenir « comme maître et possesseur de la nature »... et des hommes, et au-delà de toutes les tentatives humaines visant à fonder en droit, de façon transcendante, ces mêmes dispositifs, se trouve la véritable origine du monde, qui en fonde l'ordre et la nécessité. Comme toujours chez Ishmael, la critique de la vanité des conventions terrestres fait signe vers un espace transcendant, en lequel seul demeure la possibilité du sens.

Ce passage sur l'ambre gris permet à Ishmael d'imager sa dialectique de fond : la valeur véritable ne peut se trouver que lorsque l'on accepte d'entrer dans les profondeurs malsaines de la bête. C'est à la fois en reconnaissant la vanité du monde sensible que l'on accède au suprasensible, et c'est en acceptant de se confronter à la noirceur des ténèbres que l'on peut se frayer un chemin vers la lumière... etc.

Un accès de Ishmaelite-1 aigu. L'élan mystique aboutit à une transcendentalisation du monde matériel, avec ses corrélats obligés d'égalitarisme radical et d'idéalisation whitmanienne de l'amour, de l'amitié et de la table. Mystique de l'immanence, donc.

Dans l'espace d'Ishmael-1, l'élan métaphysique est généralement platonicien ; ce qui le conduit naturellement aux mathématiques : Ishmael s'élève du spectacle des choses sensibles à l'idée des formes géométriques.

« C'est ce à quoi je pensais, quand je me tenais au gouvernail et que, pendant de longues heures, je guidais en silence la route maritime de ce vaisseau de feu. Plongé pendant ce temps dans l'obscurité, je n'en voyais que mieux la rougeur, la folie, l'effrayant aspect des autres. La vue continue de ces formes diaboliques cabriolant devant moi, tantôt dans la fumée et tantôt dans le feu, faisait naître de pareilles visions dans mon âme, et aussitôt je commençais à céder à l'inexplicable léthargie qui me prenait toujours au gouvernail, vers minuit.

Mais cette nuit-là en particulier, une chose étrange (que je n'ai jamais pu m'expliquer depuis) m'arriva. Me réveillant en sursaut d'un court somme debout, je fus horriblement conscient d'une terrible fatalité. La barre en os de mâchoire me frappait les côtes ; j'avais dans les oreilles le chuchotement des voiles qui, tout juste, commençaient à battre dans le vent. Je croyais mes yeux ouverts. Demi-conscient, je portai les doigts à mes paupières et mécaniquement les écarquillai davantage. Mais en dépit de tout, je ne pouvais distinguer aucun compas pour me guider. Il me semblait pourtant que, un instant auparavant, j'étais en train de regarder la carte à la lumière régulière de la lampe de l'habitacle qui l'éclairait, mais il n'y avait rien d'autre que l'obscurité opaque effroyablement aggravée par des lueurs rouges. Mon impression dominante était que, quelle que fût la chose vers laquelle nous nous précipitions, ce n'était pas un havre de paix, mais tout le contraire. Un sentiment de pur égarement mortel m'envahissait. Mes mains s'agrippèrent convulsivement à la barre avec l'idée folle que cette barre était envoûtée. « Mon Dieu, qu'est-ce qui me prend ? » pensais-je.

Dans mon court sommeil, je m'étais retourné et je faisais face à l'arrière du vaisseau, tournant le dos à la proue et au compas. Instantanément je repris la bonne position, juste à temps pour empêcher le vaisseau de virer contre le vent et très probablement de chavirer. Comme je fus heureux et reconnaissant d'être libéré de cette hallucination nocturne et d'avoir dérouter la mort !

O mes bonshommes ! ne regardez pas trop longtemps la face du feu. Quand vous avez les mains sur la barre, ne rêvez jamais. Ne tournez pas le dos au compas. Acceptez le premier avertissement de la barre nerveuse ; ne croyez pas le feu artificiel quand par sa rougeur, il donne à toute chose un aspect effrayant. Demain, au soleil naturel, les cieus seront clairs ; ceux qui, comme des diables dans les flammes fourchues, lançaient des regards de flammes, le matin vous les montrera sous un tout autre aspect, plus doux tout au moins. La seule vraie lampe est le soleil heureux, glorieux, doré ; toutes les autres mentent. Mais le soleil ne cache pas l'affreux marécage de Virginie, ni la campagne maudite de Rome, ni le vaste Sahara, ni les millions de milles de déserts et de steppes sous la lune. Le soleil ne cache pas l'Océan qui est le côté obscur de cette terre. Ainsi donc, le mortel qui a plus de joie que de tristesse en lui ne peut être vrai, ou alors c'est qu'il n'a pas atteint son plein développement. Idem pour les livres. Le plus vrai de tous les hommes, ce fut l'homme de Douleur et le plus vrai de tous les livres est celui de Salomon. *L'Ecclésiaste* est le plus fin acier trempé de la souffrance. « Tout est vanité ». TOUT. Ce monde têtue n'a pas encore saisi la sagesse de Salomon le non chrétien. Mais celui qui esquivait hôpitaux et prisons, celui qui marche vite en traversant les cimetières, celui qui aime mieux parler d'opéra que d'enfer, et qui appelle Cowper, Young, Pascal ou Rousseau de pauvres diables d'hommes malades, celui qui durant toute une vie insouciant jure par Rabelais comme par la meilleure sagesse, et par conséquent place la joie par-dessus tout, celui-là n'est pas digne de s'asseoir sur des pierres tombales, et d'ouvrir la terre humide et verte avec l'impénétrable et merveilleux Salomon.

Mais Salomon lui-même dit : « L'homme qui s'éloigne du chemin de la compréhension (même pendant sa vie) comptera parmi les morts. » Ne te livre donc pas au feu de peur qu'il ne te renverse,

Peut-être le plus beau passage de *Moby Dick* (et l'un des plus célèbres : l'aigle de Catskill est devenu célèbre outre-Atlantique). La tension interne d'Ishmael est totalement explicitée, et l'on retrouve la posture du seuil comme aboutissement. C'est le spectacle symbolique de l'équipage et du Pequod (lui-même à ce moment l'image d'Achab : cf. Pequod) qui conduit Ishmael vers la vision onirique.

Ishmael entrevoit, non le monde surnaturel (il en est incapable et, en cela, il s'oppose directement à Pip), mais *l'espace* du monde surnaturel, qui ne lui apparaît que sous la forme d'un au-delà obscur et terrifiant. Sans compas pour le guider (le compas est évidemment l'un des symboles prométhéens, qui renvoie à l'orientation et à la maîtrise du monde sensible par la conscience rationnelle), Ishmael affronte une obscurité opaque traversée de lueurs rouges : le reflet d'un enfer.

Aux yeux d'Ishmael-1, la vision n'est ici qu'hallucination ; mais ce qui caractérise Ishmael, c'est que ce refus n'aboutit pas à la dénégation de tout espace surnaturel, métaphysique. L'existence de ce monde est reconnue, et à travers cette reconnaissance c'est la réalité sensible qui se trouve elle-même déréalisée. Pourtant, ce qui caractérise Ishmael-1, par opposition à Ishmael-2, c'est que la porte de l'au-delà est entrouverte sans jamais être poussée, ni surtout franchie. Du coup, lorsqu'il n'échoue pas dans une transcendentalisation, une idéalisation de l'immanent (passages whitmaniens), il retombe sur une démystification tragique, tout à fait contraire à l'optique précédente. Le refus de la transcendence débouche donc, soit sur une mystique glorificatrice du sensible, soit sur une dénonciation lucide qui en dévoile le tragique.

Plaidoierie d'Ishmael-1 : seul le soleil apollinien est véracé, tous les autres sont trompeurs. Les visions ne sont que des hallucinations, les ombres diaboliques disparaissent devant la franche clarté du soleil ; les monstres occultes ne sont que des épouvantails qui brûlent au matin dans les attrapeurs de rêve.

Mais choisir le soleil, ce n'est pas choisir la belle apparence : c'est accepter d'affronter la laideur de ce qui se montre. Le refus opposé à la transcendence des arrières-mondes n'aboutit pas, cette fois, à une glorification de l'immanence, mais à un réquisitoire portant sur la vanité de la réalité sensible. Tout ce passage éclaire la conscience malheureuse d'Ishmael-1 lorsqu'il se confronte à l'idée de *vérité*, qui le conduit à une apologie de la *lucidité*, nécessairement tragique. L'homme de la vérité n'est pas celui qui sait jouir de la beauté des apparences : c'est celui qui sait saisir la laideur de ce qui apparaît, le caractère apparent de la beauté, et la laideur comme vérité. La vérité est d'abord constat de l'absurde, de l'absence de substance de la réalité : tout est vanité. La réalité sensible n'est passible d'aucun absolu, elle n'est ne peut ni fonder ni, surtout, se fonder. Il ne s'agit plus ici de l'épreuve du *doute* à l'égard de la consistance des réalités sensibles, mais de la certitude de leur vanité. Par conséquent, il n'est plus possible de magnifier la vie apparaissante (à la Whitman), ni de prendre appui sur un retrait sceptique (à la Montaigne) pour justifier un hédonisme plus ou moins serein (ce sont

qu'il ne te rende insensible, comme il l'a fait de moi, pour un moment. Il y a une sagesse qui est un malheur, mais il y a un malheur qui est une folie. Dans certaines âmes, un aigle de Catskill peut également plonger au fond des gorges les plus sombres, en remonter et devenir invisible dans les espaces ensoleillés. Et même s'il vole à jamais dans ces abîmes, ces abîmes sont dans les montagnes ; de sorte que cet aigle des montagnes, dans son plongeon le plus abyssal, n'en demeure pas moins très au-dessus des oiseaux de la plaine, quand même ils planeraient au plus haut de leurs envolées. » (393)

Passage à relier à deux extraits, que j'avais auparavant rattachés à Ishmael-2, mais il me semble maintenant que c'est une erreur :

(p. 64) Un noble vaisseau ! mais, je ne sais pourquoi, mélancolique. N'en est-il pas ainsi de toutes les choses nobles ? »

(68) « Cette puissante créature spectaculaire semble toute désignée pour de nobles tragédies ; même si, à cause de sa naissance ou d'autres circonstances, il semble dominé par une morbidité mi-consciente de sa nature profonde. Car tous les hommes tragiquement grands en sont ainsi marqués. Soyez sûrs de ceci, jeunes ambitieux ! Toute grandeur mortelle n'est que maladie. »

« C'est ça la vie ! Mais, ô mes amis, ça tue les hommes. Car, à peine, nous autres humains, avons-nous, par de longs labeurs, extrait de la vaste masse de ce monde son rare mais précieux spermacti ; à peine nous sommes-nous patiemment nettoyé des souillures et avons-nous appris à vivre dans les tabernacles propres de l'âme, que le cri : « Elle souffle ! » retentit et que le spectre à jets apparaît et que nous mettons voile à nouveau pour livrer bataille, recommençant la vieille routine avec nos jeunes vies. Oh ! métempsychose ! Oh ! Pythagore, toi qui, dans la lumineuse Grèce, es mort, voici deux mille ans, plein de bonté, de sagesse, de douceur ! J'ai vogué avec toi, le long de la côte du Pérou, à mon dernier voyage ; tout sot que je sois, moi, jeune et simple garçon, à peine bon à épisser un filin. » (396)

[Le passage suivant fait suite à un relevé statistique des différents éléments de la cargaison d'un baleinier hollandais : nous sommes juste après la rencontre avec le *Samuel Enderby*]

« La plupart des tables statistiques sont d'une lecture terriblement altérante, mais pas dans le cas présent, où le lecteur se senti inondé de futailles entières, de barils, de quarts et de mesures de bon gin et de bonne chère.

les deux chemins qui mènent à l'épicurisme). Au contraire, si le doute peut mener à la jouissance comme seul critère possible de la vie bonne, la *vérité*, elle, nous confronte à la douleur.

La manière dont Ishmael interprète le verset de Salomon est manifestement bizarre (Guene essaie de contourner la difficulté en traduisant « understanding » par « prudence »... ce qui est un peu curieux, mais sauve la cohérence du passage.) L'idée reste cependant que, face à la réalité de notre existence sensible, il faut se détourner des symboles en lesquels transparaissent trop vivement les lueurs de l'au-delà. Voir les choses dans la lumière du soleil (même crue, et désillusionnante) c'est cesser de regarder les ombres danser autour du feu ardent. Sans quoi nous risquons de devenir aveugle au monde, et (donc) d'y mourir.

La fin du texte est complexe. Ishmael oppose sa sagesse (qui est un malheur, en ce qu'elle établit la douleur comme vérité du sensible) au malheur d'Achab (qui est folie, puisque sa souffrance le fait basculer dans le monde délirant des visions surnaturelles, dans le projet fou d'une lutte avec Dieu).

Il est donc assez surprenant de voir apparaître en fin de parcours la figure du héros, celle qui, justement, ne sera jamais occupée dans *Moby Dick*. Il s'agit ici du héros sensible, l'équivalent pour la sphère terrestre de Jonas pour l'espace mystique. L'aigle de Catskill, c'est celui qui sait descendre dans les profondeurs les plus abyssales pour mieux ensuite s'envoler vers la lumière, celui qui, expérimentant le réel comme souffrance, en tire la force de rejaillir vers les cimes. L'aigle de Catskill, c'est donc le héros de la *vérité* ; dans la mesure où il doit lui-même reconnaître la douleur comme vérité, il est nécessairement tragique ; son héroïsme vient de sa capacité à transfigurer ce savoir en puissance de vie.

Il est difficile de ne pas songer ici au rire de Zarathoustra (et la phrase qui mentionne l'aigle de Catskill est très, très proche d'une citation de Nietzsche que je tâcherai de retrouver.)

On retrouve ici les éléments-clé de la présentation du monde sensible : vanité dans l'éternel recommencement, étendu ici à toutes les générations, dans un fleuve au sein duquel les hiérarchies se dissolvent. Toute vie individuelle n'est qu'un remou charrié dans le grand fleuve de la vie elle-même, et qui en reproduit l'éternel balancement.

La référence à Pythagore s'explique sans doute par sa croyance en la migration des âmes.

Du pur Ishmael-1 : l'ironie du passage nous conduit de relevés statistiques (sortes « d'idées » platoniciennes de la nourriture elle-même) à leur absorption par Ishmael, lequel, ainsi nourri, voit naître en lui des idées tout aussi « transcendantales ».

En ce moment, je viens de consacrer trois jours à digérer studieusement toutes ces bières, bœufs et pains ; et pendant ce temps il m'est venu maintes idées profondes susceptibles d'une transcendante application platonicienne. » (413)

« Jusqu'ici, en décrivant le cachalot, je me suis toujours attardé sur les merveilles de son aspect extérieur ; ou alors j'ai touché à quelques parties de structure interne comme un détail et à part. Mais, pour avoir une compréhension plus complète et plus vaste de cet animal, je dois maintenant le déboutonner plus avant, découdre les points de ses hauts-de-chausse, et, détachant les agrafes et jointures de ses os les plus secrets, le placer devant vous dans son intégrité, c'est-à-dire dans son squelette purement et simplement. » (414)

« Mais quoi, Ishmael, comment, simple rameur dans la pêcherie, prétendez-vous connaître quelque chose des parties internes de la baleine ? Stubb l'érudit aurait-il fait des cours sur l'anatomie du cétacé, et, à l'aide d'un treuil, aurait-il tenu en l'air, pour le montrer, un spécimen de côte ? Explique-toi, Ishmael. Pouvez-vous embarquer une baleine adulte sur votre pont afin de l'examiner, comme un cuisinier présente un cochon rôti ? Sûrement pas. Vous avez été jusqu'ici un témoin véridique, Ishmael ; mais faites attention qu'à présent, vous empiétez sur le privilège du seul Jonas ; celui de discourir sur les solives, les poutres, les chevrons, le faitage, les traverses et les travaux et sous-œuvre qui constituent la charpente du léviathan ; et aussi sur les cuves à graisse, les laiteries, les beurreries et les fromageries de ses entrailles. » (415)

« J'avoue que, depuis Jonas, très peu de baleiniers ont pénétré profond sous la peau de la baleine adulte ; néanmoins une occasion bénie m'a été donnée de la disséquer en miniature. A bord d'un vaisseau auquel j'appartenais, un petit bébé cachalot fut une fois hissé en entier sur le pont pour avoir sa poche ou sac qui sert à faire des gaines de harpons et de fers de lances. Vous pensez que je n'ai pas laissé échapper l'occasion de me servir de ma hache de bateau et de mon couteau, afin de briser le sceau et lire le contenu de ce jeune gamin. » (415)

« Parmi ces tributs, le plus important était un grand cachalot qui, après un orage fou et extraordinairement long avait été trouvé échoué et mort, avec sa tête contre un cocotier dont les palmes en touffe, semblaient son jet verdoyant. Lorsque l'énorme corps fut enfin dénudé de ses enveloppements de plusieurs brasses d'épaisseur et que les os furent secs comme la poussière d'avoir été exposés au soleil, le squelette fut alors soigneusement transporté en haut du vallon de Pupella, où un magnifique temple de palmes seigneuriales l'abrite maintenant. » (416)

« Ses côtes furent couvertes de panoplies et d'étranges hiéroglyphes des annales arsacidiennes furent gravés sur ses vertèbres ; les prêtres entretiennent maintenant une flamme aromatique dans son crâne, de sorte que la tête mystique envoie de nouveau son jet vaporeux pendant que, suspendue à une branche, la terrible mâchoire inférieure vibre au-dessus des dévots assemblés, comme l'épée, suspendue à un cheveu, qui effrayait tant Damoclès. » (416)

L'un de mes passages préférés. Ce que contient le passage n'a presque aucun intérêt en ce qui concerne la baleine, mais est en revanche très instructif concernant le personnage d'Ishmael-1... mais pas seulement. Si l'on tient compte des remarques qu'Ishmael formule dans ses descriptions de la baleine (et dans ce qu'il dit des tentatives de description qui en ont été faites : cf. « Moby Dick »), tout ce passage est absurde. Puisque la baleine va être intégralement réduite à un squelette, ce qui va en faire disparaître à la fois, la vie, la puissance et la dimension symbolique. Mais tout le passage le fait avec un plaisir évident, qui pousse la tentative jusqu'à la dérision. A lire en parallèle avec les débats scolastiques à propos de Jonas, pp. 338 et suivantes.

L'absurdité de la démarche est explicite : en réduisant la baleine à sa seule dimension physique, anatomique, on en détruit toute la dimension symbolique, mythique ; comme le phrénologue vu par Hegel, qui cherche le secret de l'âme et de la vie en contemplant un os. Du coup, Jonas lui-même, le seul à être entré dans les entrailles mythiques du monstre symbolique, est lui-même basculé dans le registre physique, et devient un naturaliste expert en anatomie.

La parodie continue : Ishmael veut « briser le sceau », déceler le mystère du cachalot en disséquant un bébé baleine.

Il est intéressant de mettre ce texte en rapport avec le beau texte consacré à la mort du monstre (déchéance de la vision en idéologie). Ici, l'archétype (mort) a été totalement desséché au soleil (de la conscience), il n'en reste plus qu'un squelette bon à être exposé dans un temple-musée. Le symbole, ici, n'est même plus le support des idéologies vulturienne : il est devenu objet de curiosité touristique (en gros, ce que sont la plupart des masques que l'on trouve au musée Branly).

C'est ce monument qu'Ishmael va maintenant visiter.

Ce passage est la version burlesque du texte mentionné plus haut ; mais l'idée est la même : le cadavre de la baleine est ce dont se nourrissent les prêtres pour asseoir leur pouvoir sur les adeptes ainsi effrayés. Les symboles culturels ne sont que des momies de symboles vivants, de même que les croyances instituées ne sont que l'écorce desséchée d'une vision initiale.

« Cela composait un spectacle merveilleux. La forêt était verte comme les mousses du vallon de Glace ; les arbres hauts et fiers sentaient la sève vivante ; dessous, la terre laborieuse était comme un métier de tisserand tendu d'un splendide tapis dont la vigne vierge formait la trame et la chaîne, et les fleurs éclatantes les figures. Tous les arbres avec leurs branches chargées, tous les buissons, ainsi que les fougères et l'herbe, et l'air porteur de messages, tout ça était d'une incessante activité. A travers le lacis des feuilles, le grand soleil semblait une navette ailée tissant la verdure infatigable. O tisserand affairé ! Invisible tisserand ! Arrête !... un mot ! Où ira l'étoffe ?... Quel palais va-t-elle orner ?... Pourquoi tous ces travaux incessants ?... Parle, tisserand ! Arrête ta main !... Un seul mot de toi !... Non. La navette file, en flottant les figures sortent du métier ; le chatoyant tapis éternellement se déroule. Le tisserand Dieu tisse ; il est assourdi par le fruit de son travail et ne peut entendre aucune voix humaine. Et nous qui regardons le métier, nous sommes assourdis par son bourdonnement ; c'est seulement quand nous nous écartons que nous entendons des milliers de voix qui parlent à travers lui. Car il en est toujours ainsi dans toutes les fabriques terrestres. Les paroles qu'on ne peut entendre parmi les navettes volantes sont clairement entendues dès qu'on est hors les murs ; elles jaillissent des fenêtres ouvertes. Des vilénies ont été ainsi surprises. Ah ! mortel ! fais alors attention ; car de même dans tout ce brouhaha du métier du vaste monde, les pensées les plus subtiles peuvent être entendues de loin. » (416)

« Donc, parmi le métier vert, vivant, actif de ce bois arscidien, le plus grand squelette blanc se trouvait étendu — paresseux gigantesque — et, tandis que la trame et la chaîne verdoyantes s'entremêlaient en bourdonnant autour de lui, l'immense paresseux semblait être l'utile tisserand lui-même, tout tissé de vigne, se revêtant chaque mois d'une plus vivre et fraîche verdure ; mais squelette. La Vie enveloppait la mort ; la Mort tramait la Vie ; le dieu farouche épousait la jeune vie et engendrait des gloires aux têtes bouclées. » (417)

« Or, quand je visitai [visited] cette merveilleuse baleine, en compagnie du royal Tranque et que je vis ce crâne transformé en autel et la fumée artificielle montant d'où avait jailli le vrai jet, je m'émerveillai que le roi regardât une chapelle comme un objet de collection. Il en rit ! Mais je m'émerveillai davantage de ce que les prêtres jurassent que son jet était authentique. » (417)

« Je passai et repassai devant ce squelette, écartai la vigne ; me frayai un passage à travers les côtes et, avec une pelote de ficelle arscidienne, j'errai longuement dans le labyrinthe de ces colonnades et de ces bocages ombreux. Bientôt ma ficelle fut épuisée, et, la suivant à rebours, je sortis par l'ouverture où j'étais entré. A l'intérieur, je ne vis aucune chose vivante. Rien que des os. » (417)

« Me taillant une baguette verte comme mesure, je plongeai de nouveau dans le squelette. Du trou

Comme souvent chez Ishmael-1, l'approche matérialiste est confrontée à un passage mystique ; mais on doit noter que, dans toute cette envolée lyrique, il n'est plus du tout question de la baleine.

Les idées formulées ici par Ishmael sont familières : on retrouve l'idée d'une nature, création perpétuelle mais dont il est impossible de saisir la finalité, et donc le sens.

On retrouve la métaphore (récurrente) du Dieu-tisserand, qui reste sourd à l'appel des hommes en quête de sens, assourdi par son propre travail.

Et l'on retrouve l'idée selon laquelle l'évidence bruyante du monde étouffe la voix du sens : seule la mise à distance du réel terrestre permet d'entendre ce qui se dit en lui, à travers lui. Il faut impérativement vivre l'époché qui nous détache de l'immanence pour, appréhendant les choses visibles comme symboles, saisir la réalité matérielle comme parole (signifiante), et non plus comme bruit.

Nous ne sommes pas dans le registre symbolique, mais dans celui de l'allégorie. Quelque chose de l'idée vraie vient ici se manifester : le léviathan devient image de Dieu, la nature n'est que le vêtement dont Dieu se pare pour paraître aux yeux des hommes. Mais tout est évidemment faussé par le « mais squelette ». Le symbole ici n'est pas la baleine vivante, mais le substrat matériel de son cadavre. Le Dieu qui transparaît alors n'est qu'un Dieu mort, qui peut certes engendrer des « gloires » (c'est-à-dire : des manifestations, des témoignages de sa puissance), mais ces gloires ne renvoient en fait à rien d'autre qu'elles-mêmes : il est impossible de lire en elles la Parole qu'elles devraient délivrer. En ce sens, le squelette géant n'engendre pas de symboles : il ne fait que mettre en forme des parterres de fleurs ; lesquels sont aux symboles ce que la décoration est à la beauté.

On voit assez bien ici comment le naufrage du symbole et pièce de musée est mis en rapport avec cette autre imposture, préalable, qui en fait un support de culte.

Cette parodie du mythe de Thésée dans le labyrinthe de Dédale a manifestement pour but de nous indiquer que le labyrinthe est vide : aucun minotaure ne s'y trouve. Le minotaure est une autre figure du monstre que le héros doit vaincre, en sachant par la suite retrouver le chemin de la lumière ; on peut par ailleurs rappeler l'origine marine du Minotaure, né des amours de Pasiphaé et du taureau blanc envoyé par Poséidon. Un squelette de baleine est donc au léviathan ce que serait un labyrinthe sans minotaure : un gros tas de murs sans raison d'être (le labyrinthe a été construit pour le Minotaure).

Premier sommet du texte : Ishmael entreprend de mesurer physiquement les mensurations du cachalot. Il y a bien un côté

de flèche du crâne les prêtres me voyant mesurer la hauteur de la dernière côte, s'écrièrent : « comment oses-tu mesurer notre dieu ! C'est notre affaire à nous. » « Ouais, prêtres, répliquai-je ; eh bien alors, quelle longueur lui donnez-vous ? » Mais là-dessus une âpre querelle s'éleva entre eux au sujet de pieds et de pouces ; ils se tapèrent sur la tête avec leur bâton-mesure — le grand crâne en retentit — et, saisissant cette heureuse occasion, j'achevai rapidement mes propres mensurations. » (417)

« La baleine de Sir Clifford est entièrement articulée, de sorte que, comme une grande commode, vous pouvez ouvrir et fermer tous ses tiroirs osseux, — lui déplier les côtes comme s'il s'agissait d'un gigantesque éventail — et vous balancer toute la journée sur la mâchoire inférieure. On va mettre des serrures sur certaines de ses trappes et de ses volets, et un guide promènera les futurs visiteurs avec un trousseau de clefs à son côté. Sir Clifford songe à faire payer deux penny pour un coup d'œil à la voûte acoustique de la colonne vertébrale ; trois penny pour entendre l'écho dans sa boîte crânienne, et six penny pour la vue sans précédent que l'on a du haut de son front. » (418)

« Les dimensions que je vais donner du squelette sont textuellement copiées de mon bras droit sur lequel je les avait fait tatouer ; dans mes folles randonnées de cette période de ma vie, il n'y avait pas d'autre moyen de conserver une statistique aussi précieuse. Mais étant à court d'espace, et voulant que les autres parties de mon corps restassent intactes pour un poème que j'étais en train de composer — et à la fin plus rien de moi-même ne restera sans tatouage — je ne me suis pas, préoccupé des quelques pouces de supplément et, à la vérité, les pouces ne doivent pas compter quand il s'agit de la baleine. » (418)

« Ah ! combien il est vain, pensais-je, pour l'homme timide et qui n'a pas voyagé, de chercher à comprendre cette bête merveilleuse en étudiant son seul squelette diminué, étalé dans un bois paisible. Non, c'est seulement au cœur des plus vifs périls ; c'est seulement dans les tourbillons de ses ailerons furieux ; c'est seulement sur la mer profonde et sans limites qu'on peut vraiment découvrir la baleine dans sa vivante totalité. » (420)

« Il y a quarante et quelques vertèbres en tout qui, dans le squelette, ne sont pas jointes ensemble. (...) La plus petite qui se termine en pointe dans sa queue, n'a que deux pouces de large et ressemble un peu à une bille de billard. On m'a dit qu'il y en avait encore de plus petites, mais qu'elles avaient été égarées par quelque gamin cannibale, les enfants du prêtre, qui les avaient dérobées pour jouer aux osselets. Et ainsi nous voyons comment la plus énorme des choses vivantes peut finir dans un jeu d'enfants. » (420)

blasphématoire dans ce projet, qui fait basculer la grandeur (métaphysique) de la baleine dans le registre purement quantitatif d'une statistique terrestre. Mais ici, le blasphème n'est relevé que par les prêtres ; lesquels, n'étant eux-mêmes appuyés que sur le cadavre du léviathan, au lieu de condamner une approche profane du sacré, ne font qu'affirmer leur monopole à cet égard — avant de sombrer dans une querelle de chapelle, parodie de toutes les luttes d'écoles.

La description s'enfonce évidemment dans le burlesque ; mais ce burlesque ne vient que du passage du léviathan à ce pantin de foire que l'on fait visiter, c'est-à-dire de la déchéance du symbole (qui n'a plus lieu d'être, puisque toute l'espace métaphysique qu'il devait refléter a été absorbé par un physicalisme naïf). Comme toujours, ce n'est pas le symbole lui-même qui déchoit, mais notre manière de le saisir : à l'opposé de Jonas, affrontant les entrailles métaphysiques du monstre, voici le touriste qui visite une vertèbre.

Second sommet du texte : c'est Ishmael lui-même qui est maintenant enrôlé dans la parodie. Le tatouage est l'espace privilégié du symbole ; le corps de Queequeg n'est qu'un vaste parchemin recouvert de symboles (dont il ne connaît pas lui-même la signification). Mais ce que Ishmael s'est fait tatouer, ce sont *les mesures* du squelette de la baleine. On voit ici que la métrique matérielle du cadavre s'est totalement substituée à la symbolique du léviathan.

Ishmael apparaît ici comme le disciple admiratif d'un alchimiste, qui substituerait aux formules arithmologiques des mesures de tubes à essais.

A aucun autre moment de l'œuvre Ishmael n'apparaît autant comme celui qui, tout en étant une surface sur laquelle le monde vient s'imprimer, est incapable de *comprendre* ce qui s'imprime ainsi à travers lui. La parole d'Ishmael devient alors comme le corps de Queequeg : un témoignage vivant dont le porteur ignore le sens.

Le caractère absurde des deux chapitres est (enfin...) dévoilé ; dans la mesure où cette morale de l'histoire a, en réalité, été dévoilée déjà longtemps auparavant (cf. « Moby Dick »), on pourrait être tenté de se demander à quoi servent ces deux chapitres. S'agit-il seulement de rigoler en prenant appui sur la confusion des espaces physiques et spirituels ? De faire résonner ce rire qui, selon Bergson, naît d'une mécanique (et que dire de celle d'un squelette articulé !) plaquée sur le vivant ? Les dernières lignes nous donnent sans doute un élément de réponse, en rappelant *qui* a été visé durant tout le passage.

Dernier stade de « fossilisation » du symbole : après l'idéologie et la muséification, le jeu d'enfants. Mais à qui revient la responsabilité de cette dernière étape ? Aux rejetons... du prêtre !

<p style="text-align: center;">Ishmaël-2</p>	<p>(p. 64) Un noble vaisseau ! mais, je ne sais pourquoi, mélancolique. N'en est-il pas ainsi de toutes les choses nobles ? »</p> <p>(68) « Cette puissante créature spectaculaire semble toute désignée pour de nobles tragédies ; même si, à cause de sa naissance ou d'autres circonstances, il semble dominé par une morbidité mi-consciente de sa nature profonde. Car tous les hommes tragiquement grands en sont ainsi marqués. Soyez sûrs de ceci, jeunes ambitieux ! Toute grandeur mortelle n'est que maladie. »</p> <p>« Enfin, lorsque vous êtes intensément soulevé par ce sujet, vous ne pouvez manquer de tracer de grandes baleines dans les cieux étoilés, avec des baleiniers qui les pourchassent ; de même que lorsqu'elles étaient toutes remplies de pensées de guerre, les nations de l'Est virent des armées en batailles ans les nuages. Ainsi, ai-je cherché le léviathan dans le ciel du Nord, autour du Pôle, dans les mille révolutions des étoiles brillantes qui me l'avaient d'abord montré. Et, sous les cieux resplendissants antarctiques, j'ai abordé la nef Argo et me suis joint à la chasse de l'étoile « Cétus », loin au-delà de l'extrême déploiement de l'Hydre et du Poisson volant.</p> <p>Avec les ancres d'une frégate pour mors et des faisceaux de harpons en guise d'éperons, je voudrais pouvoir monter cette baleine et sauter par-dessus les cieux les plus hauts afin de voir si les mondes fabuleux, avec leurs tentes innombrables, sont réellement campés au-delà du champ de ma vue de mortel. » (254)</p> <p>Un seul instant de réflexion nous apprendrait combien le bébé-homme se vante avec sa science, son habileté et l'ampleur que cette science et cette habileté prendront dans l'avenir, quand, éternellement, jusqu'au Jugement dernier, la mer outragera, exterminera, pulvérisera la frégate la plus majestueuse et la plus solide qu'on puisse construire ; et cependant, par l'habitude de la répétition de ces choses, l'homme a perdu le sens de la terreur que primitivement la mer lui</p>	<p>La grandeur est conscience malheureuse, car elle est à la fois distance au monde (et non immédiateté béate) et conscience de cette séparation, de la vanité du monde. A travers la conscience, le monde se vide du seul être qui seul peut lui donner consistance en lui donnant un sens (mais donner un sens au monde, c'est nécessairement dépasser la réalité sensible), et l'homme se vide du monde en lequel seul il peut accéder à la vie.</p> <p>Pour Ishmaël, l'existence bienheureuse est celle d'un être-au-monde qui soit un être <i>dans</i> le monde ; toute grandeur est liée à une forme <i>d'époché</i> qui contredit l'exigence du bien-être.</p> <p>Intéressant : ici on a simultanément Ishmaël-1 et Ishmaël-2 : la grandeur implique nécessairement l'arrachement aux évidences sensibles, à la matière visible (Ishmaël-2) <i>mais</i>, du point de vue matériel, sensible (et donc du bien-être), la grandeur n'est qu'une pathologie (Ishmaël-1). Toute réflexivité, en étant conscience de l'absurdité de la réalité sensible (lorsqu'on ne la rapporte qu'à elle-même), est tragique ; mais tout tragique est morbide du point de vue de l'immanence sensible. (cf. la spéculation philosophique comme dysfonctionnement organique).</p> <p>Ishmaël est « celui qui reconduit à la limite ; face à la religion, il est matérialiste et reconduit la pensée religieuse à un organisme qui dysfonctionne. Face au matérialisme, il montre que le matérialisme aboutit à l'absurde, et que la grandeur de l'homme est de donner sens en interprétant — ce qui fait du sensible un signe qui signifie autre chose que lui-même.</p> <p>L'Argo est la monère sur laquelle embarquèrent Jason et les Argonautes dans leur quête de la Toison d'or. C'est un des rares passages où Ishmael formule explicitement le passage du monde sensible au monde du mythe, et dans lequel la chasse à la baleine apparaît clairement comme une quête méta-physique. Le fait d'amorcer le passage de l'un à l'autre mondes par le lien entre la quête matérielle de la baleine et la recherche d'une constellation dans le ciel est génial.</p> <p>Ishmael reste cependant Ishmael : tout le passage est au conditionnel. En revanche, le fait de saisir les choses visibles comme des signes, des symboles dont le sens renvoie à l'être même de l'interprétant (de ce qu'il est, de sa quête de sa quête de ce qu'il est) n'est pas du tout présenté comme une projection illusoire.</p> <p>Les productions de la raison humaine sont fragiles et éphémères, bâties à la surface d'un monde dont les profondeurs invisibles sont d'une force bien supérieure. L'homme ne saurait se rendre « comme maître et possesseur de la nature » (Descartes) que s'il réduit la nature à l'écorce visible du réel, s'il oublie la face cachée du réel. Ce qu'il fait d'ailleurs, perdant ainsi le sens de la terreur que la mer lui inspire,</p>

donnait. » (256)

Considérez la malice de la mer et comme ses créatures les plus redoutables glissent sous l'eau, invisibles pour la plupart, et traîtreusement cachées sous les plus belles teintes d'azur. Considérez l'éclat et la diabolique beauté de beaucoup de ses tribus les plus impitoyables, et comme est belle et délicate la forme de bien des espèces de requins. Considérez une fois de plus le cannibalisme universel de la mer dont toutes les créatures s'entre-dévoient, se faisant une guerre éternelle depuis que le monde a commencé.

Considérez tout ceci, puis tournez vos regards vers cette verte, douce et très solide terre ; ne trouvez-vous pas une étrange analogie avec quelque chose de vous-mêmes ? Car, de même que tout Océan effrayant entoure la terre verdoyante, ainsi dans l'âme de l'homme se trouve une Tahiti pleine de paix et de joie, mais cernée de toutes parts par toutes les horreurs à demi-connues de la vie. Dieu vous garde. Ne poussez pas au large de cette île, vous n'y pourriez jamais retourner. » (257)

« Et encore : de même (simple apparence) le calme profond qui précède et annonce l'orage est peut-être plus terrible que l'orage lui-même ; en vérité, le calme n'est que l'enveloppe ou la couverture de l'orage, qui le recèle, de même que le fusil d'apparence inoffensive contient et recèle la poudre fatale, la balle et l'explosion ; de même le repos gracieux de la ligne, tandis qu'elle serpente silencieusement autour des rameurs avant qu'elle ne soit mise en action, est une chose qui contient plus de véritable terreur que n'importe quel autre aspect de cette dangereuse entreprise.

Mais à quoi bon en dire davantage ? Tous les hommes vivent entourés de lignes à baleines. Tous naissent avec des cordes autour du cou ; ce n'est que lorsqu'ils sont devant une mort subite et rapide, que les mortels aperçoivent les périls silencieux, subtils et toujours présents de la vie. Et si vous êtes philosophes, bien qu'assis dans la baleinière, vous ne sentiez dans votre cœur pas plus de terreur que si vous étiez devant votre feu du soir, avec un tisonnier et non un harpon auprès de vous. » (263)

« Pour assurer la plus grande efficacité du dard, les harponneurs de ce monde devraient, debout, se tenir en état de paresse et non en état de travail. » (269)

« Qu'un mortel se nourrisse de la créature qui lui fournit l'huile de sa lampe et que, comme Stubb, il s'en repaisse à sa propre lumière, comme on pourrait dire, est une chose apparemment assez bizarre pour mériter qu'on en parle un peu dans cette histoire et qu'on en philosophe. (...) Sans doute que le premier homme qui tua un bœuf fut considéré comme un meurtrier ; peut-être fut-

sens qui renvoie aux puissances des forces occultes. Face à ces forces, les objets techniques ne sont d'aucun secours — ce qui explique par avance le geste d'Achab, délaissant l'un après l'autre tous les symboles de la puissance prométhéenne de l'homme.

Ishmael formule ici explicitement l'analogie entre la terre émergée sur l'océan et la partie émergée du psychisme ; le Moi est une efflorescence terrestre, à la surface d'un inconscient océanique au sein duquel la beauté n'est que la forme apparente de forces démoniaques. Partir à la chasse à la baleine, c'est donc quitter la terre ferme du Moi conscient pour affronter la puissance des archétypes.

Ce passage constitue la version tragique de celui que l'on trouve dans l'hymne à Bulkington : la terre n'est pas la demeure de la vérité ; c'est pourquoi celui qui la quitte ne peut plus jamais goûter aux plaisirs des illusions qu'elle procure, ayant saisi leur caractère illusoire. La descente dans les profondeurs de l'âme est analogue à la sortie de la caverne (Platon) : la lumière de vérité rend à jamais aveugle aux ombres illusoire qui tenaient lieu de réalité.

Le calme apollinien n'est que le masque d'une violence dionysiaque ; c'est en cela que le calme est terrible ; de même que pour Nietzsche : c'est lorsqu'on le contemple à travers le masque apollinien de la *persona* que le dionysiaque est le plus terrifiant. La contemplation directe de la violence du réel supra-sensible est impossible : dès qu'elle est saisie directement, c'est qu'il s'agit en réalité d'une violence détranscendentalisée, matérialisée. Ce n'est que lorsque s'interpose entre elle et nous le masque apollinien que sa dimension transcendante apparaît dans toute son angoisse.

Il est bien sûr possible de réduire notre perception du réel à la seule perception du masque, que l'on tient pour la seule réalité ; mais il s'agit d'une illusion, et c'est cette illusion que défait le surgissement de la mort. L'annonce de la mort produit l'*epochè* transcendante à partir de laquelle la réalité sensible m'apparaît comme une construction de surface.

Le philosophe, c'est ici celui qui, à la fois, n'oublie jamais qu'il va mourir et qui, par là même, n'oublie jamais le caractère inconsistant du monde visible. Le danger de mort ne fait que révéler au philosophe ce qu'il sait déjà ; en ce sens, la chasse à la baleine nous reconduit ici à la sagesse philosophique du *memento mori*.

Pour que le harpon s'enfonce dans les profondeurs, le harponneur ne doit pas s'épuiser dans des tâches laborieuses. Pour Aristote, seule la vie de loisir était compatible avec les exigences d'une vie philosophique ; le travail nous donne accès à une maîtrise technique du visible, mais il nous fait perdre l'accès aux profondeurs du réel ; l'affairement frénétique apparaît ici comme un divertissement pascalien : l'acharnement que je mets à mener ma quête ici-bas est précisément ce qui m'empêche à jamais d'atteindre le véritable but, qui se situe au-delà.

il pendu ; s'il avait été jugé par des bœufs, il l'aurait été certainement ; et il l méritait, si jamais meurtrier l'a mérité. Allez à la boucherie n'importe quel samedi soir et voyez les foules de bipèdes vivants en train de regarder les longues files de quadrupèdes morts. Est-ce que cette vue n'enlève pas une dent à la mâchoire du cannibale ? Cannibale ! Qui ne l'est pas ? Je pense qu'au jour du jugement, il sera plus admis qu'un Fidjien ait conservé salé un missionnaire maigre dans sa cave, que toi, gourmet civilisé et éclairé, qui cloue les oies à la terre et mange leurs foies gonflés dans ton pâté de foie gras.

Mais Stubb, lui, mangeait la baleine à sa propre lumière, et ça, n'est-ce pas, c'est ajouter l'insulte au tort, hein ? Mais, regardez le manche de votre couteau, mes beaux gourmands enlumines et civilisés, dînant de bœuf rôti. En quoi est-il fait, ce manche ? Sinon avec les os du frère ou du propre bœuf que vous mangez ! Et avec quoi vous curez-vous les dents après avoir mangé cette oie grasse ? Avec la plume du même oiseau, n'est-ce pas ? Ce n'est guère qu'il y a un ou deux mois que la *Société pour la suppression de la cruauté envers les oies* a pris la résolution que son secrétaire userait de plumes d'acier et non de plumes d'oies pour rédiger ses pamphlets. » (280)

A rapprocher de la remarque d'Ishmael, quelques pages plus loin, qui remarque que la substance « infiniment mince et transparente » qui se trouve sur la baleine, lorsqu'elle est séchée peut servir de loupe : « il est en tout cas agréable de lire des choses concernant les baleines, pour ainsi dire, à travers leurs propres lunettes. » (285)

« Ho ! Homme ! admire et efforce-toi de ressembler à la baleine ; toi aussi, reste chaud parmi les glaces, sache vivre dans un monde autre que le tien ; sois frais sous l'Equateur ; que ton sang, au Pôle, demeure liquide. Comme le grand dôme de Saint Pierre et comme la grande baleine, garde en toute saison ta chaleur personnelle. » (287)

« — Halez les chaînes !... Larguez la carcasse !

Les énormes palans ont fait leur devoir. Le corps pelé et décapité de la baleine scintille comme un tombeau de marbre blanc. Malgré son changement de couleur il n'a pas sensiblement changé de volume. Il reste encore colossal. Il s'éloigne lentement en flottant sur l'eau déchirée et éclaboussée par les requins insatiables et sous les vols criards d'oiseaux rapaces dont les becs sont autant de poignards.

Le grand fantôme blanc sans tête flotte toujours plus loin du vaisseau et, à mesure qu'il s'éloigne, le peuple des requins et la multitude des oiseaux augmente autour de lui. Pendant des heures et des heures leurs hideuses clameurs meurtrières sont entendues du bateau, presque immobile. Sous un doux ciel d'azur sans nuages, sur la suave surface des eaux, poussée par de joyeuses brises, cette grande masse de mort continue à flotter jusqu'à ce qu'elle s'efface dans l'infini des lointains. Funérailles tristes et pleines de dérision. Les vautours de mer sont pieusement vêtus de deuil, les requins, de noir strict. Quand la baleine était vivante, aucune de ces bêtes ne serait venue à son aide

Attaque en règle contre toutes les illusions liées à la prétendue « civilisation », opposée à la « sauvagerie » du primitif. (A mettre en parallèle avec l'évangélisation des requins par Fleece, que ce passage suit d'ailleurs de peu).

Le « civilisé » n'est en rien plus civilisé que le sauvage, Stubb est plus sauvage que le sauvage, et nous sommes tous des Stubb.

Toute tentative de domestication de l'âme fondée sur une dictature de la conscience (chrétienne) est une absurdité : à travers elle, c'est encore la sauvagerie primitive de l'âme humaine qui s'exprime.

Lorsque l'esprit veut triompher des forces de la nature, il n'en est que le jouet.

Pour mémoire, l'éditeur avait pris soin de censurer (sans en avertir l'auteur) quelques passages de « Taipi » ; dire que la colonisation chrétienne est une forme de barbarie, que manger du foie gras est plus grave aux yeux de Dieu que d'avaler un missionnaire, c'était tout de même assez violent dans l'Amérique de l'époque.

La quête de la baleine est une quête de soi ; affronter la baleine (l'archétype), c'est devenir soi-même cette baleine, l'intégrer à notre identité pour se rapprocher de notre Soi — être Soi dans le monde, et non devenir le Moi que le monde veut déterminer en nous (aliénation).

Passage magnifique, sans doute le plus « bergsonien » du texte d'Ishmael. La mort du monstre. Le cadavre de la baleine est ce qu'il reste de l'archétype lorsqu'il a été capté, maîtrisé et exploité par les forces du Moi, par la raison consciente et technique (et l'habitude). La lumière transcendante a été transformée en source de lumière matérielle, en ressource technique : l'or métaphysique des alchimistes est devenu un métal jaune dont la valeur est financière.

Cette mort du symbole, c'est le basculement du sens indéfini du symbole (sens qui nous renvoie aux mondes invisibles, et à une identité transcendante) dans la signification empirique et limitée du concept, asservi à des préoccupations égoïstes et matérielles.

C'est alors qu'apparaissent les vautours, qui se nourrissent du cadavre matériel du symbole, de la carcasse sans vie de la vision ; sans extrapoler, le reste du texte laisse assez voir que ce moment « vulturien » correspond assez à la transformation de la vision métaphysique du fondateur mystique en idéologie. Ce qui constituait le support symbolique de la vision mystique (vision dans l'au-delà des apparences sensibles) devient ressource d'un discours institutionnel, caution instrumentalisée d'un discours dont la dimension spirituelle (le deuil religieux) n'est qu'un masque pour des préoccupations matérielles, mondaines et égoïstes.

En termes bergsoniens, la mort du monstre, le passage du symbole

si par hasard elle l'avait demandé ; mais avec quelle piété elles se précipitent à son banquet mortuaire. Horrible voracité vulturienne du monde, de laquelle nulle puissante baleine n'est exempte ! Et tout n'est pas encore fini ! Pour si profané que soit le corps, son fantôme vengeur survit, planant au-dessus pour répandre la terreur sur quelque timide vaisseau de guerre ou sur quelque étourdi bateau d'exploration, lorsque la distance qui cache les nuages d'oiseaux laisse voir néanmoins la masse blanche flottant au soleil et la blanche écume qui se soulève autour d'elle ; aussitôt le cadavre inoffensif de la baleine est consigné par une main tremblante sur le livre de bord : *bas fonds, récifs et lames, près d'ici. Attention !* Et par la suite, pendant peut-être des années, les vaisseaux évitent l'endroit, comme des moutons stupides qui sauteront toujours l'endroit qu'on leur a fait une fois sauter. Voilà la loi des précédents, voilà l'utilité de vos traditions, voilà l'histoire de l'obstinée survivance de vos anciennes croyances sans fondations et sans raisons spirituelles. Voilà l'orthodoxie ! Ainsi, tandis que, vivant, le corps de la Grande-Baleine a pu être une vraie terreur pour ses ennemis, mort, son fantôme devient une illusoire panique pour tout un monde. Croyez-vous aux revenants, mon ami ? Il y a d'autres revenants que celui de Cock-Lane et aussi des hommes plus profonds que le docteur Johnson pour y croire. » (288)

[Traduction Guerne] « Car si vous méconnaissiez le cachalot, vous n'êtes, en fait de vérité, qu'un petit provincial et un individu suspect de sentimentalité. La vérité, la claire vérité est une affaire de géants, faite pour les grandes salamandres seulement ; quelles chances pourrait avoir de la trouver un petit provincial, je vous le demande ? Et qu'est-il arrivé à ce petit jeune homme qui s'en fut soulever le voile redoutable de la déesse à Saïs ? » (542 Guerne)

L'IMAGE VOILÉE DE SAÏS.

Un jeune homme que la soif de la science entraîna à Saïs en Égypte, pour apprendre la sagesse secrète des prêtres, avait parcouru rapidement plusieurs degrés du savoir ; son esprit inquiet le poussait toujours plus loin et l'hiérophante pouvait à peine modérer l'ardeur de l'impatient disciple.

— Qu'ai-je donc, s'écriait-il, si je n'ai pas tout ? la science souffre-t-elle le plus et le moins ? ta vérité est-elle comme la fortune qui se distribue en parts inégales, et que l'on possède en grandes ou petites parcelles ? Ta vérité n'est-elle pas une et indivisible ? Prends un accord dans une harmonie ! prends une couleur dans l'arc-en-ciel ! ce qui te reste n'est rien tant que tu ne réunis pas l'ensemble des sons et l'ensemble des nuances.

Ils s'entretenaient ainsi dans une enceinte silencieuse et solitaire, où une image voilée et gigantesque frappa les regards du jeune homme ; il la contemple stupéfait et s'écrie : — Qu'y a-t-il donc derrière ce voile ? — La vérité. — Quoi ! dit-il, c'est la vérité seule que je cherche et c'est elle que l'on me cache. — Soulève ce voile avec l'aide de la divinité, répond le hiérophante. Nul homme, a-t-elle dit, ne l'enlèvera, si je ne le seconde moi-même. Et celui qui d'une main profane et coupable osera arracher ce voile sacré, ce voile interdit ; — Eh bien ? — Celui-là verra la vérité.

— Étrange oracle ! toi-même tu ne l'as donc jamais soulevé ? — Moi ! Oh non ! jamais, et je n'en ai pas été tenté. — Je ne te

vivant à la carcasse matérielle correspond à la transformation de la religion mystique en religion instituée, traduction dérisoire de l'invisible dans le monde visible (et de son corrélat : la transformation de la quête identitaire en ambition matérielle). L'élan métaphysique de la vision retombe dans les formes instituées de discours idéologiques, dans une sécularisation du sacré qui en constitue en vérité une *profanation*, qui lui fait perdre sa dimension réellement spirituelle.

Le cadavre du symbole est alors pris pour ce qu'il n'est pas, il est mésinterprété, et l'angoisse métaphysique face aux puissances éternelles se transforme en réflexe apeuré devant un péril physique mais illusoire. Le texte est explicite : telle est l'origine des *traditions* et de l'*orthodoxie*. La tradition et l'orthodoxie sont les formes dégénérées d'une vision première, mystique, dont l'objet métaphysique a été perdu par les forces désacralisantes du Moi (la connaissance rationnelle, l'habitude), qui instrumentalisent désormais la carcasse visible du symbole pour soutenir et légitimer des dispositifs de coercition physique et morale. Si la religion à laquelle on aboutit est alors un opium du peuple, c'est parce qu'elle a perdu toutes ses fondations spirituelles.

Mais, de même que Moby Dick pourrait être harponnée ici sans cesser de vivre ailleurs, il va de soi que l'archétype, lui, ne meurt pas. Seul le « bébé homme » peut croire qu'il a vaincu les puissances spirituelles parce qu'il a pelé une baleine. De même que le refoulement d'un contenu inconscient par le Moi aboutit invariablement à ce « retour du refoulé » que constitue le symptôme névrotique, les puissances idéelles reviennent éternellement après que l'homme a cru les mettre à mort. Le véritable « revenant », c'est celui dont on a cru tuer l'âme en détruisant son corps.

Seul peut véritablement connaître le cachalot celui qui est assez grand pour la vérité. Accéder au savoir véritable de la baleine, c'est se hisser soi-même au-delà des apparences sensibles, accéder aux réalités impossibles du réel métaphysique.

Mais même pour l'homme suffisamment grand, la vérité ne peut jamais être contemplée directement, il lui faut le voile de l'apparence sensible : le réel n'est saisi que par l'intermédiaire du symbole, dont le cachalot est ici le paradigme.

Melville se réfère ici au mythe de l'image voilée de Saïs ; on en trouve l'une des versions les plus connues chez Schiller ; comme elle est assez intéressante à mettre en rapport avec Moby Dick (et notamment avec le personnage d'Achab), je cite la traduction du poème dans la colonne de gauche.

Une autre version se trouve chez Novalis ; voici la fin : « « Un favori du sort ressentait le désir d'embrasser l'ineffable Nature. Il se mit en quête du mystérieux séjour d'Isis [...] Un seul y parvint, qui souleva le voile de la déesse de Saïs. Mais que vit-il ? Il vit – miracle des miracles – lui-même. » Le sens du symbole, en nous révélant la vérité céleste, nous révèle à nous-même.

Ce qui est amusant, c'est que Melville peut aussi avoir trouvé cette référence... chez Kant qui, dans une note de la 3^e Critique, énonce : « « On n'a peut-être jamais rien dit de plus sublime ou exprimé une pensée de façon plus sublime que dans cette inscription du temple d'Isis (la mère *Nature*) : "Je suis tout ce qui est, qui était et qui sera, et

comprends pas. S'il n'y a entre la vérité et moi que ce léger rideau ? ... — Et une loi, mon fils, reprend le prêtre, une loi plus imposante que tu ne peux le croire. Ce voile, léger pour ta main, serait lourd pour ta conscience. —
Le jeune homme s'en retourne pensif dans sa demeure, la soif du savoir lui enlève le sommeil. Il se retourne avec une anxiété brûlante sur sa couche et se lève à minuit. D'un pas craintif, il se dirige involontairement vers le temple. Il gravit légèrement le mur extérieur et d'un bond hardi s'élance dans l'enceinte.
Là il s'arrête dans le silence terrible, interrompu seulement par le bruit de ses pas. Du haut de la coupole la lune projette sa lueur argentine, et dans les ténèbres de l'enceinte, l'image voilée apparaît à la lueur de cet astre nocturne, comme un Dieu visible. Le jeune homme s'avance d'un pas incertain, sa main téméraire va toucher le voile sacré ; mais un frisson subit agite tous ses membres et un bras invisible le repousse au loin. — Malheureux ! lui cria une voix intérieure, que vas-tu faire ? Veux-tu porter atteinte à la divinité ? Nul homme, a dit l'oracle, ne soulèvera ce voile, si je ne le seconde moi-même. Mais ce même oracle n'a-t-il pas ajouté : Celui qui arrachera ce voile verra la vérité ? — Qu'importe ce qu'il y a là derrière ? s'écrie le jeune homme, je veux le soulever, je veux la voir. — La voir ! répète l'écho railleur.
Il dit et enlève le voile. Demandez maintenant ce qu'il a vu. Je ne le sais ; le lendemain les prêtres le trouvèrent pâle et inanimé, étendu aux pieds de la statue d'Isis. Ce qu'il a vu et éprouvé, sa langue ne l'a jamais dit. La gaieté de sa vie disparut pour toujours. Une douleur profonde le conduisit promptement au tombeau, et lorsqu'un curieux importun l'interrogeait : Malheur, répondait-il, malheur à celui qui arrive à la vérité par une faute ! Jamais elle ne le réjouira. »

« Au bout de trois minutes environ, le harpon de Queequeg fut lancé ; le cachalot atteint nous éclaboussa la figure d'un embrun aveuglant puis, se sauvant avec la rapidité de la lumière, gouverna tout droit vers le cœur du troupeau. Bien qu'on puisse plus ou moins prévoir un pareil mouvement, c'est là une des vicissitudes les plus périlleuses de la pêche. Car, tandis que le monstre vous entraîne peu à peu au milieu du banc frénétique, vous pouvez dire adieu à la vie circonspecte ; vous n'existez plus que pour des sensations délirantes. (...)
Dans l'espace central, la mer satinée était comme d'huile sous la graisse subtile que dégage le cachalot à ses moments de bonne humeur. Oui, nous avons atteint ce calme enchanté qui, dit-on, dort au milieu de tous les typhons. (...)
Or, loin au-dessous de ce monde merveilleux de la surface, un monde encore plus étrange s'offrait à nos yeux quand nous nous penchions. Comme suspendus dans les profondeurs aquatiques flottaient les formes des mères nourrices cachalotes et celles qui, à en juger par leurs contours énormes, devaient bientôt le devenir. Le lac, comme je l'ai dit, était prodigieusement transparent jusqu'à une grande profondeur et, comme les enfants des hommes qui, tout en tétant, regardent calmement et fixement autre chose que les seins qui les allaitent (comme s'ils menaient deux vies différentes et, tandis qu'ils suçent une nourriture naturelle, se repaissent de quelque surnaturelle réminiscence), de même ces jeunes cachalots semblaient regarder vers nous, mais pas nous-mêmes. » (358)

aucun mortel n'a levé mon voile" »
Il est aussi amusant de remarquer que les débats portant sur l'interprétation de cette formule ont abouti à en souligner l'ambiguïté : la nature peut être saisie comme une pure immanence (totalité sensible), ou au contraire comme puissance transcendante.

Achab est une magnifique illustration du lien qui unit le mal, le déchirement du voile et la désespérance.

Une version plus noire chez Nerval, et qui correspond moins à la phrase d'Ishmael (même si elle fait le lien entre la raison triomphante et le dépeuplement de l'univers spirituel) : « Ainsi périssait, sous l'effort de la raison moderne, le Christ lui-même, ce dernier des révélateurs, qui, au nom d'une raison plus haute, avait autrefois dépeuplé les cieux. O nature ! O mère éternelle ! Etait-ce là vraiment le sort réservé au dernier de tes fils célestes ? Les mortels en sont-ils venus à repousser toute espérance et tout prestige, et, levant ton voile sacré, déesse de Saïs ! le plus hardi de tes adeptes s'est-il donc trouvé face à face avec l'image de la Mort ? » (*Les filles du feu*)

Passage merveilleux, qu'il faudrait recopier en entier. La multidimensionalité du réel est elle-même exprimée ici dans trois dimensions : horizontalement, on passe de l'espace extérieur, circonspect, à l'enfer du délire intérieur, puis au centre de la béatitude mystique [à relier au passage suivant]. Verticalement, le spectacle enchanteur des bébés cachalots laisse place aux matrices qui flottent dans les profondeurs ; enfin le regard des bébés cachalots entrelace l'espace physique du monde naturel dont ils se sustentent et l'espace métaphysique du surnaturel (la référence à l'anamnèse platonicienne est rendue explicite par le terme de « réminiscence »).
Pour moi, il s'agit de l'un des passages les plus magnifiques de Moby Dick.
Et le point d'aboutissement est génial : les matelots assistent à l'entrelacement de la ligne de chanvre (avec laquelle la baleine est harponnée) et de la « ligne naturelle » qu'est la corde ombilicale qui relie la mère à l'enfant. « Un des plus rares secrets des mers nous était ainsi divulgué dans cet étang enchanté. Nous voyions de jeunes amours léviathanesques dans les profondeurs. » Et l'appel de note poursuit en rappelant que, lorsque les mamelles de la mère sont tranchées par la lance d'un chasseur, « le lait de la mère et son sang rivalisent à qui recouvrira la couleur de la mer sur de grandes étendues. » (359)

Comme toujours quand la baleine a clairement été posée comme symbole, Ishmael revient du symbole à l'être de celui auquel il apparaît, faisant de l'interprète lui-même le véritable « symbolisé » du symbole. Et le point d'aboutissement est clairement mystique, religieux : « L'étincelle de l'âme », le centre le plus intime de l'âme

« Bien qu'environnés de consternation et de terreur, ces créatures mystérieuses vauquaient à leurs paisibles affaires, au centre tranquille du malheur ; s'y ébattant sereinement avec délices. Ainsi pour moi-même, au cœur de l'Atlantique tourmenté de mon être, il m'arrive de jubiler dans un calme muet tandis que les planètes néfastes gravitent sans fin autour de moi sans toucher la place profonde et intime où baigne l'étincelle de ma joie. » (359)

« Il y a on ne sait quel doux mystère dans cette mer dont les souples soulèvements terribles parlent de l'âme cachée sous eux comme ces fameuses ondulations du sol d'Ephèse qui recouvrent Saint Jean l'Évangéliste. Et il est naturel qu'au-dessus de ces prairies marines, ces immenses prairies ondulant dans la largeur des abîmes au-dessus de ce cimetière des quatre continents, les vagues se lèvent, tombent, montent et retombent sans cesse. Car des millions d'ombres et de ténèbres entremêlées, de rêves noyés, de fantômes, tout ce que nous appelons vies et âmes sont là à rêver, à rêver sans cesse, se tournant et se retournant comme de mauvais dormeurs dans leurs lits, et ainsi les vagues roulent sans arrêt sous leur fièvre. » (447)

« L'impitoyable soleil japonais semble être le foyer brûlant de cet infini de facettes ardentes qu'est l'océan vitreux. Le ciel semble laqué ; pas un nuage ; l'horizon flotte et cette nudité rayonnante est comme l'insoutenable splendeur du trône de Dieu. » (461)

Et moi seul j'échappai, pour venir te le dire. Job.

Le drame est achevé.

Quel est donc celui qui s'avance maintenant ?

— *Moi*, parce qu'il y eut un survivant au naufrage.

Soutenu par ce cercueil pendant un jour et une nuit entière, je flottai sur l'Océan qui grondait doucement comme un chant funèbre. Les requins, paisibles, glissaient à mes côtés avec des gueules verrouillées ; les sauvages faucons de mer planaient au-dessus de moi avec leurs becs au fourreau.

Le second jour, une voile se dressa, s'approcha et me repêcha enfin. C'était l'errante *Rachel*.

(qui n'a plus aucun rapport avec le « moi »), c'est ce qui dans l'âme l'unit à Dieu (*topos* de toute la littérature mystique chrétienne). On voit ici clairement l'analogie entre le macrocosme universel et le microcosme de l'âme, qui fonde toute l'astrologie classique : si les planètes peuvent exercer leur influence néfaste sur moi, c'est que je contient déjà l'univers en moi : l'homme est le microcosme en lequel tout le macrocosme est déjà compris. Mais au-delà (ou plutôt : en deçà) des plaisirs illusoire du moi, et hors de portée des influences astrales, le centre de l'âme, par lequel elle se conjoint à Dieu (et peut le faire naître en elle, dans la tradition classique de la mystique rhénane) est le lieu de la Joie véritable (*the eternal mildness of joy*), qu'il faut entendre au sens (religieux) qu'elle possède dans « *Que ma joie demeure.* »

Je n'ai pas réussi à retrouver où il est fait mention de ces « ondulations » ; Saint Jean l'Évangéliste est celui auquel a été communiquée l'Apocalypse, c'est-à-dire la révélation de toutes choses, la consommation de tout l'univers sous le feu divin, et la descente sur terre de la Jérusalem céleste : la demeure de l'homme serait alors enfin le séjour de Dieu. La descente de Saint Jean dans son tombeau à Ephèse (il y serait entré vivant) a donné naissance à de nombreuses légendes, qui tendent toutes à montrer que l'ensevelissement du corps de Jean dans la terre n'a abouti qu'à son assumption céleste.

C'est l'un des passages où le caractère duel de la mer, à la fois surface de réflexion de la lumière solaire et profondeur abyssale où séjourner les ombres, les rêves et les fantômes, est clairement affirmé. Trois personnages feront de cette surface mouvante une scène d'apparition : Pip (qui en devient fou), le couple Tashtego-oiseau (dans les dernières lignes, où il est dit que Satan emporte avec lui dans les enfers un morceau du ciel), et enfin Ishmael, porté par le cercueil.

On pourrait bien sûr ajouter le cachalot, dont la masse énorme et noire émerge à peine pour briller sous les feux du soleil, et qui souffle vers le ciel avant de plonger dans les profondeurs.

Idée mystique classique ; mais ce n'est pas ici à *travers* les formes sensibles, devenues symboles, que se manifeste la gloire de Dieu ; c'est dans leur disparition au sein de la lumière aveuglante.

La survie d'Ismael n'a rien d'un tour de force opposé au destin. Ismael est totalement passif face à sa propre survie, c'est le monde qui conspire à le laisser vivre.

Dans la mesure où une clémence particulière de la divinité est sans doute à exclure (pourquoi Ismael ?), cette survie implique que Dieu n'a pas voulu seulement jouer pour lui-même la tragédie d'Achab : il veut qu'il existe un témoin pour en faire le récit. Achab apparaît alors comme *Pharaon* dans l'Ancien Testament : il est celui dont Dieu a endurci le cœur pour pouvoir manifester sa puissance. Le *non*

	<p>Retournant en arrière pour chercher toujours ses enfants perdus, elle ne recueillit qu'un autre orphelin. » (532)</p>	<p>d'Achab participe donc, lui aussi, de la gloire divine. Les raisons pour lesquelles ce témoin ne peut être qu'Ismael ont été données auparavant.</p>
<p>Achab</p>	<p>« C'est un grand impie divin le capitaine Achab. [...] Il est familier avec de merveilles plus profondes que celles des vagues. Il lance son harpon dans ce qui est le plus puissant, dans des ennemis plus étranges que les baleines. » (74)</p> <p>« Il est Achab, garçon ! et, dans l'ancien temps, Achab, vois-tu, c'était un roi couronné. _ Et un très mauvais. Lorsqu'il fut tué, les chiens n'ont-ils pas léché son sang ? _ Viens ici... à moi... plus près, plus près, me dit Peleg avec un regard qui m'effraya presque. Vois-tu, fils, ne répète jamais à bord du <i>Pequod</i> ce que tu viens de me dire. Ne le dis jamais nulle part. Le capitaine Achab ne s'est pas baptisé lui-même. C'est un caprice de son ignorante et cinglée veuve de mère qui mourut quand il n'avait que 12 mois. Tout de même, Tistig, la vieille squaw, à Gayhead, disait que de quelque manière ce nom pouvait être prophétique.</p> <p>« Et puis, mon fils, il a une femme — il n'y a pas trois voyages qu'il est marié — une douce femme résignée, pense à ça. De cette douce femme ce vieil homme a un enfant ; alors penses-tu qu'il puisse y avoir en Achab quelque méchanceté naturelle ? Non, fils, tout frappé tout dévasté, Achab est quand même un homme. »</p> <p>« Je m'en fus très rêveur. Ce qui venait de m'être révélé incidemment sur le capitaine Achab me remplissait d'une sorte de douleur vague et bizarre. A ce moment je ressentais pour lui de la sympathie et de la tristesse. Pour quelles raisons ? Je ne sais. A moins que ce soit à cause de sa jambe cruellement perdue. Et pourtant, j'avais aussi, de lui, une étrange crainte respectueuse ; une sorte de crainte que je ne peux pas décrire, qui n'était même pas de la crainte : je ne sais pas ce que c'était. Je le craignais, il m'attirait ; j'étais impatient de connaître ce qui, en lui, me semblait être un mystère, pour le peu que j'en savais. »</p> <p>« Leur seigneur, dictateur suprême et maître, était donc là, bien qu'invisible jusqu'alors aux yeux de tous ceux qui n'avaient pas la permission de pénétrer dans la retraite, maintenant sacrée, de la cabine. » (111)</p> <p>« Cette cicatrice ressemblait à l'entaille verticale que l'on voit parfois sur un tronc d'arbre droit et haut après que la foudre l'a parcouru sans arracher la moindre petite branche, mais le pelant et y traçant une balafre qui le laisse vert et vivant, mais qui désormais le marque. » (113)</p>	<p>Références bibliques : Naboth est un personnage biblique évoqué dans le Premier livre des Rois. Il était un habitant de Jezreel, qui refusa de vendre au roi Achab une vigne située près du palais de ce prince et qui était l'héritage de ses pères : Jézabel, femme d'Achab, l'accusa, pour se venger, d'avoir blasphémé contre Dieu et maudit le roi.</p> <p>À l'aide de faux témoins, elle réussit à le faire condamner à être lapidé (899 avant l'ère commune), et s'empara de sa vigne. Le prophète Élie, en apprenant ce crime, se présenta devant Achab et lui prédit qu'au lieu même où les chiens avaient léché le sang de Naboth, ils se désaltéreraient dans celui de Jézabel et de ses enfants. Cette prophétie fut accomplie peu d'années après par Jéhu.</p> <p>La famille est la part humaine d'Achab ; c'est sur cette corde que Starbuck essaiera de jouer dans sa dernière joute avec Achab. C'est le lien de chair qui le rattache aux autres êtres humains. Famille sensible qui s'oppose à la famille mythique (Parsi). Mais lui-même n'enfante finalement que pour créer un orphelin, il n'épouse que pour créer une veuve. Il a fallu dissoudre les liens d'amour (liens du monde sensible) pour accéder au monde du mythe (dont les liens sont forgés dans l'angoisse).</p> <p>Vu par Ishmaël : figure de l'ambiguïté dans les sentiments qu'il provoque, avant même d'avoir paru. Sentiment que l'on ne peut pas nommer, identifier, précisément parce qu'il réunit en lui les contraires. Il est <i>coincidentia oppositorum</i>. [Et comme d'habitude avec Ishmaël-1 : « Finalement je pensais à autre chose, et le sombre Achab me sortit de l'esprit. »]</p> <p>Présentation (presque) parodique du Dieu caché, du Souverain occulté dans l'enceinte sacrée. Amorce du thème récurrent : la souveraineté d'Achab n'appartient pas au monde visible. Les raisons pour lesquelles Achab n'est pas présent (il a été retrouvé sur le pont avec sa jambe brisée, etc.) ne seront dévoilées que beaucoup plus tard.</p>

« Une fois, cependant, un vieil Indien, Gay Header, chef de Tashtego, affirma superstitieusement qu'Achab n'était point ainsi avant sa quarantième année et qu'il avait attrapé ça non pas au cours d'une rixe de mortels, mais dans une lutte cosmique en mer. » (113)

« Le morne Achab se tenait devant eux avec la crucifixion écrite sur sa face, et l'indescriptible dignité arrogante de quelque puissant ennemi. » (114)

« De même, finalement, Achab répondit aux charmes enjoués de cet air printanier. Plus d'une fois il fit éclore la fleur pâle d'un regard qui, chez tout autre homme, aurait été sourire. » (114)

« Il semble qu'on descende dans sa tombe », murmurait-il pour lui-même : « Pour un vieux capitaine comme moi, descendre par cette étroite écoutille, c'est descendre au tombeau. » (115)

« Va-t'en en bas, à ta tombe nocturne, où tes pareils dorment dans des linceuls pour s'habituer à celui qui les enveloppera finalement. En bas, chien, à la niche ! » (116)

(118) « Au temps des vieux Vikings, les trônes des rois danois qui aimaient tant la mer étaient, dit la tradition, faits avec les défenses du narval. On ne pouvait alors regarder Achab assis sur son trépied d'os sans penser à sa symbolique royauté. Car il était le Khan des bordages, roi de la mer, Grand-Seigneur des Léviathans.

« _ Quoi ? monologua-t-il en sortant le tuyau de sa bouche ; comment se fait-il que fumer ne me calme plus ? Oh ! ma pipe ! Dur sera le chemin si ton charme n'opère plus. Loin de prendre du plaisir, je fumai sans y penser, je fumais contre le vent, tout ce temps contre le vent avec des jets nerveux comme ceux de la baleine mourante, les derniers jets, ceux qui sont les plus forts et les plus longs d'angoisse... Qu'ai-je à faire avec toi, pipe ? Tu étais cette chose bonne pour la sérénité ; destinée à enlacer de tes douces fumées blanches de soyeux cheveux blancs et non de dures mèches gris de fer comme j'en ai. Je ne fumerai plus ! » (118)

« Le capitaine Achab observait strictement les usages sacro-saints de la mer et, derrière ces usages, il se cachait pour d'autres fins que les fins légitimes ; sans eux, son implacable besoin de domination n'aurait pas pu se manifester entièrement ; avec eux il devenait une irrésistible dictature. Pour si grande que soit la supériorité intellectuelle d'un homme, il ne peut pratiquement et durablement dominer d'autres hommes sans jouer une sorte de comédie toujours un peu vile. C'est ce qui éloigne les vrais princes de l'empire que Dieu leur a préparé sur les assemblées du monde ; ils laissent ces pauvres grands honneurs à ceux qui sont destinés à devenir célèbres plus par ce qu'ils ont d'inférieur aux princes que par ce qu'ils ont de supérieur au peuple. Mais il y a une telle puissance dans ces petites comédies, surtout si elles sont au service de partis politiques extrêmes, qu'elles peuvent donner l'empire au plus grand imbécile.

Cependant, quand l'empire appartient vraiment à l'empereur-né, comme ce fut le cas pour le tsar Nicolas, alors le peuple subit la domination sans murmures. Et le poète tragique qui chante le grand désir de liberté des hommes ne devra jamais l'oublier.

[...] Avec [Achab], il n'est pas question de pourpre impériale. Oh, Achab ! ta grandeur est immatérielle comme celle des cieux et des abîmes. » (135)

Blessure symbolique, reçue lors du combat avec l'Ange : Achab-Jacob. Mais l'Ange du Ciel est ici le Léviathan.

Il ne s'agit pas d'une simple métaphore (suppression du « il semble que ») ; le *Péquod* sera d'ailleurs le tombeau qui lui annoncera sa propre mort.

Dialectique de la supériorité dans l'ordre de l'être et dans l'ordre mondain. Déconnexion très pascalienne entre hiérarchie des ordres et valeur des personnes, mais mise en lumière de la façon dont la hiérarchie spirituelle peut prendre appui sur la hiérarchie conventionnelle. Entre les mains d'Achab, les conventions ne sont que des outils. Et les codes hiérarchiques sur lesquels il peut prendre appui ne sont pas ceux qui se manifestent par des « signes extérieurs de puissance », mais ils sont néanmoins très puissants. Ils ne lui assurent pas la gloire visible, mais la souveraineté. Achab entremêle la puissance matérielle (la puissance de contrainte qu'il peut exercer sur les corps des marins obéissants) et la puissance spirituelle (celle qu'il va exercer sur leur âme pour les assujettir à son délire.)

« Tout chrétien qu'il était, il demeurait un étranger. Il vivait dans le monde comme vivait le dernier ours dans le Missouri colonisé : et comme le sauvage des bois qui, le printemps et l'été partis, s'ensevelit dans le creux d'un arbre et y lèche ses pattes tout le long de l'hiver, ainsi, dans son orageuse vieillesse, l'âme d'Achab, enfermée dans la caverne profonde de ce corps, rongait ses griffes d'ombre. » (140)

« Et si vous regardiez avec attention son front ridé et bosselé, là aussi vous voyiez les empreintes de pas plus étranges encore, les empreintes d'une pensée unique qui ne dormait jamais et n'arrêtait pas de marcher. » (147)

La harangue d'Achab :

« - Te venger sur une simple brute muette, répliqua Starbuck, qui ne t'a frappé que par l'instinct le plus aveugle... Folie ! S'acharner contre une chose muette, capitaine Achab, me semble un blasphème.

_ Une fois de plus écoute-moi, et un ton encore en dessous, Gars, tous les objets visibles ne sont que des mannequins de carton, mais dans chaque événement... dans l'acte vivant... derrière le fait incontestable, quelque chose d'inconnu et qui raisonne se montre, derrière le mannequin qui, lui, ne raisonne pas. Si l'homme veut frapper, qu'il frappe à travers le mannequin ! Comment le prisonnier pourrait-il s'évader, atteindre l'air libre sans percer la muraille ? Pour moi, cette baleine blanche est cette muraille, tout près de moi. Parfois je crois qu'au-delà il n'y a rien. Mais tant pis. Ça me travaille, ça m'écrase ! Je vois en elle une force outrageante avec une ruse impénétrable. C'est cette chose impénétrable que je hais avant tout, et que la baleine soit l'agent ou que la baleine soit l'essentiel, j'assouvirai cette haine sur elle. »

« Ne parle pas de blasphème, Gars ! Je frapperais le Soleil s'il m'insultait. Car si le soleil peut faire une chose, moi je puis faire l'autre, puisqu'il y a toujours une règle au jeu et que les combats de la jalousie président à toutes les créations. Mais même cette règle du jeu n'est pas mon maître, gars. Qui est au-dessus de moi ? »

« La vérité est sans limites. Détourne les yeux. Plus intolérable que le regard flamboyant d'un démon est le regard fixe d'un idiot. » (151)

Le corps d'Achab trace sur la mer des lignes qui accompagnent le texte écrit par le trajet des baleines ; mais son propre corps devient un parchemin sur lequel une pensée unique grave son propre texte. Le corps d'Achab comme livre

Réduction de Moby Dick à la baleine : chose mue par l'instinct (sans intentionnalité, matérialité) et muette (qui ne « signifie » rien). Blasphème, car fétichisme : sacralisation de ce qui est et doit rester ressource pour l'homme.

Moby Dick est donc le symbole de ce qu'il faut tuer pour atteindre la liberté. Mais ce qu'il faut ainsi tuer n'apparaît jamais directement : il ne s'agit pas d'un combat physique, mais mythique. Ce qu'il faut tuer doit prendre la forme d'une chose du monde qui, en elle-même, est matérielle et morte. Il faut alors tuer la chose morte pour vaincre la mort elle-même. Frapper à travers le mannequin, c'est aussi déchirer le voile : en tuant la chose on accède au monde du mythe. Il faut donc tuer le signe qui symbolise la Chose pour accéder au monde de la Chose en en triomphant.

La quête de la liberté est possible en affirmant la liberté que nous avons *déjà* ; rien n'est « au-dessus » de celui qui peut affirmer sa liberté. Non pas : si Dieu est mort, tout est permis ; mais : si tout m'est possible, alors Dieu est impuissant.

La divinisation de l'homme, mais sous une forme infernale. Il ne s'agit pas de dissoudre l'*égo* pour faire de l'âme un pur reflet de Dieu, mais d'affirmer l'*égo* comme une puissance rivale de Dieu lui-même. Dieu a créé le monde pour sa gloire, je travaille à la mienne. Et je peux inventer mes propres règles : non parce que je peux désobéir aux règles instituées par Dieu, mais parce que je peux jouer *contre* le but du jeu qu'il a institué. Je peux vivre, ni pour manifester sa Gloire, ni pour assurer mon Salut, mais *en acceptant de — me — perdre*. Dieu ne peut enlever à l'homme la liberté qu'il a de se perdre (Quaker : seul Dieu peut donner à l'homme la Grâce et (donc) le Salut).

« Ah ! tu es empoigné, hein ? la vague te soulève ? Mais parle... parle donc ! Oui, oui, ton silence parle pour toi. (*A part.*) Ses poumons ont aspiré le souffle de mes narines dilatées. Maintenant Starbuck est à moi, désormais il ne peut s'opposer... » (152)

« Un seul arbuste ne saurait rester debout dans l'ouragan général. » (151)

« Dans sa joie du consentement tacite et comme envoûté de son second, Achab n'entendit pas cette invocation pleine de présages. Il n'entendit pas non plus le rire étouffé de la cale, ni la voix prophétique du vent dans les cordages, ni le bruit sourd des voiles battant contre les mâts car son cœur était enchanté. » (152)

« Je laisse un sillage blanc et trouble ; des eaux pâles, des joues pâles partout où je vogue. Les vagues jalouses se gonflent pour effacer les marques de son passage... qu'elles le fassent... moi, je suis quand même passé. » (154)

« Là-bas, au bord de ce gobelet toujours débordant, les vagues tièdes rougissent comme le vin. Le front doré du soleil plonge dans le bleu plombé. Il fait un lent plongeon. Il descend ; mon âme monte. Son éternel besoin d'ascension la fatigue. »

Est-elle donc trop lourde, cette couronne que je porte, la couronne de fer de la Lombardie ? Pourtant elle scintille de gemmes ; moi qui la porte, je ne la vois pas briller mais, obscurément, je sens que ce que je porte est une chose qui confond et qui aveugle... C'est du fer, je le sens ; son bord dentelé m'irrite tant ! Mon cerveau semble battre contre le métal solide ; mon crâne d'acier est d'une sorte qui n'a besoin d'aucun casque dans cette bataille qui martèle le cerveau. (155)

« Mon front brûle. Oh ! Autrefois le soleil couchant m'apportait le calme, tout comme le soleil levant m'éperonnait noblement... C'est fini maintenant ! Cette belle lumière ne m'éclaire pas ; toute beauté est angoisse pour moi puisque je ne peux jamais en jouir. Doué de haute compréhension, le pouvoir, moins haut, de m'en réjouir me manque. Je suis damné d'une manière très subtile et méchante ! Je suis damné au milieu du Paradis ! Bonsoir ! Bonsoir ! » (155)

Retour à la thèse : le mal radical n'est pas la déraison du fou (celui qui ne voit plus que des symboles), mais l'idiotie (de celui qui ne voit que les choses sensibles : qui, comme l'imbécile, « regarde le doigt » quand toutes les choses ne sont que des doigts qui montrent l'invisible qui se manifeste à travers eux.

Le souffle magique d'Achab est une émanation du mouvement de l'océan (lequel est une émanation de la force divine), mais il retourne la force originelle contre Dieu lui-même.

[Freud, Jung, Durkheim... mais justement, c'est une anti-sociologie ; car c'est ici Achab en tant qu'*individu* qui génère le mouvement collectif. Approche freudienne, non jungienne.]

Le monde ne veut pas devenir signe *de* Achab ; omniprésence de la blancheur dans les marques du passage d'Achab (cf. analyse du blanc : le blanc n'est pas un signe dans le visible (ou alors le signe de l'absence de Dieu).

Achab comme anté-soleil : le crépuscule est l'aube de son âme. Le soleil s'abîme dans la mer tandis que l'âme d'Achab s'élève vers le Ciel ; mais c'est un ciel déserté, qui a perdu son astre ; et l'âme d'Achab n'y peut briller que d'une lumière noire, soleil noir, non de la mélancolie, mais de la démesure. Mais la mesure est la mesure de la beauté de toute chose. Achab n'est pas un romantique, il n'esthétise pas la nature et le chaos, il ne jouit pas du spectacle de l'informe. Il le dit lui-même : la beauté du monde ne lui apparaît plus.

Couronne portée par Charlemagne, lorsqu'il se fit couronner roi des Lombards, et par Napoléon. C'est un cercle d'or, dans lequel se trouve incrusté un cercle de fer où aurait été fondu un clou de la vraie croix. Un magnifique symbole du couple apollinien-dionysiaque ! Magnifique symbole ; pour ceux qui contemplent le roi, l'or solaire s'interpose devant le fer de la croix. Mais celui qui la porte fait l'expérience inverse : la splendeur de l'or lui échappe tandis qu'il expérimente dans sa chair le fer de la croix. L'or luit et renvoie les rayons du soleil : le fer marque la chair de celui qui porte la couronne comme on porte la croix.

Nous avons l'art pour ne pas périr de la vérité ; le masque solaire de la beauté est le médium nécessaire à la contemplation de la vérité mythique. Mais Achab a perdu la jouissance apollinienne de la beauté. Plutôt que de voir le divin transparaître à travers la beauté (théophanie), il voit la vérité sans fard, mais du coup il ne la saisit que sous une forme tragique. Et il ne peut en supporter l'éclat :

« Ce que j'ai osé, je l'ai voulu ; et ce que j'ai voulu, je le ferai. Ils me croient fous. Starbuck surtout le croit... Mais je suis démoniaque, je suis la folie même, rendue furieuse ! [Je passe à la traduction Guex-Rolle] Cette folie furieuse qui n'a de lucidité que pour se comprendre elle-même. »

« Maintenant moi je prédis que je démembrerai celui qui m'a démembré. Que le prophète et celui qui accomplit les prophéties ne fassent qu'un. »

« Non. Vous m'avez renversé et je suis de nouveau debout ; mais vous avez couru vous cacher. Sortez de derrière vos sacs de coton ! Je n'ai point besoin d'artillerie pour vous atteindre. Venez, Achab vous envoie ses compliments ; venez voir si vous pouvez me faire fléchir ! Me faire fléchir ? Vous ne pouvez pas me faire fléchir sans fléchir vous-mêmes. L'homme vous tient là ! Me faire fléchir ? Le chemin de ma résolution a des rails de fer et mon âme y court avec des roues creuses. Au-dessus d'insondables gorges, à travers les cœurs arides des montagnes, sous les lits des torrents, sans le tromper je roule. Rien sur ma voie de fer ne peut m'arrêter, ni obstacle, ni traverse. » (155)

« Oui, il veut être démocrate pour tout ce qui est au-dessus de lui, mais sur quel ton il commande à tout ce qui est dessous ! » (156)

« Le plus terrible était que, dans sa frénésie maniaque, il en arrivait à l'identifier, non seulement avec toutes ses souffrances physiques, mais avec ses souffrances morales. La Baleine Blanche nageait devant lui comme l'incarnation de toutes ces puissances malignes que certains hommes de nature profonde sentent en train de les ronger, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus pour vivre qu'une moitié de cœur ou de poumon. Puissances qui datent de toujours ; auxquelles les chrétiens modernes eux-mêmes attribuent la domination de la moitié du monde ; que les anciens ophites de l'Est adoraient dans leurs statures démoniaques. Achab, certes, ne s'agenouillait pas pour les adorer, comme eux, mais dans son délire il les incarnait dans la Baleine Blanche tant détestée, et, tout mutilé qu'il était, il se lançait contre elle. Tout ce qui rend fou et qui tourmente, tout ce qui remue le fond trouble des choses, toute vérité contenant une part de malice, tout ce qui ébranle les nerfs et

il est lui-même démembré par la contemplation de l'informe. Déchiré lui-même en déchirant le voile.

[« oser » prend ici la place de la raison (chez Kant) ou de la conscience morale (chez Rousseau) dans la définition de la liberté. C'est l'aspiration, le désir jeté le plus haut possible (et impossible), qui commence le cycle. Il ne s'agit pas ici de désir d'objet mais de désir d'être.

Nous sommes dans l'espace de la folie comme *déraison* : la sortie du domaine de la rationalité ne fait pas basculer dans l'aléatoire, mais dans celui d'une autre *nécessité*. Il ne s'agit plus des lois de la logique, mais celles de la cohérence d'un délire. Les lois de l'obsession sont aussi rigoureuses que celles de la logique, mais elles contrairement à ces dernières elles tirent leur force du fait qu'elles ne sont pas universelles, mais particulières. La rationalité du délire n'est pas une anarchie, c'est aussi elle qui tisse la cohérence des rêves. Il ne s'agit donc pas de démence, car il y a bien réflexivité : la « folie lucide » désignait, à la fin du XIX^e siècle, la psychose paranoïaque.

Le prophète est celui qui enseigne le destin tel qu'il a été voulu par les dieux. Être soi-même son propre prophète, c'est vouloir être son propre créateur (et se rendre responsable de sa destinée). Espoir d'Achab évidemment démenti par la présence d'Elie.

Dieu doit assumer la liberté des hommes ; s'il force la reconnaissance des hommes, s'il les contraint au Salut, alors la Création n'a plus de valeur. C'est la liberté de l'homme, la possibilité pour l'homme de *refuser* le Salut qui donne un sens au Salut lui-même. D'un point de vue chrétien (et protestant), il n'y a pas de sens à dire de l'homme qu'il peut faire son Salut par la seule force de sa volonté. Mais il y en a un à envisager une volonté diabolique, s'opposant consciemment et volontairement à Dieu, affirmant sa liberté *contre* Dieu, dans un geste d'insoumission. C'est en ce sens qu'Achab est « démoniaque » (ou « satanique ») : il commet le mal volontairement, il pose une loi qui s'oppose aux Commandements.

Mais la liberté dont il s'agit est bien obéissance à la nécessité intérieure ; mais l'identité dont il s'agit est bien celle qui découle du geste initial : « oser ». Et il semblerait que, pour Melville comme pour Bataille, la mesure de la force d'un homme se mesure au degré de dangerosité de ce qu'il « ose ».

embrouille le cerveau, tout ce qui est démoniaque dans la vie et dans la pensée, tout mal était pour ce fou d'Achab, visiblement personnifié, et devenait affrontable en Moby Dick. Il avait amassé sur la bosse blanche de la baleine la somme de rage et de haine ressentie par toute l'humanité depuis Adam, et, comme si sa poitrine avait été un mortier, il y faisait éclater l'obus de son cœur brûlant. » (170)

« Il est peu probable que cette manie soit née en lui au moment même de sa mutilation. En se jetant sur le monstre, couteau en main, il n'avait fait que s'abandonner à une animosité subite, passionnée et physique ; et lorsqu'il avait été atteint, il n'avait ressenti rien d'autre que l'agonie d'une laceration corporelle. Mais, quand, à la suite de ce choc, il avait été forcé de rebrousser chemin, de rentrer, Achab, pendant de longs mois, avait couché dans le même hamac, seul à seul avec son angoisse ; il avait contourné en plein hiver le morne et hurlant Cap de Patagonie, et c'est à ce moment que son corps déchiré et son âme balafmée saignant l'une dans l'autre et ainsi se mélangeant, le rendirent fou. » (171)

« Quand le bateau, voiles déployées, aborda des latitudes plus supportables, alors seulement, à en juger selon les apparences, le vieillard sembla avoir laissé son délire derrière lui avec les houles du Cap Horn ; et il sortit de son trou sombre dans la lumière et l'air bénis. » (171)

« Or, à ce moment même, lorsque son front toujours pâle était redevenu calme et ferme, et qu'à nouveau il donnait posément ses ordres ; lorsque ses seconds remerciaient Dieu de ce que sa triste folie avait pris fin, l'âme cachée d'Achab continuait à délirer. La folie humaine est souvent féline et rusée. Quand on la croit partie, elle n'est peut-être seulement que métamorphosée en une forme plus subtile. La démence d'Achab n'avait pas cessé mais elle se concentrait profondément ; l'Hudson rétréci mais nullement diminué coule à travers les gorges montagnardes ; telle sa manie coulait sans rien laisser derrière elle ; et aussi sans que rien de sa grande intelligence ait péri. Ce qui, avant, n'était qu'un intermédiaire vivant, à présent était devenu l'instrument vivant. Si l'on peut se servir d'une image aussi folle : sa démence spéciale prenait d'assaut sa lucidité générale et concentrait ses bouches à feu sur son propre et fol objectif. » (171)

« C'est déjà beaucoup ; mais nous sommes à peine sur le seuil du plus profond, du plus sombre et du plus larde Achab. Ah ! Il ne sert à rien d'éclairer les profondeurs, et toutes les vérités sont profondes. » (172)

« Nous voilà avec notre corps debout dans le soleil comme un palais plein de merveilles, mais, vous qui cherchez la vérité, ô âmes graves et nobles, descendez sous les fondations, de cave en cave. Dans les profondeurs farouches de l'orgueilleuse construction de l'homme s'ouvre le vaste habitat des civilisations disparues ; et c'est là que sa grandeur essentielle est enracinée dans les ténèbres avec toute sa majesté : héros antique enseveli sous l'entassement des siècles. Les Dieux du ciel libre se moquent de ce roi prisonnier des écroulements de son trône. Mais lui, comme une cariatide

La folie d'Achab n'est pas d'origine corporelle : refus catégorique d'une causalité matérielle. C'est au contraire de la disparition de la séparation entre corps et âme que naît la folie d'Achab. Le corps se spiritualise et l'âme se corporéifie ; mais au lieu d'atteindre à l'Ange, la synthèse accouche d'un monstre ; au lieu d'une sublimation d'instinct, on a une fascination de la raison. En Achab, le sang de l'âme est passé dans le sang du corps, son corps a saigné dans l'âme : inceste.

Encore un détournement de résurrection (avec celui de Queequeg). Le Sphinx ne renaît pas ici sous une forme rédemptée, mais au contraire sous une forme damnée. L'apparence solaire masque ici la noirceur de l'astre qui préside au destin d'Achab. Il devient lui-même le masque ; mais ce masque n'est pas une apparition, mais une apparence ; non pas transfiguration, mais mensonge.]

La folie d'Achab rétrocede en deçà de sa raison pour en devenir maîtresse. La raison n'a plus d'autonomie, elle ne dysfonctionne pas, elle est assujettie.

[Les profondeurs ne peuvent être éclairées par la lumière, sans quoi elles perdent leur profondeur pour devenir superficielles. Chercher à traduire les profondeurs de l'inconscient dans le discours du Moi, c'est perdre le trésor en cours de route. Les vérités sont profondes : elles reposent sur des fondements qui eux-mêmes sont indisponibles à la lumière ; ce qui ne rend pas la superficie illusoire ; ce qui est illusoire, c'est de résumer la vérité à ce qui en est accessible aux lumières de la raison. Saisir la vérité, ce n'est pas se perdre dans l'obscurité de l'ineffable, c'est saisir la profondeur par le prisme du visible : reconduire le visible à ce qui ne l'est pas et dont il est le signe en en étant l'émanation.]

<p>accroupie, il porte sur ses épaules glacées l'accumulation des âges. Descendez jusqu'à lui avec l'orgueil et la tristesse de votre âme moderne et parlez à son vieil orgueil et à sa vieille tristesse. Vous retrouvez tout votre propre drame ? Oui, jeunes rois, le vieux roi sauvage connaissait déjà le secret éternellement sauvage de la race humaine. » (172)</p> <p>« Achab le savait. Il se disait : mes armes sont humaines, mais le combat que je veux mener est fou. Il ne pouvait rien y changer. Il mentirait aux hommes, et le mensonge viendrait de ses profondeurs et non de sa volonté. » (172)</p> <p>« Quoi qu'il en soit, il est certain qu'avec le secret de sa rage folle, nullement atténuée mais bien close et verrouillée en lui, Achab s'était embarqué pour le présent voyage dans l'unique but, l'absorbant tout entier, de chasser la Baleine Blanche. A ce moment, si à terre ses vieux camarades avaient seulement soupçonné la moitié de ce qui se cachait alors en lui, avec quel empressement n'auraient-ils pas arraché le vaisseau à cet homme diabolique. Eux, ne pensaient qu'à des croisières profitables, dont les bénéfices seraient payables en dollars de l'Hôtel de la Monnaie, et lui seulement à une vengeance audacieuse, implacable, surnaturelle. » (173)</p> <p>« Voici donc ce vieillard grisonnant et impie chassant, le blasphème à la bouche, une baleine de Job, autour du monde ; qui plus est, à la tête d'un équipage composé en majeure partie de métis renégats, de naufragés et de cannibales ; équipage affaibli moralement aussi par l'impuissante vertu et la droiture de Starbuck, l'indifférence joviale et l'insouciance inaltérable de Stubb, et la médiocrité totale de Flask. » (173)</p> <p>« De par quelle magie répondaient-ils si spontanément à la colère du vieillard ? Par quel sortilège leur âme étaient-elles envoûtées, pour qu'à certains moments sa haine à lui semblât presque la leur, et cette baleine blanche, leur intolérable ennemi autant que le sien ? Comment et pourquoi tout cela ? Que représentait la Baleine Blanche pour eux ? A leurs esprits inconscients était-elle apparue d'une façon vague et inattendue comme le grand démon rampant des mers de la vie ? Pour débrouiller tout ça, il faudrait plonger plus profondément que je ne le puis, moi, Ismaël. Comment le mineur souterrain qui travaille en nous tous pourrait-il savoir où mène la galerie faite par son pic dont le bruit est étouffé et qui, sans cesse, se déplace ? Qui ne sent pas le poids du bras irrésistible ? Quel esquif remorqué par un « soixante-quatorze » peut se tenir tranquille ? Pour ce qui est de moi, je m'abandonnai à l'heure et au lieu ; mais, tout impatient que je fusse de rencontrer la baleine, je ne pus rien voir d'autre en cette bête qu'un mal mortel. » (173)</p> <p>« Si nous avions suivi le capitaine Achab en bas, dans sa cabine, après la rafale qui succéda à la folle</p>	<p>L'inconscient collectif comme parole universelle et limon des civilisations : le vieil orgueil et la vieille tristesse sont ceux que verbalise le mythe. Cf. Jung.</p> <p>Encore l'affirmation de la sujétion de la volonté par une forme d'impulsion fondamentale.</p> <p>Quête matérielle, quête spirituelle, etc.</p> <p>Passage capital : la question est de savoir ce que Moby Dick <i>représente pour</i> les marins, ce qu'ils voient en elle et qui les conduit à partager le délire d'Achab. Mais il faut sans doute renverser le schéma : c'est l'ivresse d'Achab qui conduit les marins à voir, par-delà l'apparence visible de la baleine, le mythe qu'elle vient manifester, phénoménaliser ; c'est lui qui leur permet de transfigurer Moby Dick en symbole. Dès lors ils ne peuvent voir autre chose que ce que <i>lui</i> voit.</p> <p>Ismaël n'est ni l'interprète de la psyché inconsciente (il existe certes une dimension réflexive, mais qui ne sait où la mène son enquête), ni l'interprète des symboles. Lui-même ne parvient pas à saisir Moby Dick comme symbole, à faire du mortel un simple signe de l'immortel. Devant ses yeux, Moby Dick est et demeure une baleine. C'est sans doute ce qui le préserve de l'anéantissement par la suite : il est resté à la surface.</p> <p>Ismaël est celui qui, restant à la surface, sait que la surface n'a de sens que rapporté aux profondeurs dont elle est une émanation ; il détruit le matérialisme de ceux qui voudraient réduire le réel, la vérité à la surface apparente. Mais il se refuse à descendre dans les profondeurs. Il n'est pas l'homme de la compréhension, il est l'homme du témoignage. Il est le <i>descripteur</i> des mythes. Ce qui n'implique pas qu'il renie l'espace mythique, au contraire : c'est parce qu'il en reconnaît l'existence qu'il peut sumager, prendre appui sur le cercueil fermé (et vide).</p>
--	--

acceptation de son projet par son équipage, nous l'aurions vu se diriger vers un couvercle de barre d'arceuse, le soulever et en retirer un gros rouleau de cartes marines toutes jaunies et froissées. Il les étendit devant lui sur la table vissée au plancher. Puis, s'asseyant, il se mit à en étudier attentivement les ombres et les lignes et, d'un crayon lent mais sûr, il traça des trajets sur des parties vides auparavant. De temps à autre, il consultait des tas de vieux livres de bord qui se trouvaient à côté de lui et sur lesquels étaient mentionnés les saisons et les endroits où divers vaisseaux jadis avaient capturé ou vu des cachalots.

Tandis qu'il était ainsi occupé, la lourde lampe d'étain suspendue par des chaînes au-dessus de sa tête se balançait continuellement avec les mouvements du bâtiment. Et projetait des lueurs et des ombres dansantes sur son front ridé et il semblait que, tandis que le capitaine marquait lignes et courses sur les cartes froissées, un invisible crayon traçait courses et lignes sur la carte fortement accusée de son front. » (183)

« Souvent, chassé de son hamac par des rêves épuisants et intolérables de vérité, suscité par ses pensées de la journée, poursuivies avec frénésie, tournées et retournées dans son cerveau embrasé au point que les battements mêmes de son cœur devenaient une insupportable angoisse, il sentait ces convulsions spirituelles soulever tout son être, un abîme s'ouvrir en lui d'où débordaient éclairs et flammes qui semblaient vouloir l'engloutir. Alors, quand cet enfer s'entre-baillait en lui, un cru fou retentissait à travers le navire et Achab, les yeux hors de la tête, jaillissait de la cabine comme s'il voulait échapper à un lit de feu. Toutefois ces rêves, au lieu d'être les symptômes de quelque faiblesse ou de peur devant ses propres résolutions, n'étaient peut-être que les signes évidents de leur intensité. A ces moments-là, ce qui faisait dresser Achab en pleine horreur, ce n'était pas la conscience de sa folie. Il ne jaillissait pas de son hamac terrifié à l'idée de cette impitoyable détermination rusée qu'il mettait à chasser la Baleine-Blanche. Non, dans le sommeil, l'essence même de son âme, délivrée du joug de son esprit, se révoltait et cherchait à s'enfuir de lui comme d'un terrible compagnon.

Mais l'esprit ne peut exister que soudé à l'âme, et Achab devait tout vaincre pour imposer même aux dieux et aux démons sa volonté indépendante qui voulait frapper son but par-delà même les dieux et les démons.

Ainsi son libre propos pouvait continuer à vivre hors de lui, comme un enfant abandonné, tandis que l'Achab ordinaire, frappé d'horreur, fuyait. Et, ce qui semblait être Achab, jaillissant de la cabine, n'était plus qu'une coque vide, un être sans âme, somnambulique, un éclair de lumière encore vivant, certes, mais sans rien à éclairer, donc un néant.

Que Dieu t'assiste, vieillard. Tes pensées ont créé une créature en toi. Leur intensité se fait semblable à Prométhée ! Un vautour se nourrira à jamais de ton cœur. Ce vautour que tu t'es créé toi-même. » (187)

« Souvent, lorsqu'il était jeté hors de son hamac par la violence intolérable de ses rêves par trop vivaces, où venait éclater l'incessante pensée qu'il n'avait pas quittée de tout le jour, l'incessante pensée qui avait retenti dans son cerveau à coups de cymbales furieuses, l'unique et incessante pensée tournant et tournant et tournant dans le brasier de sa vie, qui lui faisait de chaque battement

C'est le passage préféré de Peter Szendy. Achab n'a pas seulement une lecture exotérique des cartes, mais également une lecture ésotérique : les lignes et les tracés n'ont de sens que si on les rapporte au projet fondamental qui est le sien. Ce qui est intéressant est que la suite du texte montre que, aussi étrange que puisse paraître la tentative d'Achab (trouver une seule baleine dans tout l'océan), elle obéit néanmoins à une logique et à des procédures qui sont tout à fait recevables d'un point de vue rationnel. La raison n'est pas abolie chez Achab, elle est mise au service de la folie. Le caractère magique, presque alchimique des gestes d'Achab ici souligne la manière dont une matière aussi apoétique qu'un relevé cartographique devient une matière symbolique lorsqu'elle est intégrée à un projet qui substitue à une activité pragmatique une quête métaphysique. Mais de même que la carte est transfigurée par le projet d'Achab, devenant une projection de ses raisonnements fous (asservis), Achab lui-même devient, inversement, carte. Ce qui est la logique même du symbole, au sein duquel l'interprétant et l'interprété sont voués à l'identification (dissolution de la séparation sujet / objet).

Jusqu'à présent, c'est la liberté d'Achab qui a été problématisée : la liberté d'Achab s'oppose point par point à une liberté classique, celle de l'obéissance à la raison, puisque ici c'est la raison elle-même qui se subordonne (de façon, finalement, assez sartrienne) à un projet fondamental (qui, en lui-même, est irrationnel).

Mais ici c'est la totalité du « sujet » Achab qui est confisquée, le corps et l'âme d'Achab n'apparaissent que comme la matière dont se nourrit l'impulsion fondamentale, et dont elle se sert pour se réaliser (se manifester et s'assouvir). Ici il n'y a plus de sujet du désir, c'est le désir lui-même qui devient sujet.

La manière paradoxale dont Achab prétend affirmer sa liberté est donc celle qui repose en réalité (selon l'auteur du passage) sur une pure réification de la *personne* d'Achab, réduite à une matière en laquelle une impulsion spirituelle trouve à se manifester et à s'assouvir.

On aboutit à une perspective mystique radicalement inversée : alors que la dissolution du sujet dans l'abandon à une divinité à l'égard de laquelle nous ne sommes que miroirs créés pour répondre à son désir d'être aimée / de se connaître / de se manifester aboutit, dans une perspective mystique à la Ibn Arabi, à un état de béatitude assimilable à l'expérience de la félicité ici-bas, dans le cas d'Achab c'est une expérience de l'enfer au sein de laquelle l'âme sombre dans une angoisse absolue. De la même façon, cette angoisse conduit l'âme à tenter de faire éclater l'unité du sujet, alors que la contemplation mystique aboutit au contraire à l'extinction de toute dualité dans une unité fondamentale (unité dans l'Un qu'est Dieu, voire dans le néant qu'est la divinité suprême).

Le néant (blankness) indisponible à la lumière résulte bien de la dissolution du moi, mais non au profit d'une union en Dieu ; le moi est ici totalement consumé par l'impulsion fondamentale, détruit par un Ange qui, au lieu de reconduire l'âme à Dieu en se faisant

de son cœur une souffrance aiguë d'angoisse, insupportable ! et lorsque ces affres spirituelles le perçaient de la tête au talon, semblant creuser dans son être, ouvrir en lui un cratère qui vomissait feu et flamme, un abîme au fond duquel des ennemis maudits l'appelaient parmi eux, lui faisaient signe, l'attiraient... lorsqu'en lui-même béaient parfois ces portes de l'enfer, c'était un cri sauvage qui s'arrachait de lui, qu'on entendait d'un bout à l'autre du navire. Achab, le regard embrasé, jaillissait hors de sa cabine comme s'il cherchait à échapper à un lit de flammes. Mais ces rêves, plutôt qu'un signe de sa faiblesse ou de son épouvante devant l'âpre férocité de sa résolution, étaient peut-être la marque la plus intense de son intensité.

Car en de tels moments ce n'était pas Achab le fou, Achab le traqueur de infatigable et rusé, Achab le chasseur et pourchasseur obstiné du Cachalot Blanc, non, ce n'était pas cet Achab qui se trouvait jeté hors de son hamac par la conscience soudaine et une terrible horreur de soi-même. C'était son âme, l'éternel et vivant principe de son âme, que le sommeil avait fait échapper à l'habitude emprise de son esprit, et qui cherchait à fuir ce compagnonnage effroyable auquel, pour un instant, elle n'était plus soumise. Mais comme l'esprit ne saurait exister s'il n'est conjoint à l'âme, il avait fallu, dans le cas d'Achab, mobilisant toutes ses pensées et ses imaginations pour son seul, unique et suprême but, il avait fallu que ce but, par un effort invétéré de son implacable volonté, se forgeât contre dieux et démons une existence propre, acquit un être en quelque sorte autonome et indépendant. Oui ! Il pouvait vivre et flamboyer férocement, cependant que la vie ordinaire, à laquelle il se trouvait associé, reculait d'horreur devant cette monstrueuse et illégitime naissance. Et quand ce qui semblait être Achab se ruait ainsi hors de la cabine, l'esprit qui flamboyait dans ses yeux corporels n'était guère qu'un fantôme, une chose vide, un être somnambulique et sans forme ; c'était pourtant un éclair de lumière vivante, certes, mais qui n'avait pas d'objet à éclairer, et donc une vacante blancheur [*blankness*] en elle-même. Que Dieu t'assiste, vieil homme ! tes pensées ont créé une créature en toi ; et celui qui se fait ainsi par sa pensée intense un Prométhée de soi-même, un vautour à jamais lui dévore le cœur : ce vautour qu'il est la créature même qu'il a créée. » (336 de la traduction Guerne.)

« Pour atteindre son but, il fallait qu'Achab se serve d'outils ; et, de tous les outils en usage pour cela sous le soleil, les hommes sont les outils qui sont les plus aptes à se détériorer. Il savait par exemple que, malgré son ascendant magnétique sur Starbuck, il n'atteignait pas l'homme spirituel tout entier. Pas plus qu'une supériorité physique n'implique la conquête spirituelle. [...] La plus grande ruse de la folie d'Achab, c'est qu'il avait prévu que, pour le moment, la chasse devait perdre son caractère d'étrange impiété ; et que, momentanément, l'horreur du voyage devait reculer dans l'ombre de l'arrière-plan (car le courage de peu d'hommes résiste à la réflexion prolongée, si celle-ci n'est détendue par l'action). [...]

Achab ne négligeait pas non plus cette autre chose : dans les moments de forte émotion, l'homme méprise toute basse considération ; mais de tels moments sont passagers. La constitution permanente de l'homme, pensait Achab, c'est l'intérêt sordide. » (196)

simultanément miroir de l'âme et de Dieu, est un Ange qui s'est épris de sa propre lumière (Lucifer : d'où la porte ouverte sur l'enfer). C'est le passage de l'œuvre où la dimension *possédée* d'Achab est poussée à l'extrême. Mais c'est le point de vue d'Ishmaël, pas celui d'Achab. Pour Achab, il ne s'agit pas d'être possédé par une tendance qui lui échappe, mais de fonder sa liberté sur une « osation » radicale. L'impulsion fondamentale dont parle Ishmaël, il ne la pose pas comme un enfant sans père, il la pose comme un geste initial auquel il a ensuite subordonné *délibérément* sa volonté (ce que j'ai osé, je l'ai voulu).

Achab est celui qui a lancé son harpon dans les arrière-mondes.

Achab agit comme un démiurge. Son but se situe au-delà des apparences sensibles, du monde matériel ; le jeu auquel il se livre avec les membres de l'équipage pour l'accompagner est dialectique. Dans la mesure où lui, Achab, sub-jugue l'équipage, son travail consiste à entraîner les hommes (par son magnétisme) dans l'espace de la transe, du délire mystique qui fait entrevoir le véritable but de la quête et fait naître les affects « chevaleresques » qui lui sont conaturels. Mais dans la mesure où les hommes de l'équipage doivent aussi être mus par des motifs qui soient légitimés et reçus par leur entendement, il lui faut faire appel à une causalité matérielle. Achab apparaît ici comme le démiurge qui prend appui sur la nécessité de l'ordre naturel (matériel) pour mieux accomplir une prophétie transcendante. L'emprise d'Achab est donc à la fois de l'ordre de la fascination (leur identité se dissout dans celle d'Achab) et de la manipulation (ils jouent son jeu alors qu'ils croient poursuivre leurs fins).

En poursuivant un but qui se situe au-delà des limites du monde sensible, Achab entre nécessairement en conflit avec les lois qui régissent ce monde. La souveraineté d'Achab, a dit Ishmael, n'est pas

« Un autre mobile de précaution, intéressant plus directement sa personne, ne le quittait pas non plus : il avait impulsivement sans doute et peut-être un peu prématurément révélé le but principal et privé du voyage du *Pequod* ; maintenant il était entièrement conscient que, ce faisant, il s'était exposé à l'inculpation sans réplique d'usurpateur ; avec une impunité complète et légale, son équipage, si cela lui chantait, pouvait refuser de continuer à lui obéir et même lui arracher par la violence le commandement du vaisseau. [...] Pour toutes ces raisons et pour d'autres encore qui demanderaient trop d'analyse pour être verbalement exposées ici, Achab vit clairement qu'il lui fallait paraître fidèle au but naturel du *Pequod* ; observer les usages ordinaires et aussi s'efforcer de montrer un intérêt passionné pour toutes les poursuites qui faisaient partie de sa profession. » (197)

« Le vent de poupe gonflant les creux de toutes ses voiles, le bateau continua sa marche en avant, comme si deux influences antagonistes luttait en lui, une tendant vers le ciel, l'autre s'élançant vers quelque but horizontal. Et si on regardait le visage d'Achab, il semblait qu'en lui aussi deux influences combattaient. Son unique jambe animait d'échos la longueur du pont ; chaque coup de sa jambe morte sonnait comme un choc sur un cercueil. Ce vieillard marchait sur la vie et sur la mort. » (215)

[Le « monologue » d'Achab avec la tête de baleine : cf. Moby Dick.] (289)

« Achab, sa lunette sous le bras, arpentait le pont ; quand il allait de l'avant, il voyait les monstres qu'il chassait ; quand il allait à l'arrière, il voyait les pirates sanguinaires qui le chassaient, lui. Cette image dut se présenter à son esprit. Quand il regardait les murs verts du défilé d'eau en pensant qu'ils menaient vers sa vengeance, il se voyait par le même passage poussé vers son but meurtrier par une troupe infernale de pirates inhumains et par toutes leurs malédictions. Toutes ces idées hantaient sa tête ; mais son front ridé et décharné était comme une plage de sable sombre après l'équinoxe qui l'a laissée intacte. » (354)

« Peu de temps avant de quitter Nantucket avec le *Pequod*, Achab, une nuit, avait été trouvé allongé sans connaissance par terre, à la suite de quelque accident inconnu, apparemment inexplicable et inconcevable : sa jambe d'ivoire avait été cassée avec tant de violence que, comme un piquet, elle l'avait frappé, lui perçant presque l'aine ; et la blessure ne s'était complètement guérie qu'avec d'extrêmes difficultés. (...)

de ce monde ; de fait, il ne peut exercer cette souveraineté spirituelle qu'en perdant les titres qu'il possède à une souveraineté matérielle. En conduisant l'équipage à « témoigner avec lui des torts du monde », en l'entraînant à sa suite dans une révolte contre le monde et les dieux eux-mêmes, Achab perd les droits que le monde lui reconnaissait à l'égard de ses affiliés. De même qu'un souverain de droit divin perd sa souveraineté lorsqu'il devient impie, un chef exécutif perd son autorité dès qu'il faillit au mandat qui est le sien ; et le mandat au nom duquel Achab obtient des lois du monde le droit de gouverner, c'est celui que lui ont remis Peleg et Bildad.

D'où le fait qu'Achab doit gouverner sans le recours à une *contrainte* directe qui demanderait à être fondée sur une autorité légitimée. Il doit gouverner sans en avoir l'air, ce qui conduit au jeu dialectique précédent. De même que l'équipage *croit* poursuivre ses propres fins, Achab *feint* d'être mu par des mobiles analogues ; il ne peut poursuivre sa quête métaphysique qu'en devant maître des apparences sensibles. D'où le paradoxe : c'est en faisant appel à l'égoïsme matériel des hommes qu'Achab les asservit à sa propre quête transcendante.

Dans le cadre d'une lecture politique de Moby Dick (qui n'est pas celle qu'on privilégie ici), on trouverait ici l'écho de thèses récurrentes dans la pensée politique du XIX^e siècle, notamment lorsqu'elle concerne l'avenir de la démocratie en Amérique. Le fait que c'est par le jeu de l'intérêt matériel égoïste que les hommes sont conduits à l'asservissement est une thèse majeure de Tocqueville (*De la démocratie en Amérique*).

Il est difficile de ne pas voir dans les pirates la version négative des « membres fantômes » de l'équipage. Les fantômes intérieurs qui mènent Achab vers son but ont le même effet que ces fantômes extérieurs : les différentes formes du réel conspirent à la « destinée » d'Achab. Achab ne peut échapper à ses démons qu'en suivant leur appel (en s'identifiant à eux), de sorte qu'il est à la fois guidé et poursuivi par les chiens sauvages. Il n'y a pas, dans Achab, de lutte entre l'ange et le démon, pas de dilemme cornélien, etc. : Fedallah et les pirates ne sont que des faces différents d'une même puissance.

Le titre du chapitre est : la jambe d'Achab. Il faut se demander ce que signifie cette jambe d'ivoire, pour comprendre le passage. La jambe est ambivalente ; d'une part, elle est le signe d'une victoire : l'ivoire de la baleine est ici réduit au statut d'outil, objet technique dont la fonction est de soutenir Achab. Mais d'autre part, c'est aussi la marque qui témoigne de la blessure que lui a infligée Moby Dick, et la défaite d'Achab devant le cachalot. L'accident révèle l'inégalité entre les deux significations de la jambe d'ivoire : prothèse triomphante ou blessure ? La question est réglée par l'accident : la prothèse devient elle-même une arme qui vient blesser Achab.

La jambe d'Achab est donc une marque, assez analogue à celle que porte Caïn : aux yeux de quelqu'un comme Elie (ou Fedallah), elle est à la fois ce qui empêche le monde sensible de le mettre à mort, et ce qui le voue à la damnation.

Le parallèle avec Caïn pourrait d'ailleurs être développé ; outre que la

Sur le moment, l'esprit démentiel et furieux d'Achab n'avait pas manqué de regarder cet accident et toutes les angoisses endurées de ses souffrances physiques comme la suite logique d'un malheur plus ancien. [passage par la traduction Guerne pour cette dernière phrase, Giono faisant un contresens]. Comme le serpent le plus venimeux perpétue son espèce aussi infailliblement que le plus doux chanteur des bocages, de même, comme toute félicité, tous les malheurs engendrent naturellement des malheurs. Oui, et plus qu'en partie égale, pensait Achab ; les sources de la Douleur sont plus anciennes que les sources de la Joie. Car il ne faut point oublier ceci : il ressort de certains enseignements sacrés que non seulement les plaisirs naturels de la terre ne donnent accès à aucune joie dans le ciel — ils sont au contraire suivis de tous les tourments de l'enfer — mais les coupables misères humaines engendrent une progéniture éternellement croissante de tristesse par-delà la tombe. Il est certain que si l'on approfondit la question, il y a là une injustice flagrante. Car, pensait Achab, les grandes félicités de ce monde recèlent toujours une part de vanité ; mais au fond de toutes les douleurs spirituelles, il y a un signe mystique et, chez quelques hommes, une grandeur archangélique. Rien de ce qu'on peut observer ne dément cette évidence. Si je remonte à la trace les généalogies des grandes misères humaines, je trouve finalement la paternité primordiale des dieux. Devant tous les joyeux soleils des fenaisons et devant les lunes rondes de la moisson qui sont comme de douces cymbales, nous sommes obligés de nous rendre à la grande évidence : les dieux mêmes ne sont pas éternellement joyeux. L'ineffaçable marque de tristesse qui, de naissance, est sur le front des hommes n'est que l'empreinte de la tristesse des créateurs.

[encore un passage que Guerne surtraduit assez pesamment...]

Involontairement, un secret a été ici dévoilé, qui aurait pu l'être plus nettement antérieurement. Comme pas mal d'autres choses concernant Achab, il est resté un mystère pour beaucoup. Pour quelle raison, pendant un certain laps de temps avant et après le départ du *Pequod*, Achab s'était-il caché si farouchement, comme le Grand Lama ; et pourquoi durant tout ce temps avait-il cherché un muet asile comme s'il était caché dans l'assemblée de marbre des morts ? La raison qu'en donnait le

lignée de Caïn prend fin avec le déluge à l'époque de Noé (mais ça, c'est un peu tiré par les cheveux), le châtement de Caïn est que la terre ne sera plus jamais, pour lui, nourricière. Ce châtement est donc l'inverse de celui qui, condamnant l'homme au travail, a lié le péché originel à la nature prométhéenne de l'homme. Caïn est l'anti-homo faber : il est condamné à une errance sans fin, ne pouvant tirer sa subsistance de la sueur de son front et de la culture de la terre. Le meurtre de son frère interdit à tout jamais à Caïn de jouir des bénéfices matériels du feu.

Le parallèle avec Achab est alors assez facile à faire : tous deux sont marqués, tous deux sont détournés d'une exploitation technique du monde par un crime métaphysique. Mais tandis que la vie de Caïn est une interminable expiation, celle d'Achab est une quête perpétuelle de vengeance. On pourrait cependant dire que tous deux brûlent déjà des flammes de l'enfer.

On pourrait dire que, aussi beau qu'il soit, ce passage est un peu raté ; car Achab ressemble ici beaucoup trop à une radicalisation d'Ishmael, dont il en vient à épouser le style rhétorique. Achab se met à faire des syllogismes érudits, ce qui n'est pas réellement compatible, d'une part avec ce qu'il dit habituellement, et d'autre part avec ce qu'il représente, qui n'est justement pas une posture de *discours* sur les Ecritures, mais bien une vision vécue de la dimension invisible du réel. Toutes les thèses de ce passage se trouvent d'ailleurs dans d'autres passages qui, eux, sont rapportés à Ishmael : l'homme de vérité, c'est l'homme de douleur, les choses invisibles sont liées avec de la peur, la réalité sensible est vaine, ainsi que les triomphes qui s'y rapportent, etc. Revenir au fondement de la douleur (qui est aussi la douleur la plus profonde), c'est donc entrer en contact avec l'origine divine du monde : la douleur spirituelle touche à la divinité.

L'idée de la tristesse des dieux est moins hétérodoxe qu'il n'y paraît. On la trouve dans de nombreuses mystiques, dans le soufisme, dans le chiisme iranien. On la trouve également dans la théosophie (chrétienne) de Jacob Boehme. Mais ce qui différencie le propos d'Achab, c'est que, dans une optique mystique classique, la tristesse de Dieu est généralement liée à son désir de se manifester, à son « manque à être » initial (dans le Coran : « j'ai aimé à être connu ») qui conduit à la Création. Ici, la Création ne semble pas venir *répondre* à une tristesse initiale (dont elle viendrait combler le manque), mais être elle-même *contaminée* par la tristesse des dieux. La tristesse des hommes serait ainsi congénitale, au sens métaphysique.

Quoiqu'il en soit du « style » de ce passage, on reconnaît ici les fondements de la cosmogonie tragique d'Achab : un monde créé par des dieux tristes, qui ont forgé les réalités premières dans la peur, lesquelles transparaissent dans une réalité sensible dont la vérité est Douleur, etc. Mais ici Achab nous « l'explique », et se l'explique à lui-même, à grands coups de déductions et de vérifications empirique, au lieu de « parler en langues » comme il est logique qu'il le fasse.

Le problème vient peut-être du fait qu'ici, Ishmael se fait narrateur omniscient : il ne se borne plus à dire *ce que dit* Achab, ou ce qu'il fait, ou ce que l'on dit de lui ; il cherche à dire ce que *pense* Achab, or Ishmael ne peut pas penser ce que pense Achab. Ishmael est un témoin.

capitaine Peleg semblait tout à fait insuffisante, bien que, en ce qui touchait les motifs les plus secrets d'Achab, chaque révélation valait plus par son obscurité qu'une explication lumineuse. Finalement tout s'éclaira : tout au moins par cet incident. Cette triste mésaventure était à l'origine de sa réclusion temporaire. [re-passage par Guerne pour ce qui suit ; c'est un peu lourd, mais Giono contourne les difficultés] Mais cet accident demeurant inexplicé et inexplicable autant qu'il le fut aux yeux du cercle étroit des familiers qui, pour une raison ou une autre, avaient malgré tout gardé un relatif droit d'approche dans le bannissement de tous ; et les réactions d'Achab, qui plus est, étant plus que sombres ; cet accident avait revêtu pour eux un caractère terrifiant, accablant, que n'expliquaient pas seulement les peines endurées et les douleurs souffertes par leur ami. Si bien que dans leur zèle envers Achab, les rares membres de ce petit cercle avaient conspiré de n'en souffler mot, autant que possible, et de cacher la chose au monde extérieur. Telle était la raison pour laquelle la chose avait mis si longtemps, avant que de finir tout de même par se savoir sur les ponts du *Pequod*.

Quoiqu'il en soit de cette histoire, laissons chez elle l'invisible assemblée des dieux aériens là où les terribles rois et empereurs du feu ont à régler les affaires de l'Achab terrestre. Dans celle qui nous occupe présentement et qui est l'affaire de sa jambe, il prit des mesures simples et pratiques. Il appela le charpentier. » (430)

_ Eh bien ! Fabricant d'hommes !

_ Vous arrivez à point, Sir. Si le capitaine le veut, je vais maintenant marquer la longueur. Laissez-moi prendre mesure, Sir.

_ Prendre mesure pour une jambe. Bon. Ma foi, ça n'est pas le premier coup. Allez, vas-y. C'est un étai de premier ordre que tu as là, charpentier. Laissez-moi que je voie s'il sert bien. Comme ça, oui, ça pince bien !

_ Oh, Sir, attention, attention, ça peut briser les os !

_ N'aie pas peur. J'aime une bonne poigne ; j'aime sentir quelque chose dans ce monde fuyant qui puisse tenir ferme, vieux. Qu'est-ce qu'il fait là-bas, Prométhée ? Le forgeron je veux dire. Que fait-il ?

_ Il doit être en train de forger la boucle maintenant, Sir.

_ Bon, c'est une association ; il fournit la partie muscle. Il fait une terrible flamme rouge, là-bas !

_ Oui, Sir. Il faut qu'il pousse le fer au blanc pour cette espèce de travail délicat.

_ Oui sans doute. Je considère donc que c'est une chose pleine de signification, que ce vieux Grec Prométhée qui, dit-on, fit les hommes, ait été forgeron et qu'il les ait animés par le feu ; car ce qui est fait par le feu doit logiquement appartenir au feu ; aussi l'enfer est-il probable... Comme la suie vole ! Ce doit être avec cette suie que le Grec a fait les Africains. Charpentier, quand il en aura fini avec cette boucle dis-lui de forger une paire d'épaulettes d'acier ; à bord il y a un colporteur avec un ballot écrasant.

_ Sir ?

.... Certes. Achab est le sujet de la vision métaphysique ; comme l'oracle, il ne peut donc s'exprimer que dans la langue du mythe, ou du moins dans un style « poétique », ce qu'il fait généralement, sauf quand c'est Ishmael son porte-parole (ou quand il cherche à manipuler l'équipage).

Le caractère « inexplicable » de cet accident, souligné dans le texte, nous renvoie à une lecture symbolique. La jambe arrachée d'Achab est sa plaie mystique, son marquage au fer par les dieux, marque qui jamais ne peut cicatriser et qui suppure perpétuellement. Achab boîte comme Jacob suite à son combat avec l'ange-léviathan, mais lui n'a pas été béni par son adversaire, qui l'a vaincu : la plaie reste vive. La blessure occasionnée par la jambe d'ivoire vient raviver l'angoisse d'Achab : cet épisode renouvelle donc le drame initial, dans lequel le sang du corps et le sang de l'âme d'Achab se sont mêlés, le conduisant à la folie.

Par ailleurs, on peut noter que ce combat symbolique est à la fois caché aux mortels, et ce qui occulte provisoirement Achab aux yeux des vivants. (Remarque : durant le temps de « l'occultation » d'Achab, son armée fantôme est elle aussi invisible).

La fin du paragraphe est cette fois clairement de la main d'Ishmael.

Le caractère burlesque de ce passage est qu'il pousse jusqu'au bout la logique du malentendu : celui qui ne parle que dans la langue du mythe s'adresse à celui qui, par nature, est incapable de la comprendre.

Aux yeux d'Achab, les choses sensibles ne sont que des traces, des signes dont il retrouve à chaque instant la signification symbolique. Le forgeron devient Prométhée, la construction d'une prothèse devient le geste de la création originelle, l'ivoire de baleine devient l'argile dont fut pétri Adam (ou le Golem de la mystique juive), le feu de la forge devient feu des enfers, etc.

Mais dans la langue d'Achab, le symbolique va dans les deux sens. Non seulement il nomme les choses sensibles par l'élément mythique qu'elles viennent symboliser (forgeron → Prométhée), mais lui-même utilise des signifiants de la réalité sensible pour parler des choses spirituelles : ainsi les épauletttes qu'il faut forger pour porter un lourd ballot, renvoient évidemment au fardeau spirituel dont s'est chargé Achab, au défi qu'il a lancé aux dieux ; la lanterne dont il parle est la lumière en laquelle la réalité sensible se manifeste, etc.

Une application particulièrement réussie sera effectuée dans le chapitre suivant, dans lequel Achab fusionnera l'image du *Pequod* et lui-même.

_ Attends ! Pendant que Prométhée y est, je vais lui commander un homme complet d'après un modèle convenable. Voilà les mesures ! Cinquante pieds de haut dans ses souliers ; la poitrine sur le gabarit du tunnel de la Tamise ; les jambes avec des racines pour qu'il reste toujours planté au même endroit ; des bras avec poignets de trois pieds d'épaisseur ; pas de cœur du tout ; un front d'airain et environ un quart d'acre de bonne cervelle ; et attends... est-ce que je lui commanderai des yeux pour voir à l'extérieur ? Non. Mais mettons une lucarne en haut de sa tête pour éclairer l'intérieur. Là, prenez la commande et allez-vous en.

Le charpentier (à part)

_ Maintenant, de qui parle-t-il ? J'aimerais le savoir. Est-ce que je dois rester ici ?

_ C'est de médiocre architecture que de faire un dôme aveugle. En voici un. Non, non, non, il me faut une lanterne.

_ Ah bon ! C'est ça qu'il veut... En voici deux, Sir ; une me suffit.

_ Pourquoi braques-tu cet attrape-voleur dans ma figure, l'homme ? Une lumière braquée est pire qu'un pistolet braqué.

_ Je croyais, Sir, que vous parliez au charpentier.

_ Au charpentier ? Mais c'est... mais non. Tu es ici dans une sorte de travail très minutieux et, je puis dire, extrêmement distingue, charpentier. Préférerais-tu travailler dans l'argile ?

_ Sir ? De l'argile ?... De l'argile, Sir ? C'est-à-dire de la boue. Laissons l'argile aux terrassiers, Sir.

_ Le gaillard est impie... (...) Est-ce que tu ne peux pas recommencer le vieil Adam ? (...) Oui, l'homme. Tiens, mets ta jambe vivante à la place où la mienne était autrefois. Là ! Une seule jambe apparemment, visible pour l'œil. Et pourtant il y a en a deux pour l'âme. Là, tu sens frémir la vie ; là, exactement là ; juste où je la sens. C'est une énigme.

_ J'appellerais plutôt ça une devinette, Sir.

_ Allons donc ! Et comment peux-tu savoir, toi, si une chose vivante, une chose appartenant à un être pensant n'est pas là, invisible et inconnaissable, à l'endroit où était ma jambe arrachée, à l'endroit où je te l'ai fait placer. Oui, à cet endroit-là, malgré que tu y sois, en dépit de toi. Dans les moments où tu es le plus seul avec toi-même, n'as-tu jamais peur des indiscretions de Dieu [*eavesdroppers* ; Guerne traduit par : les écouteurs invisibles] ? Arrête. Tais-toi ! Et si moi je sens la douleur de ma jambe écrasée, bien qu'elle soit maintenant pourrie depuis longtemps, alors, charpentier, pourquoi ne pourrais-tu pas sentir les souffrances atroces dans l'éternité de l'enfer même quand ton corps sera pourri !

_ Bon dieu ! En vérité, Sir, si on en vient là, il faut que je refasse mon compte. Je crois bien avoir une jolie addition !

_ Crois-tu ? Les poupees de pudding ne devraient jamais faire de comptes. Dans combien de temps, cette jambe ?

_ Peut-être une heure, Sir.

_ Alors, mets-toi sérieusement à la besogne et apporte-la-moi. (*Il se tourne pour s'en aller*) Oh Vie ! Me voici fier comme un Dieu grec, et pourtant je suis l'obligé de ce bâton d'os sur lequel je vais me tenir debout ! Maudit soit ce mortel échange d'obligations qui se fait sans compte. Je voudrais être libre comme l'air, et je suis couché sur le livre de comptes de tout l'univers. Je suis si riche, J'aurais pu soutenir l'enchère avec les plus riches prétoriens à la vente de l'Empire romain — qui était l'empire du monde — et pourtant j'ai une dette de chair pour la langue même avec laquelle je me vante ! Par le ciel ! Il faut que je trouve un creuset où me fondre jusqu'à n'être plus qu'un petit

Les attributs de l'anthropos achabien sont assez convenus : la force, la puissance, l'enracinement, l'intelligence sans la sensibilité humaine : il s'agit d'une sorte d'Atlas, capable par conséquent de porter le fardeau du ciel. L'originalité vient du problème qui se pose quant à ses yeux. Achab commence par substituer à la vision des choses extérieures la pure vision intérieure : la réalité sensible est ainsi disqualifiée, seule compte la découverte de soi, la connaissance de soi. Ce qu'Atlas-Achab doit connaître, ce qui doit s'éclairer en lui, ce n'est pas la nature, c'est son âme. Mais Achab bat en retraite : le dôme aveugle dont il vient de bâtir les plans, c'est lui-même.

La réalité sensible s'est éteinte devant ses yeux, il est désormais incapable d'en saisir la beauté ; son regard traverse immédiatement les réalités sensibles pour ne voir que le réel symbolique qui se manifeste à travers elles, le monde n'a plus la consistance suffisante pour offrir une surface de réfraction à laquelle pourrait s'arrêter le regard pour en jouir ou s'y reposer. Or si l'âme ne voit que des symboles, alors elle ne voit toujours qu'elle-même, car le sens du symbole est toujours l'être de celui qui le comprend. Nous le voyons avec le doublon : dans chaque signe gravé sur le doublon, Achab ne voit qu'une chose : lui-même. Ainsi Achab est-il devenu comme le dôme aveugle : il est devenu aveugle au monde pour ne voir que lui-même.

Il est donc intéressant de noter qu'Achab lui-même cherche à ouvrir à son géant la porte du monde extérieur en le dotant d'une lanterne.

Tout ce passage est splendide, et illustre très bien la dualité des mondes (sensible et spirituel) ; ce que voit le charpentier, c'est la jambe de chair ; mais ce que ressent Achab, c'est la jambe métaphysique. Ce n'est pas la jambe empirique (maintenant pourrie) qui le fait souffrir, mais la jambe de son âme (jambe invisible et inconnaissable) ; pourtant *c'est bien* la jambe arrachée par Moby Dick.

La remarque relative aux *eavesdroppers* illustre la même idée : je peux bien être seul en *ce* monde, isolé de tous les autres êtres de chair ; mais cela ne rompt en rien le lien qui m'unit à l'*autre* monde. Comme Jonas, je peux tenter de fuir en parcourant le monde entier, en me perdant au milieu des océans : cela ne m'éloigne pas d'un pouce du regard de Dieu.

Même chose en ce qui concerne l'enfer ; il ne s'agit pas ici, pour Achab, de justifier rationnellement la possibilité du châtiment post-mortel ; l'idée est que la vanité du monde, son caractère éphémère et périssable, loin de nous conduire à une forme d'hédonisme (comme c'est le cas chez Ishmael-1), nous reconduit à la souffrance spirituelle. Encore une fois, Achab est devenu aveugle au monde, car le monde sensible n'est devenu qu'une peau sans matière, une pellicule totalement transparente au monde spirituel. Achab ne voit plus la *persona* du tragédien, il contemple directement le mythe. Mais si le réel sensible devient transparent, c'est alors la réalité métaphysique qui est contemplée, et celle-ci (outre que sa contemplation directe est déjà, par elle-même, capable de consumer l'âme) est toujours miroir. En regardant le monde, Achab ne contemple toujours que son âme, et son âme — est un enfer.

La fin du texte renvoie à ce qui pourrait être l'aboutissement

concentré d'os. Voilà ! » (437)

« _ Qui est là, gronda-t-il, en entendant des pas à la porte. Remontez sur le pont ! Allez-vous en !

_ Vous vous trompez, capitaine Achab, c'est moi. L'huile fuit dans la cale Sir. Il nous faut monter les poulies et ouvrir.

_ Monter les poulies et ouvrir ! Maintenant que nous approchons du Japon... Jeter l'ancre ici pour une semaine pour raccommoder un vieux tas de cerceaux ?

_ Ou le faire, Sir, ou perdre en un jour plus d'huile que nous ne pouvons en attraper en un an. Ce que nous avons cherché pendant vingt mille milles vaut la peine d'être sauvé, Sir.

_ C'est juste, c'est juste, si nous l'attrapons.

_ Je parlais de l'huile de la cale, Sir.

_ Et moi je n'en parlais. Et je n'y pensais même absolument pas. Allez-vous-en. Laissez-la fuir. Moi-même je fuis de partout. Oui, fuyez sur fuyez. Il n'y a pas que les tonneaux qui ont des fuites ; mais ces tonneaux sont à bord d'un navire qui fuit lui-même ; et ça, garçon, c'est un état bien plus terrible que celui du *Pequod*. Néanmoins, je ne m'arrête pas pour colmater mes fuites, moi ; car qui peut les trouver dans une coque si lourdement chargée ; et comment espérer les boucher dans la tempête hurlante de cette vie ? Starbuck, je ne ferai pas monter les poulies.

_ Que diront les propriétaires, Sir ?

_ Que les propriétaires soient sur les plages de Nantucket et qu'ils gueulent plus fort que les typhons, qu'est-ce que ça peut foutre à Achab ? Propriétaires... propriétaires ? Tu me parles toujours de ces ladres de propriétaires, Starbuck, comme si les propriétaires étaient ma conscience. Non ! Le seul vrai propriétaire de quelque chose c'est son commandant ; et écoutez-moi bien, ma conscience est dans la quille de ce vaisseau. Au pont... (...)

Achab saisit un fusil chargé dans le râtelier (qui fait partie de l'ameublement de la plupart des cabines de marins dans les mers du Sud) et, le braquant sur Starbuck, il s'écria :

« Il n'y a qu'un seul Dieu qui est le Seigneur de la terre, et qu'un capitaine qui est le seigneur du *Pequod*... Au pont !

Un instant, par les yeux étincelants et les joues enflammées du second, on aurait presque pu croire qu'il avait vraiment reçu la charge du canon pointé sur lui. Enfin, maîtrisant son émotion, à demi calmé, il s'en alla ; mais avant de quitter la cabine, il s'arrêta un moment et dit :

_ Tu m'as outragé mais non insulté, Sir ; pour cela je ne te dis pas de te méfier de Starbuck ; tu ne ferais qu'en rire ; mais qu'Achab se méfie d'Achab. Méfie-toi de toi-même, vieillard !

_ Il devient courageux. Mais il obéit quand même. Très prudent courage que celui-là, murmura Achab tandis que Starbuck disparaissait. Qu'est-ce qu'il a dit ? Qu'Achab se méfie d'Achab ? Il a dit quelque chose comme ça ! (...)

_ Tu n'es qu'un trop brave garçon, Starbuck, dit-il à mi-voix au second ; puis, parlant à voix haute à l'équipage :

_ Ferlez les voiles du perroquet et au bas ris les huniers à l'avant et à l'arrière ; en arrière la grand'vergue ; montez les palans et ouvrez la cale principale.

Il est peut-être vain de se demander pourquoi Achab agissait ainsi en ce qui concerne Starbuck. Sans doute à cause d'une étincelle de justice demeurée en lui, ou bien par simple et prudente politique,

d'Achab : la dissolution totale de sa part sensible, sa désinscription aux registres des créatures matérielles. L'image qui clôt le passage, empruntée à l'alchimie (le creuset dont il s'agit est évidemment celui de l'alchimiste), renvoie ainsi à l'idée de « sublimation » ; au sens physique, la sublimation (par le feu) renvoie au passage de l'état solide à l'état gazeux ; au sens ésotérique, la sublimation renvoie au passage de l'état matériel (corporel) à l'état immatériel (spirituel). Le monde sensible est mort à Achab ; il lui reste donc à mourir lui-même à ce monde.

Une belle illustration de l'entrelacement entre les choses, leur interprétation symbolique, et leur rattachement l'identité de celui qui les interprète. Achab, ne voyant que des symboles, est toujours renvoyé à lui-même. Ici, c'est Achab lui-même qui s'identifie au *Pequod*, fusionnant le gouvernement du *Pequod* et le gouvernement de lui-même ; l'analogie va d'ailleurs dans les deux sens : les propriétaires du *Pequod* ne sont pas sa conscience à lui, mais sa conscience à lui est maîtresse du *Pequod*.

J'avoue ne pas être très sûr de comprendre cette scène. Le « que Achab se méfie d'Achab » me laisse un peu perplexe, surtout quand il est repris par Achab.

car les circonstances défendaient le moindre signe de lutte ouverte, même passagère, chez l'important et principal officier de son navire. En tout cas, les ordres furent exécutés et les palans hissés. » (440)

[Dialogue avec le forgeron]

« Vois-tu, ils brûlent ; mais toi tu vis parmi eux sans être brûlé.

_ Parce que je suis brûlé de partout, capitaine Achab. (...) Je suis passé au-delà de la brûlure. On ne peut pas facilement brûler une cicatrice.

_ Bon, bon, ça va ! Ta voix éteinte sonne trop calmement, trop sereinement triste pour moi. Je ne suis pas moi-même au Paradis ; les misère des autres quand elle n'est pas folle m'impatiente. Tu devrais devenir fou, forgeron. Dis-moi, pourquoi ne deviens-tu pas fou ? Comment peux-tu durer sans devenir fou ? Est-ce que le Ciel te hait encore que tu ne puisses devenir fou ? (...)

_ Et je suppose que tu peux effacer presque toutes les rides et les bosses, pour si dur que soit le méta, forgeron ?

_ Oui, Sir, je crois que je peux, toutes les rides et bosses sauf une.

_ Regarde donc ici, alors, cria Achab en s'approchant avec passion et en appuyant ses deux mains sur les épaules de Perth. Regarde ici... *ici*... Peux-tu effacer une couture comme celle-ci, forgeron ? (Il passa rapidement la main sur son front ridé). Si tu le pouvais, je placerais de bon cœur ma tête sur ton enclume, forgeron, et je sentirais ton lourd marteau entre mes yeux. Réponds ! Peux-tu effacer cette ride ?

_ Précisément, celle-là, non, Sir. J'ai dit toutes les rides et bosses sauf une.

_ Et c'est précisément celle-là, forgeron. Oui vieux, je sais ; elle est ineffaçable, et encore ! Tu ne la vois ici que sur ma chair, mais elle s'est enfoncée jusqu'à s'imprimer sur l'os de mon crâne. C'est tout rides !

(...) Quand ce fut fait, Perth commença à souder les douze tiges de métal en une lorsque Achab lui arrêta la main, lui disant qu'il souderait lui-même son propre fer.

Tandis qu'avec des halètements réguliers il tapait sur l'enclume, Perth lui passant les baguettes rougies l'une après l'autre, et que la forge durement poussée dardait une intense flamme droite, le Parsee passa silencieusement et, penchant sa tête vers le feu, sembla jeter une malédiction ou une bénédiction sur l'ouvrage. (...)

Pendant un moment, le forgeron regarda les rasoirs comme s'il eût bien voulu ne point s'en servir.

_ Prends-les, vieux, je n'en ai plus besoin ; désormais, je ne me raserai, ni ne mangerai, ni ne prierai jusqu'à ce que... allons, au travail. (...) Non, non, pas d'eau pour ça. Je veux la vraie trempe de la mort. Ohé, là-bas ! Tashtégo, Queequeg, Daggoo. Qu'en dites-vous, païens ? Me donnerez-vous assez de sang pour tremper ce harpon ?

Il le tenait haut en l'air. Trois signes de tête simultanés répondirent : « oui ». Trois piqûres furent faites dans la chair païenne et les barbelures destinées à la Baleine-Blanche furent alors trempées.

_ *Ego non baptismo te in nomine patris, sed in nomine diaboli*, délira Achab, tandis que le fer maudit dévorait en le brûlant le sang baptismal. (...)

Ceci fait, bâton, fer et ligne — comme les trois Parques — restaient inséparables, et Achab s'en fut, sombre, avec l'arme. Le bruit de sa jambe d'ivoire et celui du bâton de noyer sonnaient creux sur chaque planche. Mais avant qu'il eût pénétré dans sa cabine, un bruit léger, moqueur, surnaturel, mais très pitoyable, se fit entendre.

Scène évidemment mystique ; pas beaucoup de commentaires interprétatifs à faire, car la mise en scène est très explicite. Contrairement au charpentier, le forgeron comprend la langue d'Achab, mais il n'y fait écho que dans la mesure où lui-même peut leur donner sens ; or lui-même n'a pas accès au domaine spirituel des visions métaphysiques : il faudrait qu'il devienne fou, comme Pip. Le charpentier s'alarme lorsque Achab serre sa main dans l'étau, heureux de sentir quelque chose de ferme dans le monde sensible (qui est devenu pour lui un simple voile) ; le forgeron ne s'alarme pas lorsque Achab prétend vouloir placer sa tête sur l'étau ; il saisit le sens symbolique de la proposition, au point d'ailleurs d'en devancer le piège. Mais ici le sens symbolique ne renvoie pas à un réel transcendant, mais à la nature même de la réalité en tant que réalité temporelle : l'irréversibilité. Le forgeron, s'étant vidé du monde, connaît la vacuité du monde ; mais il ne peut remplir ce vide à l'aide d'images surnaturelles.

Renversement du baptême religieux : sang païen, inversion de la formule rituelle, malédiction de Fédallah, etc. Le défi d'Achab, étant défi aux dieux, prend une forme satanique.

Il ne faut sans doute pas surinterpréter ce passage ; Achab n'est pas sataniste. Il ne voue aucun culte à Satan, il est lui-même le Satan, le dénégateur, au sens où il refuse de plier devant les dieux, et qu'il ne peut affirmer son individualité propre qu'en défiant les dieux (ici se trouve un individu). Achab ressemble ici effectivement au Satan du *Paradis perdu*, de Milton.

L'essence de Moby Dick (roman) est de toujours maintenir la tension

Ô Pip ! Ton rire malheureux, ton regard paresseux et cependant infatigable, toutes tes étranges grimaces se mêlaient, non sans signification, avec la noire tragédie du vaisseau mélancolique et s'en moquaient ! » (453)

[Le passage suivant appartient aussi à Ismel-2 et à Moby Dick ; il doit être lu en parallèle avec le passage sur la mort du cachalot. Le titre du chapitre (116) est : « la baleine agonisante », *The Dying Whale*. Ici, la traduction Guerne est terriblement surchargée : prendre Giono.]

« C'était tard dans l'après-midi. Tous les harpons sanguinaires avaient atteint leur but. Flottant dans les beaux cieux et la mer du couchant, le soleil et la baleine mouraient tous les deux en silence. Une douceur triste, un peu mystique, monta dans l'air couleur de rose ; il semblait que venue des couvents lointains de Manille, aux vallons verts et sombres, la brise de terre, devenue marine, apportait les hymnes des vêpres.

Calme de nouveau, mais d'un calme encore plus sombre, Achab assis dans sa barque désormais tranquille, écartée de la baleine, regardait attentivement les faibles et derniers mouvements du monstre. On peut observer sur tous les cachalots agonisants un étrange spectacle : ils tournent la tête vers le soleil et ils expirent ainsi. Par ce soir serein, cette agonie émerveillait Achab pour la première fois.

_ Elle se tourne et se retourne vers le soleil avec quelle lenteur, mais avec quelle puissance son front l'affronte et lui rend hommage dans les derniers frissons de la mort. Elle aussi adore le feu ; elle est une esclave très fidèle du soleil. Oh ! Fasse que mes yeux bienheureux puissent voir longtemps ces bienheureux spectacles. Me voilà sur le large des eaux, loin du plus petit murmure du bonheur ou de la douleur humaine. Je suis dans ses mers vierges et justes où il n'y a pas de rochers pour inscrire la loi ; où depuis les temps les plus reculés les vagues ont toujours roulé sans paroles et sans oreilles, comme les étoiles qui brillent au-dessus de la source du Niger. Ici cependant une vie s'achève, tournée vers le soleil, en acte de foi ; mais voyez ! elle n'est pas plutôt éteinte que la mort fait tourbillonner le cadavre et le dirige vers d'autres emplois.

[Ici, la traduction Giono est moins fidèle que celle de Guerne] Oh, toi, sombre sauvage des Indes, qui te construis des trônes avec des épaves d'os, quelque part au cœur de ces mers sans rivages, tu n'es qu'une partie de la nature, tu ne connais pas la raison divine des choses [ici Giono semble faire un contresens : rien dans le texte ne permet de dissocier la reine des mers de « l'Hindoue »] : la reine des mers m'a dit toute la vérité dans les grands bras de mort des typhons et dans le silence de tombe où ils nous laissent. Tu n'as pas regardé la baleine se tourner et se retourner vers le soleil dans son agonie comme je le fais avec tout ce qu'elle m'apprend, ainsi.

[Traduction Guerne du même passage] Ô toi, Hindoue obscure, moitié de la nature ! toi qui, dos engoutis, as bâti quelque part ton trône séparé au cœur de ces océans qui ne verdissent point ! tu es une infidèle, ô reine ! et ce n'est qu'avec trop de vérité que tu m'as parlé dans le vaste typhon massacrant tout sur son passage, et dans le calme funéraire qui le suit. Et ce n'est pas non plus sans une leçon pour moi que ton cachalot ait tourné vers le soleil sa tête agonisante, et puis se soit détourné.

[Retour à Giono] Oh, les frissons de ces flancs puissants bardés de fer. Oh, ces jets irisés : celui qui jaillit si haut, celui qui suffoque, celui qui bave à peine au bord de l'événement. En vain, ô baleine, tu appelles l'intercession du soleil, de la vie universelle ; elle donne la vie, mais ne la redonne jamais.

Et toi, tu es l'autre partie de la nature, plus sombre que le sombre sauvage, et les remous dans

entre l'épicurisme, la dérision, et la folie mystique, par la voix d'Ismaël. Le retour final à l'Ismaël-narrateur, évoquant le rire de Pip, à la fois comique (en ce qu'il tourne en dérision) et tragique (puisqu'il fait lui-même partie du pôle mystique), permet de la conserver. Un peu plus, et on tombait dans le roman gothique...

Cette fois encore, la mort de la baleine est un instant mystique, dans lequel se manifeste le souffle religieux ; et là encore, ce souffle originel va être opposé aux croyances instituées. C'est l'un des rares moments de *sérénité* d'Achab qui, naturellement, a une perception symbolique de la mort (mais concernant la mort de la baleine, seule la lecture symbolique est *vraie*.)

En mourant, la baleine se tourne vers le soleil : sa mort est une prière, un abandon ou, mieux encore, une *conversion* : tourner son regard vers Dieu en l'implorant est ce qui définit la conversion. Et Achab s'émerveille de cette conversion, dans un espace qui se trouve au-delà de toute joie ou douleur *humaines*.

Le lieu de cette conversion n'est pas la terre, ni l'église, mais l'océan innocent (*candid* : en deçà de la différenciation du bien et du mal, comme l'inconscient collectif de Jung) qui ne fournit aucune tablette pour écrire la loi, pour transformer le souffle initial en *tradition* (*where to traditions no rocks furnish tablets.*) L'opposition, ici, entre l'intuition mystique qui s'appuie sur la trans-parence de Dieu à travers la réalité et la religion légale est clairement établie.

Il me semble que Giono et Guerne se trompent en disant des vagues qu'elles n'entendent pas : elles ne *parlent* pas, elles n'épousent pas la forme du discours (*speechless and unspoken*). La reine des mers ne parle que par le hurlement des typhons, ou le silence qui lui succède.

La mort de la baleine met fin à la prière et la détourne du soleil ; les « *other ways* » dont parle le texte peuvent sembler rappeler ceux dont il est question dans le passage sur le cadavre du cachalot, qui sert de pitance aux vautours et de fondements aux traditions.

La reine à laquelle Achab s'adresse est celle qui représente *l'autre* moitié de la nature, sa face obscure, mystique, et c'est elle qui dévoile la vérité : c'est elle qui nourrit la foi d'Achab, plus fière et plus sombre que toutes les croyances humaines.

La voix de la reine des mers ne se fait entendre que dans la violence du chaos ou le silence du vide : double refus de l'agencement mécanique de la réalité sensible, de son ordre artefactuel, ou contractuel. Là encore, Achab s'oppose à toute saisie de Dieu à travers l'harmonie du sensible, dans la *beauté* dans laquelle Ibn Arabi contemple le visage de la divinité. C'est qu'il lui manque *l'amour*, qui seul donne accès à la divinité par le chemin des belles formes (de Platon à Arabi). Ce passage est d'ailleurs l'un des seuls où Achab est « émerveillé » par une nature apaisée : mais la beauté dont il s'agit ici est celle de la mort, celle qui fait suite au combat, c'est celle d'une agonie. Ce sont les âmes des morts qui constituent ici les *racines*

lesquels tu me balances sont les agitations d'une foi plus sombre et plus fière que l'ordinaire croyance des hommes. Les innombrables enlacements de ton agonie s'enroulent autour de moi dans l'esprit de toutes les existences universelles disparues, changées en ces eaux sans bornes des océans. Hurrah, alors ! Hurrah pour toujours (*Then hail, for ever hail*), ô mer dont les balancements éternels sont le seul repos de l'oiseau sauvage. Quoique je sois né sur la terre, j'ai été nourri par les mamelles des mers et, malgré le sein maternel des vallées et des collines, je suis le frère de lait de toutes les vagues de l'eau. » (459)

[Dialogue avec Fédallah]

« S'éveillant en sursaut, Achab vit le Parsee ; face à face et entourés tous deux de ténèbres, ils semblaient être les derniers hommes survivants d'un monde englouti.

- J'en ai encore rêvé, dit Achab.
- _ De quoi ? de corbillard ? Ne t'ai-je pas dit, vieillard, que tu n'auras ni corbillard, ni cercueil ?
- Bien sûr ; qui, mourant en mer, a un corbillard ?
- Mais je t'ai dit, vieillard, qu'avant de mourir dans ce voyage, tu devais voir deux corbillards sur lamer ; le premier n'aura pas été fait de mains humaines, et l'autre sera fait de bois ordinaire ayant poussé en Amérique.
- Oui, oui, étrange spectacle que celui-ci, Parsee... Un corbillard empanaché flottant sur l'Océan avec les vagues comme porteurs du drap mortuaire. Ah ! Nous ne verrons pas un tel spectacle de sitôt ! (...) Alors avant que je parte, tu dois partir le premier pour me piloter. C'est bien ça que tu veux dire ? Alors, si je t'en crois, pilote de ma mort, voilà donc deux raisons pour que je tue Moby Dick et pour que je survive.
- Et voilà une troisième raison, vieillard, dit le Parsee, tandis que ses yeux s'allumaient comme des Lucioles dans l'obscurité ; la corde seulement peut te tuer.
- Tu veux dire la potence... je suis donc immortel sur terre et sur mer, cria Achab avec un rire plein de dérision ; immortel sur terre et sur mer ! » (461)

« L'impitoyable soleil japonais semble être le foyer brûlant de cet infini de facettes ardentes qu'est l'océan vitreux. Le ciel semble laqué ; pas un nuage ; l'horizon flotte et cette nudité rayonnante est comme l'insoutenable splendeur du trône de Dieu. Le sextant d'Achab était garni de verres de couleur avec lesquels on pouvait fixer ce feu solaire. Assis, se balançant dans les roulis du vaisseau, son instrument d'aspect astronomique à l'œil, il resta dans cette position pendant quelques instants afin de saisir l'instant précis où le soleil atteindrait son méridien. Tandis qu'il était tout attentif et concentré, le Parsee agenouillé sous lui sur le pont du navire, le visage levé comme celui d'Achab, regardait ce même soleil, mais ses paupières voilaient à demi ses prunelles, et son sauvage visage était adouci d'une impassibilité terrestre. (...)

« Toi, signe marin ! Toi, haut et puissant pilote ! Tu me dis véritablement où je suis, mais peux-tu le moins du monde suggérer où je vais ? Peux-tu me dire où quelque chose d'autre que moi vit en ce moment ? Où est Moby Dick ? A cet instant même il doit être sous ton œil [c'est Giono qui passe au masculin]. Mes yeux regardent cet œil qui en ce moment même voit également les objets sur l'autre côté inconnu de ton globe, soleil ! »

Il regarda alors son sextant en maniant l'un après l'autre ses nombreuses et multiples mécaniques. Il

océanes d'Achab (une racine océane n'attache pas à la terre, à un territoire circonscrit).

La fin du passage indique clairement l'appartenance d'Achab : il est bien né de la terre (il est une créature sensible), mais il appartient à l'océan (le monde de son âme est le monde surnaturel.)

Ce passage semble plus dicté par une « règle du genre » que par un réel enjeu ; en tant que représentant du monde mystique, le Parsee peut faire des prophéties. Il est intéressant de voir, si les prophéties sont exactes, les trois interprétations-déductions proposées par Achab sont fausses.

Le sextant est le symbole prométhéen ; il est celui qui permet de regarder le soleil en face, et d'utiliser le soleil pour établir des coordonnées spatiales au sein du monde sensible. Il est un concentré de science et de technique, il convertit l'observation du soleil en données quantitatives.

Le Parsee, évidemment, n'interpose pas de sextant entre lui et le soleil.

Le sextant est porteur d'information, non de sens. Il est strictement statique (ce qui, dans le langage d'Achab, signifie qu'il est mort) : il ne peut dire ni où les choses seront, ni où je dois aller. ; il peut établir mes coordonnées dans le monde sensible, non m'indiquer quel devenir m'appelle : il est à la chasse à la baleine ce que la production est à la vocation.

se prit à réfléchir puis murmura : « Sot jouet ! Amusette enfantine pour des amiraux crâneurs, des commandants, des capitaines ; le monde est fier de toi, de ta justesse et de ta puissance. Mais au fond, qu'est-ce que tu peux faire de plus que d'indiquer le pauvre et pitoyable point où toi et la main qui te tient se trouvent sur cette planète ; non ! pas un iota de plus ! Tu ne peux pas dire où une goutte d'eau ou un grain de sable seront demain à midi ; et pourtant, avec ton insuffisance, tu affrontes le soleil ! Science ! Je te maudis, jouet inutile ; et je maudis toutes les choses qui font lever les yeux de l'homme vers le ciel dont la vive ardeur ne peut que le brûler, comme ta lumière, ô soleil, brûle maintenant mes yeux. Les yeux de l'homme sont naturellement au niveau de l'horizon terrestre et ils ne couronnent pas le dessus de sa tête comme si Dieu avait voulu qu'ils regardent son firmament. Je te maudis, sextant !

Il le jeta sur le pont.

« Je ne te confierai pas plus longtemps le soin de guider mes voies terrestres ; uniquement le compas horizontal du navire, et l'estime à l'aide du loch et des nœuds de la ligne ! Voilà ce qui me guidera et fera mon point en mer. Oui, dit-il en descendant du canot sur le pont, ainsi je t'écrase, misérable objet qui pointe faiblement vers le ciel ; je t'éparpille, je te détruis. »

Tout en parlant ainsi, le vieillard frénétique piétinait le sextant avec son pied mort. Un rictus triomphal semblant destiné à Achab et un désespoir fataliste paraissant destiné à lui-même apparurent sur la face du Parsee immobile et silencieux. Sans être vu, il se leva et s'éloigna d'un pas glissant. (...)

Debout entre les mâts, Starbuck regardait la chevauchée tumultueuse du *Pequod* et la marche d'Achab trébuchant le long du pont.

_ Je me suis assis, dit-il, devant le brasier de charbon et je l'ai regardé tout ardent, tout plein de sa vie de flammes tourmentées et à la fin je l'ai vu s'éteindre jusqu'à n'être plus que la plus muette des poussières. Vieillard des océans ! De toute ta vie flamboyante, que restera-t-il finalement ?... Un petit tas de cendres !

_ Oui, cria Stubb, mais des cendres de charbon de mer, faites-y bien attention, Monsieur Starbuck... charbon de mer, et pas votre vulgaire charbon. Eh bien, eh bien, j'ai entendu Achab murmurant : « Voici que quelqu'un pousse ces cartes dans mes vieilles mains ; je jure de les jouer, celles-là et point d'autres. Sois damné, Achab, mais joue comme il faut ; joue le jeu et meurs-en. » (463)

« _Laissez, ordonna Achab. Il faut jouer le jeu honnêtement, bien que nous soyons les plus faibles. Je serais le premier à aider à dresser des paratonnerres sur l'Himalaya et sur les Andes pour que le monde entier soit en sécurité : mais ne trichons pas ! Laissez les nôtres où ils sont, Monsieur. (...)

Les extrémités des vergues étaient entourées d'un feu pâle ; et, touchés au sommet de chaque paratonnerre à triple pointes par de blanches flammes effilées, les trois grands mâts brûlaient silencieusement dans l'air sulfureux, comme trois cierges gigantesques devant un autel.

(...) Au cours de mes voyages, j'ai rarement entendu un juron vulgaire lorsque le doigt brûlant de Dieu s'est trouvé posé sur le navire ; lorsque son « Mane, Thecel, Phares » était tissé en caractères de feu parmi les haubans et les cordages.

Tandis que les flammes livides brûlaient en haut des mâts, l'équipage pétrifié ne souffla mot. Les matelots se tenaient en groupe serré sur le gaillard d'avant, leurs yeux luisant dans cette pâle phosphorescence, comme une constellation lointaine. Se détachant en relief contre la lumière spectrale, Daggoo, le nègre gigantesque, paraissait trois fois plus grand qu'au naturel comme le noir nuage d'où était venu le tonnerre. La bouche ouverte de Tashtego montrait des dents blanches de

Achab regarde l'œil de Dieu mais le sextant est incapable de lui montrer ce que voit cet œil (où se trouve Moby Dick) ; le sextant ne peut faire apparaître l'autre face du soleil, l'autre face du réel ; en ce sens, s'il est nécessaire à une entreprise commerciale, il est sans valeur pour une quête métaphysique.

A travers le sextant, Achab maudit la science ; les yeux de chair ne doivent pas se tourner vers le soleil, l'homme ne doit pas chercher à bâtir des forteresses qui l'élèvent vers le ciel : péché de Babel. C'est donc la sacralisation de la science ou (ce qui est la même chose) la profanation du divin qui est ici maudite : la volonté de faire face au feu solaire grâce au feu prométhéen.

Le sextant écarté, ne restent que l'estime (qui est une catégorie de l'intuition) au loch et à la ligne, et le compas ; mais le compas va rendre l'âme au chapitre 124 (476)

[passage à une traduction modifiée, Giono faisant un contresens sur « dead-reckoning »... qu'il prend pour des « tables arithmétiques de la mort ».]

[Dans la pièce, il serait intéressant de substituer au sextant une sorte de GPS, qui en l'équivalent contemporain, à cela près que le soleil qui sert d'intermédiaire est lui-même devenu un objet technique. « Au rond-point, tournez à gauche... »]

Fragment chrétien de Starbuck : l'homme n'est que poussière : les vellétés d'Achab ne peuvent l'élever d'un pouce de sa nature mortelle, il n'y a pas de grandeur de l'homme *face* à Dieu, il ne peut y en avoir que dans le *service* de Dieu. [Ce qui constitue l'exact contraire de ce qu'est l'adoration de Dieu pour Achab, laquelle ne peut être que *défi* à Dieu.]

Cette phrase d'Achab est l'une de celles où la chasse de Moby Dick apparaît clairement comme un « but du jeu » qui, comme tel, n'est jamais la véritable raison d'être du jeu lui-même. Ce qui importe, *c'est le jeu lui-même*, et de jouer comme il faut, sans tricher. Achab est ici très proche de Dom Juan face à la statue du commandeur : le but est d'aller jusqu'au bout du défi, de ne pas se rétracter, de ne pas biaiser. Ce que joue Achab, ce n'est plus la mort de Moby Dick, c'est l'assomption de sa propre identité. Cette idée se prolonge dans l'intervention suivante d'Achab, qui refuse de faire usage des paratonnerres, pour le même motif.

Seconde allusion du roman à l'épisode biblique de la « main qui écrit sur le mur » (Mené, Teqel et Parsin).

requin ; elles luisaient étrangement comme si elles avaient été, elles aussi, touchées par le feu Saint-Elme. Et, illuminées par la lumière surnaturelle, les tatouages de Queequeg brûlaient sur son corps comme de sataniques flammes bleues. (...)

— Oui, oui, mes hommes, cria Achab, regardez la flamme blanche, regardez-là bien. Elle ne fait qu'éclairer le chemin qui mène à la Baleine Blanche ! Passez-moi les chaînes du grand mât, là-bas ! J'aimerais leur tâter le pouls et laisser le mien battre contre lui : sang contre feu ! Comme ça !

Il se tourna, sa main gauche serrant bien fort le dernier chaînon et il posa le pied sur le Parsee, puis les yeux en l'air et son bras droit dressé, il se tint devant la grande trinité de flammes pointues.

— O toi, clair esprit du feu clair que j'adorais sur ces mers lorsque j'étais en Perse, j'ai été si profondément brûlé par toi en faisant ce même geste sacramentel, que j'en porte encore à présent la marque. Je te connais bien, clair esprit : et je sais désormais que la meilleure façon de t'adorer est de te défier. Tu n'es sensible ni à l'hommage, ni à l'amour, et pour ce qui est de la haine, tu ne sais que tuer, tu détruis tout. Ce n'est pas un idiot téméraire qui t'affronte maintenant. Je confesse ta puissance qui est partout sans qu'elle puisse avoir le moindre droit sur moi-même. Au milieu de l'impersonnalité générale, ici se tient quelqu'un. Ou pour mieux dire, d'où que je vienne et où que j'aie, au cours de ma vie terrestre, quelqu'un de royal est en moi et a conscience de ses droits royaux. Mais la guerre est douleur et la haine malheur. Viens sous ta figure d'amour la plus basse et je m'agenouillerai et t'embrasserai. Sous ta forme la plus haute, viens comme une simple puissance divine ; et bien que tu projettes dans l'univers des flottes de mondes parfaitement grées, ici, dans moi, il reste toujours quelque chose qui ne s'en émeut pas. O toi, clair esprit, tu m'as fait de ton feu, et comme un vrai fils du feu, je te le rends.

Subitement, en éclairs répétés, les trois flammes s'allongèrent de trois fois leur hauteur. Achab avec les autres ferma les yeux, mais son poing droit, serré, se dressa vers elles.

J'ai confessé ta puissance qui est partout sans nuit ; ne l'ai-je pas dit ? (Et je n'y étais pas contraint). Mais maintenant je ne lâcherai pas les chaînes. Tu peux m'aveugler, j'irai à tâtons. Tu peux me consumer ; je deviendrai cendre. Accepte l'hommage de ces pauvres yeux et de ces mains crispées. Les éclairs traversent mon crâne. Mes prunelles me font mal. Je sens comme ma tête coupée qui roule en sonnant sur le sol. Oh ! Oh ! Mais malgré mes yeux aveuglés, je te parlerai encore. Toute lumière que tu sois, tu sors des ténèbres ; moi je suis les ténèbres qui entrent dans la lumière, je sors de toi !

Les lances de feu s'apaisent. Ouvrez-vous, mes yeux ; voyez-vous ou ne voyez-vous plus ? Voici les flammes qui brûlent ! O magnanime ! Je me glorifie à présent d'être ton fils. Mais tu n'es que mon père ardent ; je ne connais pas ma douce mère. Cruel, qu'as-tu fait d'elle ? C'est là mon énigme, mais l'énigme de Dieu est plus difficile à résoudre. Tu ne sais pas d'où tu es venu et tu dis que rien n'a pu te créer. Certes, tu ne sais rien de ton commencement et tu te dis incommencé. Je connais de moi ce que tu ne connais pas de toi-même. O tout puissant, il y a au-delà de toi quelque chose qui est sans réponse. O clair esprit, toute ton éternité n'est que le temps, toute sa puissance créatrice n'est que matière. A travers toi, ton âme de flammes, mes yeux brûlés l'aperçoivent faiblement. O toi, orphelin de feu, toi ermite éternel, ton énigme aussi est inconnaisable, personne ne partagera jamais ta peine. Voici qu'avec une fière souffrance je déchiffre mon père. Saute, saute et lèche le ciel ! Je saute avec toi, je brûle avec toi, je voudrais être soudé à toi. Je te défie en t'adorant.

(...)

Dieu se manifestant sous l'attribut de la colère : le monde est intégralement transfiguré par une lumière noire qui ne laisse paraître que ce qui a trait à la dimension mythique du monde : les yeux des matelots (qui ont été fascinés par Achab), les attributs des sauvages, les tatouages de Queequeg (dont on ne voit pas bien pourquoi ils se mettraient à luire sous le feu Saint-Elme...) ; les ombres apparaissent en négatif : ceux ne sont pas les pupilles qui luisent, mais le blanc des yeux (seul visible dans la transe) ; ce sont les parties blanches des noirs qui apparaissent, ce sont les tatouages qui luisent sur la peau sombre, etc. Tout ce passage est une théophanie négative : Dieu se manifestant sous l'attribut de ce qu'il n'est que pour l'impie.

Cette prière d'Achab est unique dans le roman ; elle dévoile l'autre face de la quête d'Achab, qui n'est pas, ici, obsédé par Moby Dick, mais par une quête beaucoup plus spirituelle : celle de la liberté. Achab n'apparaît pas ici comme le chevalier d'une quête impie, mais bien comme celui qui, face à Dieu, veut affirmer sa liberté, c'est-à-dire son individualité. Adorer Dieu, c'est lui rendre hommage en tant que créature faite à son image, c'est-à-dire comme créature libre : si le défi est un acte d'adoration, c'est que c'est dans ce défi que la créature s'affirme comme un être libre, et non comme un être soumis. Le caractère royal de la personne qui se tient en Achab, elle le tient de son créateur même : c'est en tant que fils de Dieu qu'Achab affirme son autonomie, car c'est par sa liberté même que la créature célèbre son Créateur.

C'est pourquoi Achab ne cherche pas ici à vaincre la divinité : si la divinité *descend* vers Achab, Achab s'abaissera lui-même ; si la divinité affirme sa puissance, Achab affirme la sienne en montrant qu'il n'est pas déterminé par elle. Achab est un mystique paradoxal : lui aussi veut devenir « miroir de la divinité » : mais non pas en devenant pur réceptacle, néant issu de la destruction du « moi », en lequel la divinité pourrait venir éclore (conformément à la thématique eckhartienne de la naissance du Christ dans l'âme). Ce n'est pas en renonçant à son individualité que l'homme peut se faire miroir de Dieu, mais au contraire en affirmant cette individualité : c'est en assumant sa liberté que l'homme devient image véritable de Dieu.

Il ne s'agit pas pour Achab de nier son infériorité : Dieu peut aveugler Achab, peut le détruire — évidemment ; mais il ne peut le faire plier, il ne peut pas le faire renoncer à ce qu'il a *voulu*. Achab a lancé son désir jusque dans les cieux : sa volonté maintenant doit suivre, selon la conception achabienne de la liberté (paradoxale, dans la mesure où elle n'assujettit pas la volonté à la raison ou à la foi, mais au désir.)

Tout l'argumentaire d'Achab est fondé sur le fait que lui, contrairement à Dieu, sait de qui il a été engendré : il sait le Père auquel il doit résister pour devenir un *individu* à part entière. Il ne s'agit pas de révolte contre un dieu injuste, il s'agit de *tenir tête* à Dieu. Dieu n'a pas d'autre moyen de se réaliser que de se matérialiser : l'espace et le temps ne sont que les dégradations ontologiques d'une puissance spirituelle qui ne peut « se montrer » qu'en s'abaissant. Mais Achab se voit comme une créature sensible qui, elle, peut résister à l'absolu lui-même, en tant que fille de l'absolu.

Le paradoxe qui se tient derrière tout ce passage est un paradoxe

Lâchant les chaînes du paratonnerre et se saisissant du harpon ardent, Achab le brandit comme une torche au milieu d'eux, jurant de transpercer le premier matelot qui toucherait le moindre bout de cordage. Pétrifiés par son aspect et plus encore par le dard enflammé, les hommes, terrorisés, reculèrent. Alors Achab parla de nouveau :

_ Vous avez juré de chasser la Baleine-Blanche ; vous êtes attachés à cette œuvre comme moi ; et moi j'y suis attaché par le cœur, l'âme, le corps, les poumons, la vie. Vous allez voir la force de mon cœur. Regardez ça ! J'éteins la peur.

Et d'un seul souffle, il éteignit la flamme. » (470)

« _ Ne remontez rien et ne touchez à rien, mais attachez tout. Le vent se lève, mais il n'est pas encore arrivé dans mes plateaux. Vite, voyez-moi ça. Par les mâts et les quilles, il me prend pour le patron de quelque barque de pêche côtière. Faire descendre ma vergue de grand'hune ! Ho, pot de colle, les plus haut des mâts est fait pour le vent le plus violent et la pointe de mât que j'ai dans ma tête a dressé mes voiles jusque dans l'écume des nuages. Est-ce que j'irai les amener ? Jamais de la vie ; il n'y a que les lâches qui amènent les voiles de leur désir dans la tempête. » (470)

« Que boucan, là-haut ! Ca pourrait être sublime si je ne savais pas que la colique est une maladie bruyante. Oh, prenez une purge. Purge-toi, là-haut, Seigneur ! » (470)

théologique classique : ce n'est qu'en l'homme que Dieu peut trouver un miroir en lequel sa gloire peut réellement se manifester : ce n'est que dans l'amour et la vénération de l'homme que Dieu peut réellement trouver l'écho de sa puissance, une attestation de sa gloire, une reconnaissance de sa sublimité. Mais justement, c'est parce que l'homme est libre qu'il est cette créature en laquelle Dieu peut satisfaire son désir de se manifester, d'être connu, d'être aimé. Ce qui fait tout le prix de l'amour que l'homme rend à Dieu, c'est qu'il pourrait lui refuser cet amour : ce n'est qu'en tant qu'être libre que l'homme peut être le véritable *témoin* de la gloire divine.

Achab le sait, et prend Dieu à son propre piège : face à ce Dieu qui lui a donné l'être, il affirmera sa valeur de créature divine en affirmant sa liberté, dans le défi à Dieu. Le défi d'Achab est donc bien un acte d'adoration, comme le fils qui résiste au Père pour manifester qu'il est bien issu de ce père qui lui a donné la force nécessaire de s'affirmer face à lui.

Il ne s'agit donc pas, pour Achab, de tenter d'atteindre son but *malgré* Dieu, d'essayer de louvoyer pour le tromper, etc. Le jeu d'Achab n'a de sens que s'il ne triche pas, s'il joue en respectant les règles du jeu, seul, sans recourir à des supports techniques ou des tentatives visant à aplanir les obstacles ; là encore, le fils qui se mesure au Père ne tente pas de recourir à des expédients. Mais surtout, il ne doit pas « en rabattre » sur son désir : « il n'y a que les lâches qui amènent les voiles de leur désir dans la tempête. »

Les derniers mots d'Achab sont un blasphème pur et simple : on retrouve l'impie, la phase de prière passée : le défi adorateur redevient obstination têtue au sein de ce qui apparaît comme un rapport de forces.

Remarque : on voit que ce qui différencie radicalement Achab d'un mystique classique, c'est que le lien qui l'unit au créateur est dépourvu de ce qui, dans toute la mystique chrétienne (et musulmane) est justement l'élément qui permet de dépasser l'affrontement entre le Créateur et la créature : l'amour. C'est dans l'amour que Dieu et l'homme se conjoignent : amour de Dieu pour sa créature, qui s'abaisse vers elle pour qu'elle puisse elle-même se défier (lieu commun de la mystique chrétienne). Amour de la créature pour son Dieu, qui lui permet d'opérer la *conversion* par laquelle le fait de « disparaître » en tant qu'individu pour mieux devenir miroir de la divinité n'est pas conçu comme un renoncement à soi, mais au contraire comme une assumption. Ce n'est pas le fait que Dieu ait *besoin* de la reconnaissance de la Créature, qu'il souffre si la créature se détourne, etc. qui constitue le point paradoxal. Au sein de la mystique chrétienne, on trouve des affirmations identiques chez Angelus Silesius, on les trouve chez Ruzbehan pour la mystique iranienne, etc. Ce qui constitue la rupture radicale, c'est l'absence totale d'*amour*, qui condamne l'adoration à ne pouvoir prendre que la forme du *défi*.

En ce sens, le rapport d'Achab à Dieu est assez semblable à celui d'un fils à l'égard d'un père qu'il ne peut réellement adorer qu'en le tuant, parce qu'il n'a jamais joui de cette autre forme de reconnaissance, qui n'est pas rivalité mais *don* de soi, que constitue l'amour maternel. Le rapport d'Achab à son Père ne peut être qu'un rapport d'affrontement car l'amour, qui permettrait de transmuier la rivalité, est absent. Il n'est pas anodin qu'Achab reproche à Dieu cette absence de mère : c'est là son énigme. L'absence de la mère symbolise ici l'absence de

« Voyez par vous-même si Achab n'est pas le maître de l'aimant. Le soleil est à l'Est, cette boussole le jure !
(...) Les yeux flamboyant de mépris et de triomphe, Achab nous apparut alors dans tout son orgueil fatal. » (479)

« _ Sir, je n'aurais pas grande confiance dans cette ligne, elle m'a l'air très mauvaise. Une longue chaleur et l'humidité l'ont gâtée.

_ Elle tiendra, mon vieux. Est-ce que la longue chaleur et l'humidité t'ont gâté, toi ? Tu as l'air de tenir. Ou plus exactement, peut-être, c'est la vie qui te tient, toi, et non pas toi qui la tiens, elle.

_ Je tiens la bobine, Sir. Mais c'est comme mon capitaine dit. Avec les cheveux gris que j'ai, inutile de vouloir discuter, surtout avec un supérieur qui aura toujours raison.

_ Quoi ? En voilà un professeur rapiécé du collège de Reine Nature aux fondations de granit ; mais il ne me semble pas à la hauteur. Où es-tu né ?

_ Dans la rocheuse petite île de Man.

_ Parfait ! C'est là que tu as abordé le monde.

_ Je ne sais pas, Sir, mais c'est là que je suis né.

_ Dans l'île de l'Homme ? Eh bien, d'un côté, c'est bon. Voilà un homme de l'Homme ; un homme né dans la genèse générale ; homme objectif et maintenant homme subjectif. Sujet de quoi ? Hausse la bobine ! La mort est un mur aveugle où se cognent finalement toutes les têtes questionnantes. Larguez ! (...)

Crac ! La ligne trop tendue revient en long serpent, le loch qui tirait avait été arraché.

_ J'écrase le sextant, la foudre affole les aiguilles et maintenant la folle mer brise la ligne du loch. Mais Achab peut tout réparer. Hale, Haïtien, enroule, homme de Man. Faites faire un autre loch par le charpentier, vous m'entendez, et vous, raccommodez la ligne. Veillez-y !

_ A présent le voilà qui s'en va ; pour lui rien n'est arrivé ; mais pour moi, c'est comme si la broche sur laquelle est enfilé le monde avait filé [traduction Guerne]. (...) Ha, Pip ? Tu es venu donner un coup de main, hein Pip ?

_ Pip ? Qui appelles-tu Pip ? Pip a sauté du canot. Pip est perdu. (...) Cap'tain Achab, sir, sir, voilà Pip qui essaye à nouveau.

_ Tais-toi, espèce de fou, crie l'homme de Man en le saisissant par le bras ; débarrasse le gaillard d'arrière !

_ De deux idiots, c'est toujours le plus grand qui gronde après l'autre, murmura Achab en approchant. Levez vos mains de dessus cette chose sainte !... Où dis-tu que Pip était, petit ?

l'amour, et c'est cette absence de l'amour qui interdit à Achab de vivre l'attestation de Dieu sous une autre forme que celle du défi : c'est-à-dire ni sous la forme de l'amour lui-même, ni sous la forme de la contemplation de Dieu à travers la *beauté* du monde.

Il y a pourtant un être à l'égard duquel Achab va manifester quelque chose qui s'apparente à l'amour : c'est Pip. Mais cette fois encore cet amour même est un acte de défi (très explicite dans le texte) : Achab va aimer celui que Dieu a abandonné, celui que Dieu n'a pas aimé. Sans vouloir filer la métaphore trop loin, l'attitude d'Achab à l'égard de Pip ressemble à celui du fils aîné pour le cadet méprisé par le Père, en l'absence de mère : c'est un amour *pour* le frère qui est aussi et simultanément un amour *contre* le Père.

C'est un masque particulier d'Achab qui se montre ici ; car ce qu'il fait avec les aiguilles des boussoles correspond assez aux raisons pour lesquelles il avait *brisé* le sextant. C'est bien un orgueil prométhéen qui transparait ici, jusqu'aux *apparences* de magie qui ne sont en réalité que des techniques rationnelles.

Cf. analyse précédente (la prière d'Achab) : Pip est le seul être à l'égard duquel Achab va manifester quelque chose qui s'apparente à l'amour, mais cet amour est encore un défi lancé à Dieu : Achab aime celui que les dieux ont cessé d'aimer : son amour du prochain est encore un acte d'impiété.

Car Pip n'est pas « le prochain » : il n'est pas *toute* créature de Dieu, que je dois aimer comme Dieu aime ses créatures. Il est *une* créature déterminée, que je dois aimer parce que Dieu l'a oubliée. Il est celui qui, en opposition exacte à Achab, a oublié son identité, ne sait plus qui il est, a perdu la conscience de lui-même. Mais il est aussi celui dont les yeux vides contemplent la réalité symbolique sans le prisme de la réalité sensible.

_ A l'arrière, là-bas, sir, à l'arrière, là ! là !

_ Et toi, qui es-tu, petit ? Mon image se reflète dans tes prunelles vides. Oh Dieu ! Que l'homme puisse ainsi laisser fuir son âme immortelle ! Qui es-tu, petit ?

_ Le sonneur, sir ; le crieur du vaisseau... (...)

_ Aucun cœur ne peut vivre dans la glace... Oh, cieus glacés, regardez ici-bas.... Vous avez engendré ce malheureux enfant et vous l'avez abandonné, ô créateurs sans vergogne... Viens, petit, la cabine d'Achab sera l'abri de Pip dorénavant et tant qu'Achab vivra. Tu touches le plus profond de moi-même, petit ; tu m'es attaché par des cordes tressées avec les veines de mon cœur. Viens, descendons.

_ Qu'est-ce que c'est que ça ? Voici de la peau de requin douce comme du velours, dit le petit fou en regardant attentivement la main d'Achab et en la palpant ; ah ! si le pauvre Pip avait senti une main aussi douce que celle-ci, peut-être qu'il n'aurait jamais été perdu ! C'est comme une bouée de sauvetage, sir ; quelque chose à quoi peuvent s'accrocher les âmes faibles. Oh, sir, commandez que le vieux Perth vienne et rive ces deux mains ensemble : la noire et la blanche, car je ne lâcherai plus celle-ci...

_ Moi non plus, je ne te lâcherai plus, oh petit ! Fasse le ciel qu'en te tenant ainsi je ne t'entraîne pas vers de plus grandes horreurs. Voyez, vous tous qui croyez en Dieu, en un Dieu toute bonté et en l'homme tout en mal, voyez ! Les dieux tout puissants oublient la souffrance de l'homme et l'homme, tout idiot qu'il soit et ne sachant pas ce qu'il fait, est néanmoins rempli d'amour et de reconnaissance. Viens, en tenant ta main noire, je me sens plus fier que si je tenais celle d'un empereur. » (482)

« _ Dis-moi tout de suite que tu es un fieffé rapace, un accapareur vaurien de vieux païen ; qu'un jour tu fasses des jambes et le lendemain des cercueils pour les y fourrer, et par-dessus le marché des bouées de sauvetage de ces mêmes cercueils ? Tu n'as pas plus de principes que les dieux. Tu fais comme eux ! vingt métiers, vingt misères.

_ Mais je n'ai pas de prétentions, sir. Je fais comme je fais.

_ Tout à fait comme eux encore. Ecoute. Ne chantes-tu jamais quand tu travailles à un cercueil ? On dit que les Titans fredonnaient tout en taillant les cratères pour les volcans ; et dans la pièce de théâtre le fossoyeur chante, bêche à la main. Ne le fais-tu jamais ?

_ Chanter, sir ? Si je chante ? Oh, je m'en fous assez pour ça, sir. Seulement, si le fossoyeur chantait, c'est parce que sa bêche ne faisait pas de musique. Mais mon maillet à calfater en fait, lui. Entendez-le.

_ Oui, et c'est parce que ce couvercle est une table d'harmonie ; et ce qui fait en toutes choses la table d'harmonie, c'est le vide qui se trouve en dessous. Pourtant, un cercueil, avec un corps dedans sonne à peu près de même, charpentier. As-tu jamais aidé à porter une bière, et entendu le cercueil heurter le portail du cimetière en entrant ?

_ Ma foi (*Faith*), sir, je...

_ Ta foi ; qu'est-ce que c'est que ça ? (*Faith ? What's that ?*)

_ Mais, ma foi, sir, ce n'est qu'une sorte d'exclamation... rien d'autre, sir. » (487)

Achab débute ici une longue tirade dont le leitmotiv est la vacuité du monde sensible, qui ne prend sens que par son vide même, puisque c'est dans ce vide que ce qui existe réellement peut se manifester. Seul celui qui a pris conscience de la vanité du monde sensible peut accéder à la réalité surnaturelle, mais dans le cas d'Achab, le monde sensible est devenu pure transparence : il ne voit que le symbole qui s'y manifeste.

« Achab (*à lui-même*) : Quel spectacle ! quel bruit !... le pic-vert à tête grise qui tape sur l'arbre creux ! Les aveugles et les sourds pourront être enviés maintenant. Voyez, cette chose repose sur deux cuves à lignes pleines de lignes de remorques. Un malicieux farceur, cet homme ! Oh ! Combien immatériels sont tous les matériaux. Qu'y a-t-il de vrai, en-dehors des pensées impondérables ?

Voici le symbole redouté de la mort farouche qui, par hasard, est devenu le signe expressif de l'aide et de l'espoir en la vie quand cette dernière est le plus en danger. Une bouée de sauvetage d'un cercueil !

Est-ce que ça va plus loin ? Se peut-il que par quelque sens spirituel le cercueil ne soit après tout qu'un pourvoyeur d'immortalité ?...

Mais non... je suis allé si loin dans le côté sombre de la Terre que son autre côté, celui qui théoriquement est clair, ne me semble qu'un crépuscule incertain...

(...) Maintenant, Pip, nous allons parler de ça. Tu me nourris de si merveilleuse philosophie ! Des canaux inconnus de mondes inconnus doivent se vider en toi. » (487)

« (*Achab se dressant pour monter au pont, Pip lui attrape la main pour le suivre*)

Première inversion : le monde matériel devient immatériel du fait de sa vacuité et de sa transparence.

Seconde inversion : la seule chose qui ait de la consistance, ce qui est substantiel, c'est ce qui est immatériel, spirituel.

Ce n'est cependant pas un modèle platonicien, car ici la chose sensible n'est pas une forme ontologiquement dégradée de l'idée, mais le symbole en lequel le réel spirituel peut venir se manifester (pour celui qui sait l'y voir). Et le symbole a toujours une signification liée à l'identité de l'interprétant, ce qui n'est pas le cas de l'idée platonicienne.

Dans le cadre platonicien, connaître, saisir les vérités intelligibles, c'est toujours aussi se connaître soi-même ; mais ce n'est pas se saisir en tant qu'individu : c'est se saisir en tant qu'être rationnel, raison universelle. Dans le cadre symbolique de Moby Dick, ce n'est pas la raison universelle que dévoile le symbole, c'est le Soi de celui qui est en quête. Le savoir platonicien nous révèle en tant qu'homme ; le savoir symbolique nous révèle en tant qu'individu. Ici se tient un homme devient : ici se tient *quelqu'un*.

Ce qui fascine Achab ici, c'est l'inversion du sens du signe : la chose est la même, mais le symbole s'inverse : le symbole de la mort inéluctable devient symbole de l'espoir de la vie. Pour le charpentier (qui s'en plaint et grogne), il s'agit bien de « bricoler » la chose, de transformer un objet en un autre objet — travail de bonne femme. Pour Achab, la chose ne change pas : mais son sens se renverse.

Démarche typiquement achabienne : il fait ici une lecture *symbolique* de la manière dont la signification *symbolique* d'une chose se modifie : que signifie le fait que le sens d'une chose s'inverse ? Dans l'univers symbolique, toute opposition de contraire fait signe vers une *conjonction* : c'est cette conjonction qu'Achab met en lumière. Le cercueil, symbole de mort, est aussi symbole d'espoir et de vie, puisqu'il est le point nodal entre la vie terrestre et l'immortalité.

L'un des passages où Achab affirme le plus clairement que le monde sensible est devenu pour lui fantomatique, inconsistant, puisqu'il n'est plus que la surface translucide à travers laquelle se manifestent les réalités spirituelles (lesquelles ne s'éclairent que de la lumière du soleil mystique, qui n'est porteur pour Achab que d'une lumière *noire*.)

Pip est précisément celui qui voit directement « l'autre côté » du réel ; en ce sens, il est bien une sorte de prophète pour Achab, un témoin des réalités spirituelles, qui parlent à travers lui plus qu'il ne les décrit (Pip n'a aucune distance réflexive à l'égard de ce qu'il dit ; mais c'est ce qui fait de lui un témoin véridique, innocent).

_ Petit, petit, je t'ai dit que tu ne dois pas suivre Achab maintenant. L'heure approche où Achab ne voudra ni t'éloigner de lui, ni t'avoir à ses côtés. Pauvre garçon, je sens que tu es un trop bon remède à ma maladie. Le semblable guérit le semblable, et pour la chasse que je mène, ma maladie est ma plus désirable santé. Reste ici en bas ; on te servira comme si tu étais le capitaine. Oui mon petit, va t'asseoir là, dans ma propre chaise clouée ; tu es comme un écrou qui la tient encore plus fermement scellée dans le navire.

_ Non, non, non, vous n'avez pas un corps entier, Sir ; servez-vous de moi comme de votre jambe perdue, Sir ; je ne demande que ça, je reste une partie de vous.

_ Ah ! en dépit d'un million de misérables, tu me ferais croire en l'impérissable fidélité de l'homme !... Et c'est un nègre... et fou !... Mais il me semble que dans son cas, le semblable guérit aussi le semblable. Il redevient sain d'esprit. (...)

_ Oh, bon maître, maître !

_ Si tu pleures, je te tue !... Méfie-toi, Achab est fou, lui aussi. Ecoute : tu entendas tout le temps mon pied d'ivoire taper sur le pont et tu sauras que je suis toujours là. Maintenant, adieu ! Ta main ! Touche ! Tu es fidèle, petit, comme le cercle l'est à son centre. Ainsi : Dieu te bénisse à jamais... et si on en arrive à ça... qu'Il te sauve toujours, quoiqu'il arrive. (*Achab sort*)

« ... quelque chose de quasi insoutenable pour les âmes faibles apparut dans les yeux du vieillard. De même que l'étoile polaire qui ne se couche pas et qui, pendant les six mois de nuit arctique s'impose à l'œil, perçante et constante, le lent regard d'Achab brillait maintenant fixement dans les ténèbres du sombre équipage. Il les dominait si bien que tous leurs mauvais présages, leurs doutes, leurs craintes, étaient forcés de se cacher dans leurs âmes et ne pouvaient même pas laisser pointer une feuille.

Au cours de cet intervalle symbolique, toute espèce d'humour, naturel ou forcé, disparut ; Stubb n'essayait plus de faire rire, Starbuck ne tentait plus de rien empêcher. Joie, tristesse, espoir et peur semblaient également réduits en la plus fine poussière dans le mortier de l'âme de fer d'Achab. Comme des mécaniques, ils se déplaçaient, muets, sur le pont, avec la sensation de l'œil despotique du vieillard toujours sur eux. » (493)

« Mais si vous l'aviez regardé longuement en secret, quand il pensait qu'aucun regard, sauf un, n'était sur lui, alors, vous auriez découvert que, comme son regard faisait trembler l'équipage, le sien tremblait sous le regard insondable du Parsee, ou du moins, ce regard le troublait parfois de quelque façon sauvage. » (494)

« Peu lui importait, tandis qu'il se tenait ainsi debout pendant une heure entière, que l'humidité nocturne couvrît de perles son manteau, son chapeau comme taillés dans la pierre. Les vêtements que la nuit avait mouillés, le soleil du lendemain les séchait sur lui. Et ce fut ainsi, jour après jour, nuit après nuit. Il ne descendait plus dans la cabine ; tout ce dont il avait besoin, il l'envoyait chercher. » (494)

« Il ne soignait plus sa barbe qui poussait en broussaille, pareille à la barbe qui pousse sur les racines des arbres renversés dont le haut est déjà mort. Mais bien que sa vie fût devenue maintenant une seule veille, et bien que le feu mystique du regard du Parsee ne s'éteignît jamais, ces deux

Tout en étant l'autre d'Achab, Pip reste son semblable : il est une partie de lui, il est sa jambe manquante, la part de son âme qui contemple les choses cachées. En ce sens, il est une médecine pour Achab, car il est cet autre qui permet à la part démoniaque d'Achab de s'incarner, sous une forme qui n'est précisément pas démoniaque. C'est Pip qui pousse à Achab à redevenir humain, à s'attacher au réel. Et c'est en ce sens que Pip est un « trop bon remède » : car Achab doit renoncer à son humanité (et par conséquent à sa foi et son amour dans / pour l'humanité) pour devenir l'individu.

Il n'y a plus de distance entre Achab et l'équipage du *Pequod* ; plus de distance possible, donc plus d'humour. Le *Pequod* apparaît ici comme un panoptique au sein duquel Achab occupe la place centrale ; il n'est plus le point de mire des regards (c'était le cas jusqu'à présent), il est lui-même le regard qui assujettit.

Fedallah est le seul personnage duquel on puisse dire qu'Achab est « sous » son regard. Achab est toujours le point de mire des regards des matelots du *Pequod*, mais il est face à ces regards comme le dieu aristotélicien, qui meut mais n'est pas mu. Seul le regard de Fedallah peut é-mouvoir Achab.

Fin du parcours : on est passé de l'absence complète d'Achab (début) à la présence continue. Ce qui tend à donner une signification symbolique à la cabine : la cabine, c'est l'espace du capitaine, qui établit l'itinéraire, planifie la chasse, etc. Mais ici l'espace de la cabine est tout entier consacré à une seule chasse : la cabine est le lieu où la distinction entre ce que fait Achab et ce qu'il est censé faire apparaît en pleine lumière. Plus la chasse se rapproche de la quête que mène effectivement Achab, et moins Achab se tient dans cet espace distinct.

hommes ne semblaient jamais s'adresser la parole, sauf à de longs intervalles et seulement pour des choses nécessaires et sans importance. Quoiqu'un charme puissant semblât les apparier, ils paraissaient pourtant, aux yeux de l'équipage, aussi distants l'un de l'autre que deux pôles. Si, de jour, il leur arrivait d'échanger un mot, la nuit, ils étaient absolument muets. Mais parfois, durant de longues heures, sans un seul appel, debout à une grande distance l'un de l'autre, sous la lumière des étoiles, Achab dans son écouteille, le Parsee au pied du grand mât, ils se regardaient fixement, comme si, dans le Parsee, Achab voyait l'ombre de son corps projetait, comme si, dans Achab, le Parsee voyait son propre corps abandonné.

Pourtant par son commandement de chaque jour, chaque heure, chaque instant Achab était un maître indépendant, et le Parsee son esclave. Mais tous deux semblaient attelés ensemble et menés par un invisible tyran : l'ombre maigre à côté du corps solide. » (495)

« Mais déjà l'aile noire passait devant les yeux du vieillard et le long bec crochu frappa sur son chapeau ; avec un cri perçant, le faucon noir s'élança avec sa prise.

Un aigle vlua trois fois autour de la tête de Tarquin, enlevant sa coiffure pour la replacer, et sur ce, Tanaquil, femme de Tarquin, déclara que son époux serait roi de Rome. Le remplacement de la coiffure étant considéré comme de bon augure.

Le chapeau d'Achab ne fut jamais remplacé ; le faucon sauvage poursuivit son vol en l'emportant loin, devant la proue, et finalement il disparut, et à l'endroit où il disparût, on vit vaguement un petit flocon noir tomber de cette immense hauteur dans la mer. » (497)

[Le passage suivant est composé d'extraits du chapitre 132, intitulé « Symphonie » ; c'est le chapitre le plus beau de *Moby Dick*, et c'est lui qui termine le récit : ensuite, c'est la chasse. Toutes les grandes lignes de force s'y retrouvent.]

« C'était une claire journée d'un bleu d'acier. Les espaces de l'air et de la mer étaient tout pénétrés d'azur. Mais le ciel, doucement clair et pur avait quelque chose de féminin, tandis que la mer robuste était un mâle dont la poitrine se soulève en de puissants et lents halètements, comme Samson endormi.

De ci, de là, très haut, vogaient les ailes blanches comme la neige de petits oiseaux immaculés. Ils semblaient être les douces pensées féminines du ciel, tandis que rôdant au sein des profondeurs, très bas, sous l'insondable bleu, les puissants léviathans, les espadons et les requins mêlaient leurs nages, et ils étaient les pensées fortes, meurtrières et troubles de la mer virile.

Mais les différences qui semblaient séparer la mer et le ciel n'étaient que des nuances et des ombres ; en réalité, les deux éléments étaient mélangés ; seule, cette connaissance spirituelle de leur sexe les partageait.

Au zénith, tel un roi absolu, le soleil semblait être celui qui mariait le ciel tendre à la mer audacieuse et tourmentée, comme l'épouse à l'époux. Sur la ligne ronde de l'horizon, un léger halètement dénonçait la tendre et palpitante confiance, la crainte affectueuse avec lesquelles la timide fiancée offrait sa gorge.

Tordu, noueux, ridé, hagard, ferme et inflexible, les yeux luisant comme des braises dans les cendres d'une ruine, l'inébranlable Achab se tenait debout dans la clarté du matin.

Achab et Fedallah sont les deux pôles d'une même entité : pôle matériel, pôle immatériel, l'ombre et le corps. Les rapports entre Achab et Fedallah sont donc hiérarchiquement inversés selon le point de vue adopté : en tant que membre de l'équipage, Fedallah est l'esclave d'Achab ; en tant que part mystique, c'est Achab qui est sous son regard. Ce passage surmonte l'opposition en faisant de chacun d'eux l'esclave d'un tyran invisible.

Il est intéressant de noter que, lorsque Achab paraît seul, il est beaucoup moins l'incarnation de la folie que celle de la liberté : il plie sa volonté au désir qu'il a lancé dans les cieux sous-marins. Mais lorsqu'il paraît avec Fedallah, il semble davantage l'instrument d'une obsession folle, qui ruine sa liberté. Ce qui fait qu'Achab y est, en général, moins intéressant.

Un des passages où un épisode historique et un épisode mythique sont mis en rapport par simple juxtaposition ; mais ici la dimension symbolique vient de l'opposition entre les deux récits, puisque l'augure change de signe.

Première sexualité (inversée) : le ciel apparaît comme élément féminin, la mer comme élément masculin.

Deuxième sexualité : les oiseaux sont les pensées féminines du ciel, les léviathans sont les pensées de l'océan viril.

La différenciation n'est pas spatiale : elle est sexuelle ; ce sont deux pôles d'une même entité, d'un même réel. L'univers est une sphère androgyne au sein de laquelle les parties mâles et femelles sont indissociables, même si elles sont distinctes. Le sexe dont il s'agit ici est un sexe spirituel : il s'agit donc de savoir ce qui est fécondant et ce qui est fécondé. Dans ce contexte, c'est l'océan qui vient féconder la matrice ouverte du ciel.

Le renversement est symbolique : ce n'est pas le ciel de la raison qui vient exploiter les ressources potentielles de la mer par le phallus technique, ce sont les archétypes de l'inconscient collectif qui viennent féconder les forces du Moi en faisant éclore des symboles.

L'hymen s'effectue sous l'égide du soleil, lequel n'appartient pas à la partition sexuelle : la mer et le ciel se rejoignent sur le plan

Oh ! enfance immortelle, innocence de l'azur ! Dieux invisibles jouant autour de nous ! Douce jeunesse de l'air et du ciel ! Vous étiez indifférents aux étaux de douleur qui serraient Achab. De même, des petites filles, Marie ou Marthe, lutins aux yeux pleins de rire, jouent sans souci autour de leur vieux père avec les dernières mèches de ses cheveux pâles.

Sortant de l'écoutille, Achab traversa le pont, se pencha sur la lisse et regarda son ombre qui s'enfonçait dans l'eau à mesure qu'il s'efforçait de sonder les profondeurs. Mais les douces odeurs de cet air enchanté semblaient pour un moment avoir éteint le feu qui rongait son âme. Car air joyeux, ce ciel aimable le caressaient enfin. Le monde marâtre, si longtemps hostile et cruel, en lançait maintenant affectueusement son cou rétif, et semblait verser des larmes joyeuses sur lui, comme sur quelqu'un qui peut être sauvé et béni par l'amour dans son obstination et son égarement même. Sous son chapeau rabattu, Achab laissa tomber une larme dans la mer, et le Pacifique ne contient jamais rien de plus précieux que cette unique petite goutte d'eau.

Starbuck vit le vieillard ; il remarqua comment il se penchait lourdement par-dessus bord. Il lui sembla entendre dans son propre bon cœur l'immense plainte qui sortait du centre de la sérénité environnante. Attentif à ne pas le troubler, ni à être remarqué de lui, il s'approcha cependant et resta là.

Achab se retourna.

_ Starbuck ?

_ Sir ?

_ Oh, Starbuck, le vent est doux, doux ! et que le ciel est doux ! C'est par un jour presque aussi doux que celui-ci que j'ai frappé ma première baleine, garçon harponneur de 18 ans. Il y a de cela quarante — quarante ! — quarante ans... Quarante ans de continuelle chasse aux baleines ! Quarante ans de privations, de périls et d'orages ! Quarante ans sur la mer impitoyable. Pendant quarante ans, Achab a déserté la terre paisible pour se battre contre les horreurs des abîmes... pendant quarante ans ! Oui, oui, Starbuck, de ces quarante années je n'en ai pas passé trois à terre. Quand je pense à la vie que j'ai menée... au désert de solitude qu'elle fut... cette existence fermée, retranchée, murée comme une citadelle qu'est celle d'un capitaine, qui ne reçoit et n'admet aucune sympathie de la vie verdoyante qui l'environne... oh ! lassitude ! oh ! tristesse accablante... Noir esclavage du commandement solitaire !... Quand je pense à tout cela, que j'ai à peine entrevu mais jamais aussi nettement, pertinemment ressenti et connu auparavant — et comment durant quarante années je n'ai vécu que de nourriture séchée et salée... parfait symbole du dessèchement de mon âme... quand le plus pauvre à terre a des fruits frais à portée de main chaque jour, et rompt le pain frais du monde au lieu de mes croûtes moisisées... au loin, à des océans entiers de distance me

horizontal, le soleil est, lui, au zénith.

Un des rares moments où la transcendance se trouve incarnée sous des formes qui en manifestent l'innocence ; mais il s'agit ici d'innocence céleste, qui se situe par-delà bien et mal. L'innocence de l'enfant qui joue (ce qui fait penser à Nietzsche), c'est aussi celle de la cruauté. Marie ou Marthe renvoie à l'opposition classique entre la vie consacrée au service de dieu (Marie) et la « *vita activa* » (Marthe), mais il faut à mon avis éviter de surdéterminer ici les connotations bibliques. Les jeunes filles dont il s'agit ici apparaissent davantage comme des fées païennes dansant autour du vieillard que comme des servantes du Christ...

Dernier moment mystique, mais le plus accompli. C'est un instant d'apocatastase, où la dissociation du réel entre bien et mal, dieu ou contre dieu, liberté et soumission, est surmontée. C'est le seul moment où la beauté du monde va apparaître à Achab, où le monde se met à pleurer sur Achab des larmes de rédemption par l'amour (l'amour apparaît ici explicitement comme une force susceptible de sauver *tous* les hommes), et où lui-même se met à pleurer dans l'océan.

La symphonie dont parle le titre est aussi une communion : c'est une harmonie dans la beauté où les tensions se résolvent au sein d'une unité supérieure, sans abolir les distinctions. Dans l'instant symphonique, le ciel s'abandonne à l'océan, le monde apparaît comme une mère qui sauve l'enfant par ses pleurs d'amour, et Achab s'abandonne à l'océan. C'est l'instant où chaque être, au lieu de s'abandonner à la puissance du souffre qui le pousse à se resserrer sur son individualité au point d'en déchirer l'unité du monde et d'en faire un enfer, s'ouvre à la totalité du réel et l'accueille, reconstituant en lui et hors de lui l'unité harmonique, paradisiaque, du réel.

séparant de cette femme-enfant que j'ai épousée après la cinquantaine, en partance dès le lendemain pour aller doubler le Cap Horn, ne laissant qu'un creux de bête couchée dans l'oreiller de mes noces... une épouse... une épouse ? plutôt la veuve d'un mari vivant. Oui, j'ai fait une veuve de cette pauvre fille en l'épousant, Starbuck ! Et puis la folie, la frénésie, le sang bouillonnant, le front brûlant, fumant avec lesquels au cours de mille mises à la mer, le vieil Achab a furieusement pourchassé sa proie, en écumant... plus démon qu'homme !... oui ! oui ! quelle folie de quarante ans... fou, le vieil Achab a été un vieux fou ! Et pourquoi cette bataille des chasses ? A quoi a servi de se fatiguer, de se casser les bras aux rames, au fer, à la lance ? Le vieil Achab en est-il plus riche ou meilleur maintenant ? Regardez, oh ! Starbuck, n'est-il pas terrible qu'en plus de ce lourd fardeau qui me charge, ma pauvre jambe m'ait été arrachée ? Attendez, que j'écarte cette vieille chevelure : elle m'aveugle comme si je pleurais. Des mèches aussi grises n'ont jamais contenu que des cendres ! Mais dites, ai-je l'air si vieux, si tellement vieux, Starbuck ?... Je me sens horriblement faible, courbé et bossu, comme si j'étais Adam écrasé sous les siècles entassés depuis le Paradis !... Dieu !... Dieu !... Dieu !... Rompez mon cœur ! Ecrasez mon cerveau !... Dérision... Dérision mordante et amère des cheveux gris, ai-je vécu assez longtemps pour vous mériter, pour paraître et me sentir si intolérablement vieux ?... Là, restez près de moi, Starbuck, laissez-moi regarder dans un œil humain ; c'est mieux que de contempler lamer ou le ciel, mieux que de contempler Dieu. Par la verte terre je le jure, par l'astre clair !

C'est un miroir magique ! Je vois ma femme et mon enfant dans ton œil, homme. Non, non... quand Achab marqué chassera Moby Dick, n'allez pas avec lui, restez à bord, ne mettez pas à la mer quand je le ferai. Ce danger ne sera pas le tien. Non, non, pas avec le foyer lointain que je vois dans cet œil.

_ Oh capitaine ! mon capitaine ! Âme noble ; splendide vieux cœur malgré tout. Pourquoi quelqu'un devrait-il nécessairement donner la chasse à ce poisson haï ? Revenez avec moi ! Fuyons ces eaux mortelles ! Retournons chez nous ! Starbuck aussi a femme et enfant de sa tendre jeunesse, tout comme vous, Sir, vous avez femme et enfant de votre tendre et fraternelle vieillesse ! Partons ! Partons !... Sur-le-champ, laissez-moi changer de barre ! Avec quelle joie, quelle gaieté, oh ! mon capitaine, nous filerons notre chemin pour revoir le vieux Nantucket. Je pense, Sir, qu'ils ont des journées aussi douces et bleues que celle-ci à Nantucket.

_ Oui, oui, il y en a... certaines matinées d'été... à peu près à cette heure, oui... c'est l'heure de la sieste de midi, maintenant... le petit se réveille gaiement ; il se dresse dans son lit, sa mère lui parle de moi, de moi le vieux cannibale ; elle lui dit que je suis parti en mer, mais que je vais revenir bientôt pour le faire sauter sur mes genoux.

— C'est ma Mary, ma Mary elle-même ! Elle a promis que chaque matin le petit partirait à la colline pour être le premier à voir les voiles de son père ! Oui, oui, c'est assez ! C'est fait ! Nous piquons sur Nantucket ! Venez étudier le chemin, mon capitaine, et partons ! Voyez, voyez le visage du petit à la fenêtre ! la main du petit faisant signe sur la colline.

Mais le regard d'Achab se détourna. Il tremblait comme un arbre sec qui laisse tomber son dernier fruit.

Qu'est-ce que c'est ? quelle est cette chose sans nom, insondable et surnaturelle ? quel dieu

[C'est Guerne qui traduit de cette façon ; le texte anglais est : « Oh ! my Captain ! My Captain ! » ; le parallèle avec Whitman est évident, mais on ne doit pas oublier que *Moby Dick* a paru 15 ans avant la dernière édition de *Leaves of Grass*, en laquelle le poème apparaît. On retrouve la même formule p. 524.]

O Captain! My Captain!

*O Captain! My Captain! our fearful trip is done;
The ship has weather'd every rack, the prize we sought is won;
The port is near, the bells I hear, the people all exulting,
While follow eyes the steady keel, the vessel grim and daring*

Ici le réel sensible devient symbole contemplé, mais sous une forme positive ; Starbuck va chercher Achab sur son propre terrain : le terrain symbolique, par l'exhaustion du signe sensible à la dimension symbolique, objet de contemplation spirituelle. Mais ici le symbole appelle Achab à sa face paternelle : c'est un symbole manié par Starbuck, il ne peut refléter que Starbuck. Starbuck tente ici de contraindre Achab à donner au symbole le même sens que celui qu'il prend pour lui (ce qui est exactement ce que fait Achab avec le doublon) : il s'agit d'une tentative de manipulation inversée. Pour Achab, l'enfant est le symbole, de l'orphelin, la mère le symbole de la veuve : tous deux sont symboles de sa propre solitude.

sournois, quel terrible roi sans remords me commande pour que, malgré les désirs naturels et l'amour, je continue à me sentir poussé, bousculé, forcé, et que je m'apprête à faire follement ce que mon propre cœur naturel n'ose même pas concevoir ? Est-ce qu'Achab est Achab ? Dieu... est-ce moi ? ou qui est-ce qui me lie les bras ? Mais si le grand soleil ne bouge pas de lui-même ; s'il n'est qu'un petit obéissant du ciel ; s'il n'existe pas une seule étoile qui puisse faire sa révolution sans l'ordre d'une invisible puissance ; comment ce seul petit cœur pourrait-il battre, ce seul petit cerveau penser, si Dieu ne créait ces battements mêmes et ne pensait ces pensées à ma place.

Par le ciel, homme, nous sommes brassés et rebrassés dans le monde, comme ce cabestan, là-bas ; et le destin est l'aspect. Et ça a été ainsi de tout temps, voilà ! ce ciel souriant, cette mer insondable ! Voyez ! Voyez Albicore ! [Le problème de « Albicore », que Gionio décide de *ne pas traduire*, et que Guerne décide de traduire par « Albatros » (??), vient du fait qu'un albicore est une sorte de thon qui ne peut pas « transpercer » quoi que ce soit ; peut-être Melville confond-il l'albicore et l'espadon...] Qui lui a donné l'idée de chasser et de transpercer ce poisson volant ? Où vont les meurtriers, homme ? Qui condamnera quand le juge lui-même est cité à la barre ?...

Mais que le vent est doux, doux, et que le ciel est doux ! L'air maintenant sent comme s'il avait pasé sur un pré. Ils ont fait les foins, quelque part, sur les pentes des Andes, Starbuck, et les faucheurs dorment dans le foin fraîchement coupé. Ils dorment. Oui, nous pouvons peiner tant que nous voulons, mais il nous faut dormir, finalement, dans le champ. Sommeil ? Oui, et pourrir parmi la verdure, comme se rouillent les faucilles de l'an passé jetées à terre et abandonnées dans les coupes non achevées... Starbuck !

Mais, blanc comme un cadavre, désespéré, était parti.

Achab traversa le pont pour se pencher sur l'autre bord. Il tressaillit en voyant les yeux fixes qui se reflétaient dans l'eau. Fédallah, immobile, était penché, lui aussi, sur la même rambarde. » (502)

Renversement total : c'est maintenant la quête d'Achab qui apparaît comme le signe de son aliénation, de sa soumission conscience mais néanmoins involontaire à Dieu ! La manie d'Achab n'est plus une « folie lucide » au sein de laquelle la raison est instrumentalisée par la vision délirante, elle est lucidement folle : Achab est conscient de son impuissance à contrevenir à une force qu'il ne contrôle pas, qui n'est pas l'expression de son désir mais d'un décret divin. *Et Achab se soumet* à ce décret divin, en prenant appui sur le fait qu'il est impossible de ne pas s'y soumettre, puisqu'il n'y a pas de *séparation*, pas d'*autonomie* de la créature. Ce qui était auparavant vécu comme le geste de défi lancé à Dieu est à présent ressaisi comme l'actualisation de l'*impossibilité* de toute révolte, comme une soumission à laquelle Achab assiste impuissant.

Achab retrouve paradoxalement les voies de la mystique classique : il est, dans son être de chair, dans son individualité phénoménale, l'expression-manifestation d'une essence déjà présente dans un entendement divin auquel il ne peut *faire face*, puisqu'il est lui-même *inclus* dans cet entendement. Achab n'est Achab qu'en tant qu'il est Dieu, cette partie de Dieu qu'il vient manifester et qu'il ne peut pas manifester — car il n'y a pas d'*autre* de Dieu.

Ce passage est donc un renversement total de la perspective d'Achab, même si la décision finale reste inchangée ; Achab rejoint ici la parole christique : *non pas ce que moi je veux, mais ce que Toi Tu veux*, qu'il répercute non comme un devoir moral, mais comme une nécessité théologique. Quoique j'incline à faire, je ne pourrai vouloir faire autre chose que ce que tu voudras que je fasse, que tu feras toi-même à travers moi.

C'est précisément dans la mesure où *je suis Dieu* que je ne peux pas être autre que ce que Dieu est en moi, autre que ce que Dieu se manifeste à lui-même en se manifestant à travers moi.

Mais cette fois encore — et c'est en quoi Achab reste Achab — cette identification, qui est vécue dans la joie par le penseur mystique, car elle est vécue dans l'amour (il n'est pas très difficile de montrer comment, par exemple chez Ibn Arabi, cette identification de l'essence du sujet à une heccéité prééternelle déjà présente dans l'espace divin avant même que toute création n'ait lieu, débouche sur un amour qui est à la fois amour de Dieu, amour de la femme et amour-connaissance de soi) n'est vécue que sur un mode *tragique*. Achab se résigne bel et bien à la nécessité d'être ce que Dieu a voulu qu'il soit, à ce qu'il est en tant que parcelle de la divinité ; mais il ne s'y résout pas dans la flamme d'un désir sublime : il l'accepte comme un destin, une fatalité. Il a admis qu'il n'y avait pas d'extériorité possible à l'égard de Dieu : tout être ne peut s'endormir que dans le champ ; mais lui-même vit cette identification comme une aliénation.

Il faut aller jusqu'au bout : à travers Achab, c'est Dieu désespérant de ce qu'il est, de ce qui de lui se manifeste. Non plus le Dieu soupirant après sa manifestation, le Dieu aspirant à être connu et aimé, mais Dieu désespérant de se connaître.

Il faut donner au chapitre son sens fort : « symphonie » : c'est ici que tout entre en concordance, que tout le réel ne fait plus qu'un dans le témoignage rendu à l'unicité de Dieu. Mais au lieu que ce témoignage et cette unicité soit vécus dans l'amour à travers la contemplation de la beauté, ils sont saisis dans l'angoisse, la tristesse, la désespérance, le sentiment de l'aliénation.

«_ Quel est l'être sans âme qui ose rire devant une épave ? [Il s'agit évidemment de Stubb] Homme, homme ! Si je te savais pas courageux et intrépide comme le feu et aussi naturellement que lui, je jurerais que tu es un lâche. Devant une épave, on ne doit entendre ni un gémissement ni un rire.

On peut *enfin* donner un sens à la formule de Starbuck : qu'Achab se méfie d'Achab : ce que tu prends pour un acte de défi n'est que ce qui fait de toi un jouet entre les mains du Dieu auquel tu prétends faire face.

On peut éventuellement tenter d'atténuer cette conclusion en en faisant une partie du délire d'Achab ; mais alors il faut reconnaître que, de la même façon, tout ce qu'Achab concevait comme une quête d'affirmation de soi, comme l'acte de la liberté, n'était que la réalisation soumise d'un délire, la marque de son aliénation. Cela revient à dire qu'en fait, « Achab est fou ». C'est cette interprétation que l'on pourrait éventuellement appuyer sur une lecture des dernières lignes faisant de Fedallah le véritable auteur de l'homélie d'Achab. Fedallah aurait contre-attaqué aux tentatives de Starbuck (l'enfant qui fait signe) par un argumentaire théologique absolutisant la résignation face aux desseins de la divinité. Mais alors Achab n'apparaît que comme un fantôme, et sa révolte perd tout enjeu. Fedallah dicte à Achab un discours de mauvaise foi sartrienne pour mieux l'empêcher de céder à l'appel de l'enfant. Ça ne va pas du tout.

En revanche, si l'on admet l'analyse d'Achab lui-même, alors on comprend *l'incipit* du chapitre : la resplendissance de la création dans une symphonie de tous les êtres qui sont autant de manifestations de Dieu à lui-même, le monde comme symphonie divine, plongée dans une innocence radicale, par delà bien et mal, car *la liberté* n'existe pas. Il n'y a qu'un Dieu qui joue, le monde est le théâtre cruel à travers lequel Dieu se met lui-même en scène. C'est à mon avis le seul moyen de comprendre comment le passage sur le juge s'intègre dans le paragraphe : là où tout est déterminé, le juge lui-même apparaît comme une partie de la face, une pièce du jeu : tout jugement *sur* la création est impossible : tout est innocence, par delà (ou en deçà) du bien et du mal.

Et ce qu'affirme Achab, c'est que s'il n'y a plus de place pour le *non* de la créature (ou du moins, s'il n'y a de place pour un non que dans la mesure où ce non est encore une voie par laquelle Dieu se manifeste à lui-même), il n'y en a pas non plus dans l'au-delà : Achab ne se prépare pas, comme Ivan, à « rendre son ticket à Dieu » : il abdique dans une forme de reconnaissance de la toute puissance qui, tout en étant désespérée, n'en est pas moins absolue.

La réaction de Starbuck est logique : d'une part, il sait qu'il vient de perdre sa dernière bataille contre Achab ; et d'autre part, ce que vient de dire Achab est une hérésie pure, qui vise à mobiliser la toute puissance divine *pour justifier* l'impiété, dans un monde où en l'absence de liberté il n'y a plus ni bien ni mal, mais le jeu d'un Dieu cruel qui danse à travers nos pas.

Quant à Fedallah, il n'est plus désormais « l'autre » d'Achab : ils ne sont plus les deux pôles d'une même entité, ils sont un seul et même être ; ils ne se regardent plus de manière éloignée, ils regardent la même chose, de la même perspective.

_ Oui, Sir, dit Starbuck s'approchant, c'est un solennel spectacle, un augure... un mauvais augure.
_ Augure ?... augure ?... le dictionnaire ! Quand les dieux songent à s'adresser directement à l'homme, ils lui parlent directement, ouvertement ; avec honneur ; ils ne hochent pas la tête avec des sous-entendus de vieilles femmes et de sombres prophéties de sorcières [comme d'habitude, Guerne traduit ici deux fois... une seule expression : « give an old wives darkling hint » ; mais c'est joli ! Pour la suite, je suis principalement Guerne, qui traduit presque tout deux fois !] Retirez-vous ! Vous êtes les deux pôles opposés d'une même chose ; Starbuck est l'inverse de Stubb, et Stubb est l'opposé de Starbuck ; les deux bouts de la même humanité. Et Achab se dresse seul parmi des millions d'êtres qui peuplent cette terre ; ni les dieux, ni les hommes ne sont ses proches, son prochain !... » (511)

« La main du destin avait saisi leurs âmes. Les émouvants périls de la précédente journée, l'incertitude torturante de la nuit qui venait de passer, l'allure obstinée, sans crainte, aveugle de leur vaisseau fou, piquant vers son but volant, tout cela accélérât les battements de leur cœur. Le vent qui gonflait leurs voiles à pleins ventres et faisait nager le vaisseau comme s'il était poussé par des bras aussi invisibles qu'irrésistibles. Tout était comme des manifestations symbolique de la divine volonté qui les asservissait [*unslaved*] à sa course. » (514)

« Chaque espars supportait son plein d'hommes prêts et mûrs pour leur destin. » (514)

« Le bateau d'Achab, jusque ici indemne, semblait tiré vers le ciel par des fils invisibles. » (517)

« Même avec un os cassé, le vieil Achab est intact ; et pourtant, cet os mort faisait autant partie de mon corps que tous mes os vivants. Ni Baleine-Blanche, ni homme, ni démon, rien ne peut seulement égratigner le vieil Achab dans ce qu'il est vraiment. Y a-t-il une balle pour crever le plancher de la mer, où un mât qui puisse déchirer le toit du ciel, là-haut ? » (518)

[Starbuck et Achab : version abrégée de leur précédente entrevue]

« Tes anges gardiens te préviennent. Que te faut-il de plus ? Devons-nous continuer à chasser ce pmoisson meurtrier jusqu'à ce qu'il ait noyé le dernier homme ? Devons-nous être tirés par lui jusqu'au fond de la mer ? Devons-nous être remorqués par lui jusqu'au royaume des enfers ? Oh ! Oh ! c'est impie et basphématoire de le chasser davantage !

_ Starbuck, ces temps derniers, je me suis étrangement senti attiré vers toi ; depuis cette heure, tu sais, où nous avons lu dans les yeux l'un de l'autre. Mais pour la baleine, que ton visage soit comme la paume de ma main... un vide sans lèvres et sans traits. Achab est à tout jamais Achab, homme ! Toute la chose est écrite d'avance. Elle fut répétée par toi et par moi un billion d'années avant que cet océan roule. Sot ! Je suis le lieutenant des Parques [the Fates'lieutenant], et j'agis sur ordre [énorme contresens de Giono : « je n'ai à recevoir d'ordres de personne » !] Arrange-toi, subordonné, pour obéir aux miens...

Le passage précédent fait apparaître sous un nouveau jour cette tirade « achabienne » : Achab y renouvelle sa prétention à être « l'individu », l'homme sans prochain. Mais il ne l'est désormais qu'en tant que forme déterminée en laquelle Dieu se révèle à lui-même. L'affirmation de soi n'est plus un défi lancé à Dieu, il n'est plus une tentative visant à prendre Dieu à son propre piège (la liberté), il est la manière dont Achab joue le jeu qu'il a dévoilé : il sera celui qu'il a à être pour être pleinement celui que Dieu est en lui. En ce sens, il y a bien dans ce passage un air d'*amor fati* : ne pouvant faire quelque chose qui s'oppose aux décrets divins, Achab décide de se vouloir lui-même, de vouloir être ce que Dieu est en lui. En ce sens, Achab est ici tout à fait kierkegaardien ! Pour Kierkegaard, le but est de trouver « ce que Dieu avait en tête » en nous créant, de comprendre qu'il nous est impossible de ne pas être celui qu'on est, et de *se choisir* comme ce qu'on est. Là est la véritable liberté pour Kierkegaard... point de vue que semble partager Achab ici.

La dernière équivalence dressée entre le *Pequod*, l'équipage du *Pequod* et son capitaine valide l'hypothèse d'Achab : puisqu'elle fait de la totalité une manifestations symbolique de la toute puissance divine.

Le champ sémantique du destin devient omniprésent (*ready and ripe for their fate*), de même que l'entraînement d'Achab par une providence tragique.

L'essence d'Achab est inaccessible aux meurtrissures physiques, puisque son identité est spirituelle ; mais on sait désormais que lui-même ne peut porter atteinte à ce qu'est Achab : lui-même est impuissant à sa désolidariser de cette essence divine, ce pour quoi il affirme maintenant sa liberté en affirmant jusqu'au bout cette identité.

Confirmation de l'homélie d'Achab : Achab ne peut être autre qu'Achab, il est prisonnier d'un destin. La chasse à la baleine n'est pas un défi lancé aux dieux, c'est le décret divin. Il est vain de vouloir lui échapper, l'essence (l'heccéité) d'Achab comme de Starbuck étaient gravées dans l'esprit de Dieu bien avant que les idées qui peuplent cet esprit trouvent à se manifester par le biais de la Création. Mais ici, c'est la réception tragique qui disparaît, au profit d'une sorte d'*amor fati*. Achab a manifestement choisi de vouloir être ce qu'il est (ce qui s'oppose évidemment à son premier but, qui était de vouloir choisir qui il était) ; il a, en termes kierkegaardien, décidé de se vouloir.

	<p>[Traduction Guerne : Achab est Achab à jamais, homme ! Tout cela, la tragédie entière est décrétée immuablement. Mille millions d'années avant que ne roulent les eaux de cet océan, nous la répétions, toi et moi, pauvre fou ! Je suis le lieutenant des Parques et j'agis sur ordre, <i>etc.</i>]</p> <p>« Vous n'avez qu'à suivre son sillage. Il est infailible. C'est tout. Va toujours, timonier, comme tu le fais et comme tu l'as fait. Quelle belle journée ! Elle ne peut pas être plus belle en ce monde, même si aujourd'hui il était tout d'un coup tout neuf et qu'il soit ouvert pour la première fois comme une maison pour les anges. Voilà de quoi penser ; mais Achab ne pense jamais ; il ne fait que sentir, sentir. Et c'est assez pour l'homme. Penser, c'est de l'audace. Dieu seul a ce droit et ce privilège. » (521)4</p> <p>« Comme les vents fous soufflent sur ces herbes, ils cinglent mes cheveux autour de ma tête comme les lambeaux de toile qui claquent dans les voilures déchirées. Un sale vent qui a sans doute déjà passé dans les corridors et les cellules des prisons et des salles d'hôpital, et maintenant qu'il les a balayés, il vient souffler ici avec son air innocent. Pouah ! Il est infect. Si j'étais le vent, je ne soufflerais plus sur un monde aussi mauvais et aussi misérable. [...] Et pourtant, c'est une chose héroïque que le vent ! Qui l'a jamais conquis ? Dans chaque combat, il a le dernier mot et le plus amer. Courez dessus tête baissée, et vous ne faites que le traverser. Ha ! un vent lâche qui frappe les hommes nus, mais qui refuse de recevoir un seul coup... Achab lui-même est plus courageux... plus noble que ça. Si seulement le vent avait un corps, mais toutes les choses qui exaspèrent et outragent l'homme n'ont pas de corps ; pas de corps matériel, mais un grand corps spirituel... Il y a là une nuance très spéciale, très maligne. (...) Par les pôles éternels ces vents alizés poussent droitement mon navire vers son but ; des vents semblables aussi droits et aussi forts poussent la quille de mon âme devant eux... Allons-y. » (522)</p> <p>« Ah, maintenant je sens que ma plus totale grandeur est dans ma plus haute douleur. » (530)</p>	<p>Seconde confirmation : Dieu seul a le droit de penser, l'homme ne peut que sentir : l'homme ne doit pas chercher à tirer de lui-même les raisons de ses actes : il ne doit prendre conscience de ce qui se joue en lui, sans lui.</p> <p>On retrouve une dernière fois l'idée selon laquelle ce qui peut véritablement terrifier (mais pas seulement) l'homme est toujours doté d'un corps spirituel ; la traduction de Giono est ici intéressante, car le texte original dit : « bodiless as objects, not as agents ». Les forces qui outragent l'homme ont donc un corps qui est <i>agent</i> ; les choses sensibles ont, elles, un corps-objet.</p> <p>La fatalité est confirmée une fois encore : et Achab acquiesce à ce qu'il considère maintenant être un destin.</p> <p>Une surtraduction... mais sur laquelle Giono et Guerne s'accordent ! (la phrase originale est : « Now I feel my topmost grief. »)</p>
<p>Moby Dick</p>	<p>« Le fabuleux naît du corps même de tout événement surprenant et terrible (...) et dans la vie maritime, les rumeurs folles sont nombreuses partout où il y a une réalité suffisante pour qu'elles puissent prendre racine. » (166)</p> <p>« Le baleinier est enveloppé d'influences qui tendent toutes à féconder son imagination de maintes</p>	<p>L'intensité du réel se mesure à la quantité de merveilleux qu'il peut enfanter.</p> <p>Le vocable utilisé n'est pas celui de l'hallucination ; il s'agit bien de fécondation, pas de déréliction.</p>

	<p>naissances féeriques. » (167)</p> <p>« Quoi de surprenant alors si, d'avoir traversé d'aussi vastes espaces, les jets de la Baleine Blanche ont fini par être gonflés de toutes sortes de suggestions morbides, informes comme le fœtus et surnaturellement agencées ? » (167)</p> <p>« Moby Dick entraînait avec elle tout un appareil de terreurs invisibles. » (167)</p> <p>« La réalité, maintenant contrôlée, de sa puissance a, dans les temps légendaires, jeté une grande ombre au-devant de lui [le cachalot]. » (167)</p> <p>« Les rapports comme celui-là ont beau être démentis par l'expérience générale de la pêche, il n'en reste pas moins que la croyance superstitieuse en eux demeure entière, et la « soif de sang » invoquée par Povelson continue de hanter maintes mémoires de chasseurs. » (167)</p> <p>« Ces hommes disaient qu'on pouvait chasser d'autres léviathans avec quelque espoir de s'en sortir, mais que tirer la lance sur une apparition telle que le cachalot n'était point l'affaire des mortels ; que l'essayer équivalait à faire un prompt plongeur dans l'éternité. » (168)</p> <p>« Une des plus folles inventions qui se trouvait, dans l'esprit des superstitieux, liés à la Baleine-Blanche était l'ubiquité de Moby Dick, qui avait vainement été rencontrée sous deux latitudes opposées dans un même moment. » (168)</p> <p>« Les baleiniers déclaraient que Moby Dick était non seulement présente partout à la fois, mais encore que rien ne pouvait la faire mourir (au fond, l'immortalité c'est l'omniprésence dans le temps.) » (169)</p> <p>« Ils disaient qu'elle pouvait avoir des forêts de harpons plantées dans ses flancs et rester intacte ; son sang pouvait jaillir d'elle partout, c'était un mirage de plus car, à cent lieues de là, son jet toujours vierge soufflait. » (169)</p> <p>« Et ce n'était pas non plus tant sa taille extraordinaire ni sa couleur remarquable ni même sa mâchoire inférieure difforme qui la rendaient naturellement terrible, que cette malice intelligente sans exemple que, selon des rapports dignes de foi, elle avait montrée dans maintes luttes. [...] L'infamie et féroce préméditation de Moby Dick était telle que chaque démembrement ou mort qu'elle causait n'était pas entièrement considéré comme le fait d'un être inintelligent. » (170)</p> <p>« Le plus terrible était que, dans sa frénésie maniaque, il en arrivait à l'identifier, non seulement avec toutes ses souffrances physiques, mais avec ses souffrances morales. La Baleine Blanche nageait devant lui comme l'incarnation de toutes ces puissances malignes que certains hommes de nature profonde sentent en train de les ronger, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus pour vivre qu'une</p>	<p>Les terreurs invisibles ne sont pas susceptibles d'être « réfutées » par une expertise matérielle.]</p> <p>Le cachalot est une apparition (et non un phénomène) que l'on ne peut vouloir affronter sans être immortel — ou sans le devenir. Dans tout ce passage, Melville traite du cachalot comme si tous les cachalots étaient investis d'une part symbolique de Moby Dick.</p> <p>Deux lectures : en tant que non-phénomène, Moby Dick n'est pas assujéti à la corrélation de l'espace et du temps : elle peut transparaître au sein de plusieurs phénomènes de façon simultanée. Par ailleurs, elle échappe également à l'opposition des contraires : en tant que <i>conjonction</i> elle peut apparaître simultanément au sein de deux latitudes <i>opposées</i>.</p> <p>Idem court-circuitage : ubiquité temporelle (formule choisie par Arnel Guerne)</p> <p>[Différenciation entre existence et manifestation.]</p> <p>Moby Dick et Achab : la raison d'Achab se soumet à une impulsion irrationnelle, figure de la folie impie ; Moby Dick accède au statut réflexif : il ne s'agit plus d'animalité inconsciente, mais de volonté vicieuse, de conscience du mal accompli à l'aide de l'intelligence.</p>
--	---	---

moitié de cœur ou de poumon. Puissances qui datent de toujours ; auxquelles les chrétiens modernes eux-mêmes attribuent la domination de la moitié du monde ; que les anciens ophites de l'Est adoraient dans leurs statures démoniaques. Achab, certes, ne s'agenouillait pas pour les adorer, comme eux, mais dans son délire il les incarnait dans la Baleine Blanche tant détestée, et, tout mutilé qu'il était, il se lançait contre elle. Tout ce qui rend fou et qui tourmente, tout ce qui remue le fond trouble des choses, toute vérité contenant une part de malice, tout ce qui ébranle les nerfs et embrouille le cerveau, tout ce qui est démoniaque dans la vie et dans la pensée, tout mal était pour ce fou d'Achab, visiblement personnifié, et devenait affrontable en Moby Dick.

Il avait amassé sur la bosse blanche de la baleine la somme de rage et de haine ressentie par toute l'humanité depuis Adam, et, comme si sa poitrine avait été un mortier, il y faisait éclater l'obus de son cœur brûlant. » (170)

« Ayant déjà fait allusion à ce qu'était la Baleine Blanche pour Achab, reste à dire ce qu'elle était parfois pour moi.

Sans parler de ce qui saute aux yeux à propos de Moby Dick, et qui peut effrayer l'âme de n'importe quel homme, il y avait une autre image ou plutôt une idée terrible d'elle, indescriptible toutefois, mais qui, par son intensité, dépassait parfois tout le reste ; quelque chose de mystique, voire d'ineffable, qui désespérait l'entendement. » (174)

« Par-dessus tout, c'est la blancheur de la baleine qui m'épouvantait. » (174)

→ blancheur, signe de pureté : rehausse la beauté : éléphant blanc, cheval blanc, etc.

→ blancheur, signe d'allégresse : pierre blanche, etc.

« Cependant, cette accumulation de tout ce qui est doux, honorable ou sublime n'empêche pas une sorte de peur mystérieuse cachée dans l'idée qu'on se fait de cette couleur ; quelque chose qui, bien plus que le rouge effrayant du sang, saisit l'âme d'une terreur panique.

Cette chose illusoire, dissociée des autres qualités bienveillantes et douces, et jointe à n'importe quel objet de terreur, aggrave cette terreur et la pousse à ses limites extrêmes. » (175)

→ ours blanc (contraste férocité / « toison d'innocence et d'amour céleste »),

→ requin blanc (requin / requiem), etc.

→ Albatros (« nuage d'émerveillement spirituel et de pâle horreur ». « Ce ne fut pas Coleridge qui, le premier, lui donna ce charme, mais Dieu, ce poète méconnu qui fit la nature du monde. » Souvenir du premier albatros : « Bien que physiquement indemne, elle poussait des cris, comme l'ombre d'un roi en surnaturelle détresse. A travers ses inexpressifs, ses étranges yeux, je pensais atteindre des secrets concernant Dieu. Je m'inclinai comme Abraham devant les Anges ; cette chose blanche était si blanche, ses ailes si larges, et dans ces lieux elles avaient l'air si irrémédiablement en exil, que j'en avais oublié les misérables souvenirs des traditions et des villes. » « Comment cette chose mystique avait-elle été capturée ? N'en soufflez mot, et je vous le dirai... avec une ligne et un hameçon traître, tandis que l'oiseau flottait sur la mer ! »

« Finalement le capitaine s'en servit comme facteur en lui attachant un morceau de cuir au cou avec des inscriptions indiquant l'heure et la position du bateau ; après quoi il lui rendit la liberté.

Ce n'est pas en tant qu'image que Moby Dick est terrifiante, mais comme l'idée qui transparaît à travers cette image, et qu'aucune description ne peut prendre en charge : indescriptible, ineffable, inintelligible, etc.

perspective inversée, mais identique, pour le Léviathan : c'est à la surface de la mer que les choses pures peuvent être arraisonnées.

Réduction du symbole à l'outil, porteur des coordonnées mathématiques des choses dans le monde.

Mais je suis sûr que ce bout de cuir, expédié à l'intention des hommes, a été emporté aux cieux par l'oiseau blanc volant vers les chérubins qui adorent éternellement dans le repliement de leurs ailes. »

→ L'albinos : « répugne de façon bizarre et choque l'œil »

« La nature ne manque pas une occasion de se servir de la blancheur comme un élément de terreur. » (177)

→ aspect neigeux des mers du Sud : Rafales blanches.

→ Capucins blancs

« L'expérience commune et héréditaire de tous les hommes se porte garante du surnaturel qui s'attache à cette couleur. » (177)

→ pâleur des morts : signe de frénésie mortelle ici-bas, mais de consternation dans l'autre monde.

« L'homme a donc beau symboliser toute chose grande et gracieuse par la blancheur, il ne peut néanmoins nier que, dans sa signification la plus profonde, elle signale à l'âme quelque chose d'exceptionnel. » (178)

« Mais ce point étant maintenant fixé sans contradiction possible, comment l'homme l'expliquera-t-il ? Ici on ne peut rien analyser. Nous pouvons peut-être citer certains exemples de blancheur auxquels nulle idée d'effroi n'est associée mais qui, cependant, exercent le même sortilège ; et, ce faisant, trouver le fil qui nous conduira à la cause cachée que nous cherchons. »

« Essayons toujours ; bien que dans une telle recherche la subtilité fasse appel à la subtilité et que, s'il n'a de l'imagination, nul ne pourra pénétrer dans ce domaine, il est possible que les impressions dont nous allons parler aient été partagées par la plupart des hommes, mais peut-être que peu d'entre eux étaient entièrement conscients lorsqu'ils les ont éprouvées et que maintenant ils ne s'en souviennent plus. » (178)

→ Pentecôte, dimanche blanc, frère blanc, nonne blanche...

→ Tour blanche de Londres

→ Montagnes blanches du New Hampshire

→ mer blanche

→ Grand homme pâle de la forêt du Hartz

→ Lima (voile blanc : lividité de convulsionnaire mort)

« Je sais que le vulgaire n'admet pas cette blancheur comme la raison principale de craindre un objet déjà terrible en soi, et que, pour ceux qui manquent d'imagination, il n'y a rien de terrible dans les apparences. Mais pour d'autres esprits, les apparences suffisent, quand, examinées sous toutes les formes, elles sont universellement et mystérieusement terribles. » (179)

→ le bateau nocturne dans une mer blanche ; le marin face à un iceberg (« il voit, au lieu de l'arc-

Les chérubins sont les Anges qui sont pur amour pour Dieu, et Dieu est leur seul objet de contemplation (ils ignorent leur propre existence, et davantage encore celle des hommes ; les Lois n'existent pas pour eux.

Il ne s'agit pas d'analyser, d'expliquer, mais de *voir* ce qui *se montre* à travers des exemples vécus. Proche de Wittgenstein : le mystique ne se dit pas, il se montre.

Formulation parodique de l'inconscient collectif : universel, inconscient, accessible uniquement par le secours de l'imagination... mais parce que les hommes ne se rappellent plus bien.

La blancheur est terrifiante pour celui qui sait, par l'imagination (créatrice) transformer le phénomène en symbole : voir ce qui se montre dans ce qui se montre.

en-ciel d'espoir, quelque chose qui ressemble à un immense cimetière le narguant de tous ses mausolées de glace et de toutes ses croix effritées. » (180)

« Mais, direz-vous, ce chapitre sur la blancheur semble n'être qu'un drapeau parlementaire arboré par une âme froussarde : vous vous laissez aller à l'hypocondrie, Ismaël !

→ exemple du poulain qui s'effraie de l'odeur musquée du buffle, alors qu'il n'en a jamais vu.

« Ici, vous voyez donc que, même dans une bête muette, l'instinct est révélé du démonisme du monde. Il a beau se trouver à des milliers de mille de l'Oregon ; quand il renifle cette sauvage odeur musquée, les troupeaux de bisons qui déchirent et éventrent lui sont aussi présents qu'aux poulains sauvages des prairies qui sont peut-être, à ce même moment, foulés dans la poussière. » (181)

« Ainsi les grondements étouffés d'une mer couleur de lait, les bruits froids des glaçons festonnant les montagnes, les neiges balayées par le vent sur les prairies, sont pour moi, Ishmaël, comme la peau du buffle pour le poulain effrayé.

Quoique ni l'un ni l'autre nous ne sachions où se trouve la forge de ce feu mystique, pour moi, pourtant, comme pour le poulain, il doit exister quelque part. Et bien que nombres d'aspects de ce monde visible semblent être formés par l'amour, les sphères invisibles furent forgées dans de la peur. » (181)

« Mais nous n'avons pas encore éclairé le mystère incantatoire de cette blancheur, ni appris pour quelle raison elle frappe si puissamment l'âme ; et ce qui est plus étrange et encore plus rempli de présages, pourquoi elle est à la fois le symbole le plus significatif des choses spirituelles, le vrai voile du Dieu chrétien, et en même temps l'agent qui rend plus intense l'horreur des choses qui épouvantent l'homme. » (181)

H1 : confrontation au vide, et à notre propre néant. « qualité indéfinissable, qui fait sortir de l'ombre les immensités sans vie de l'univers et nous anéantit traîtreusement par la pensée de notre vanité quand nous regardons les blanches profondeurs de la voie lactée ? »

H2 : le blanc comme non couleur, qui n'en est aucune et qui les est toutes (conjonction : figuration de l'absolu). Le paysage blanc est « coloré par l'absence de Dieu »

H3 : le blanc est la seule couleur qui ne soit pas illusoire : toutes les autres couleurs ne sont que le produit de notre propre perception, lorsqu'elle saisit le reflet des choses (la manière dont elle reflète la lumière.) Toutes les couleurs ne sont qu'apparences ou illusions. « Oui, rien de tout cela ne fait partie intégrante des choses, c'est un simple enduit, et toute la divine nature est simplement peinte, comme la grue dont le chatoyant plumage ne couvre que le charnier intérieur. Plus encore : l'enduit mystérieux qui donne toutes ces couleurs, c'est le grand principe de la lumière, et il est à jamais blanc, sans couleur. Si la lumière frappait directement la matière des choses, elle donnerait sa blancheur vide à tout, à la tulipe comme à la rose. »

« Dès qu'on comprend tout cela, on voit alors la peau lépreuse de l'univers et, comme le voyageur têtue qui refuse de mettre des lunettes noires sur les glaciers de Laponie, si, pauvres misérables que nous sommes, nous nous obstinons à regarder à l'œil nu le gigantesque suaire blanc qui enveloppe toutes choses, nous sommes irrémédiablement aveuglés. La Baleine-Blanche était le symbole de

Chaque fois que le signe se transfigure en symbole, la relativité spatio-temporelle disparaît. On est assez proche des synchronicités de Jung.

[L'amour est une puissance de lien (cf. eros chez Freud, pulsion de liaison.) Mais ce lien ne s'opère qu'entre les choses visibles : l'amour ne peut lier que ce qui est déjà de l'ordre du visible, il est puissance matérielle. La puissance de lien entre les choses invisibles est l'angoisse ; angoisse que ressent celui qui, passant du monde visible au monde invisible, saisit que les liens immatériels ne peuvent être contemplés que si les liens d'amour qui relient les choses visibles sont tranchés. La solitude est le destin naturel de celui qui accède au mythe : cf. Jung. Achab : rupture avec le monde, mais aussi avec les liens qui garantissent la cohérence de ce monde, comme les liens familiaux.

Analogie visible / couleur : les choses ne deviennent visibles (et regardables) que par la couleur, mais la couleur n'est elle-même que la diffraction d'une lumière qui est sans couleur ; en ce sens le blanc visible devient le représentant dans le visible de ce qui, étant au principe du visible (et ce qui le rend visible) est lui-même à jamais invisible. Le blanc est donc le signe divin par excellence.

Voir Moby Dick comme symbole, c'est vouloir saisir le réel sans le masque apollinien : se confronter la hideur du réel sous la beauté des apparences : c'est devenir aveugle et devenir fou. Moby Dick n'est pas seulement un symbole : c'est le symbole qui démasque toute chose comme apparence, qui démasque la hideur du réel sous les apparences. Vaincre Moby Dick, ce serait revenir des profondeurs nauséabondes des entrailles du monstre pour porter ce qu'il contient à la lumière. Mais cela, seul Jonas ou Job le peuvent. Autre combat

tout cela. Vous étonnez-vous encore maintenant de la férocité de la chasse ? » (182)

« Désormais, pour certains, l'intérêt au sujet de la Baleine-Blanche fut décuplé par un épisode de l'histoire du *Town-Ho* dans lequel, merveilleusement, elle apparaissait comme l'instrument même de cette Justice Divine qui se manifeste parfois à certains hommes. Cet épisode et tout ce qui l'accompagne forme ce que l'on peut appeler la partie secrète de la tragédie que nous allons raconter ; elle ne parvient jamais jusqu'aux oreilles du capitaine Achab ni à celles de ses seconds. Le capitaine du *Town-Ho* lui-même l'a ignorée. [...] Cette chose eut une influence si manifeste sur ceux du *Pequod* qui parvenaient à connaître l'histoire entière que, pris d'une étrange délicatesse (pour dire le mot), ils la gardaient pour eux, ce qui explique que le secret ne dépassa jamais le mât central du *Pequod*. Je mentionnerai ici toute cette étrange affaire, tissant ce fil plus sombre dans la trame de l'histoire telle qu'elle était couramment racontée à bord. » (224)

« Ici Steerkilt marmonna quelque chose qui ne put être entendu que du capitaine ; au grand étonnement de tous, celui-ci sursauta en arrière, se mit à arpenter le pont à deux ou trois reprises, puis, jetant subitement la corde, il dit :

— Je ne le ferai pas... relâchez-le... coupez ses liens, vous m'entendez ! »

« Mais alors, messieurs, un idiot sauva celui qui se voulait meurtrier et empêcha l'acte sanglant qu'il avait projeté. Il eut néanmoins une vengeance complète, mais sans être le vengeur. Car par une mystérieuse fatalité, le ciel lui-même sembla intervenir et prit à son compte l'acte damnable que Steerkilt était sur le point de commettre.

C'était juste entre l'aube et le lever du soleil, le matin du deuxième jour, alors qu'il lavait les ponts, qu'un homme stupide de Ténériffe qui tirait de l'eau à la noria s'écria soudain :

— Là, elle roule ! Là elle roule !... Jésus ! quelle baleine !...

C'était Moby Dick. »

« A quelque distance, Moby Dick réapparut de nouveau à la surface, quelques lambeaux de la chemise rouge de Radney accrochés dans les dents qui l'avaient détruit. Les quatre baleinières donnèrent chasse de nouveau, mais la baleine les évita et finalement elle disparut tout à fait. »

« Personne ne sait où elle Steerkilt, maintenant, messieurs ; mais à Nantucket la veuve de Radney regarde encore vers la mer qui refuse de lâcher ses morts ; et, dans ses rêves, elle voit encore l'effroyable Baleine-Blanche qui l'a détruit... » (243)

« Mais ces nombreuses erreurs ne sont pas si surprenantes, après tout ! Songez donc ! La plupart des dessins scientifiques ont été exécutés d'après la bête échouée ; comment, avec son dos rompu, représenteraient-ils mieux le noble animal dans toute son indomptable fierté (mâturation et coque comprise) que ne pourrait le faire pour un bateau le dessin d'un naufrage. Si des éléphants ont posé pour leur portrait en pied, le léviathan ne s'est jamais encore laissé paraître hors de l'eau afin que l'on puisse fixer ses traits. La baleine vivante, dans toute sa plaine et significative majesté [*majesty AND significance*] ne peut être vue qu'en mer, dans des eaux insondables, et, lorsqu'elle flotte, sa vaste masse est comme cachée comme celle d'un vaisseau de guerre ; c'est donc une chose qu'il sera à jamais impossible pour un homme mortel de tirer hors de son élément, de telle sorte qu'elle conserve ses sinuosités et ses puissants gonflements. » (247)

possible : celui qui consiste à revenir vers la beauté solaire de l'apparence : c'est la voie de la jouissance de celui qui, ayant eu le courage de combattre, a également celui de reconnaître sa défaite : humilité sereine et joyeuse devant les forces spirituelles : c'est la voie incarnée par le capitaine au bras manquant.]

La « partie secrète » de la tragédie est en réalité une contre-tragédie, dans laquelle MB apparaît comme l'instrument de la Justice, punissant celui qui a lâchement abusé de son pouvoir. Melville multiplie les portes de séparation : aucun des capitaines ou des seconds ne connaît l'histoire, elle ne dépasse pas le mât central, elle n'a été racontée qu'à Tashtego, qui devait le tenir secrète, mais qui la raconte en partie en rêve, elle est racontée par Ishmael telle qu'il l'a racontée à un autre auditoire, etc.

En un sens, le personnage de MB ne change pas : la MB qu'affronte Achab est aussi un témoin de la justice du Ciel, qu'il a voulu outrager. Mais alors que le Ciel manifeste sa justice sous la forme de la terreur et de la haine face à Achab, elle apparaît ici comme le bras justicier qui sauve les Bons de la damnation et emporte les Méchants au fond des enfers. MB est l'instrument qui prend sur lui la vengeance de l'être outragé.

Mais Radney n'avait emporté personne d'autre que lui-même dans sa lâcheté cruelle ; Achab en revanche a bien conduit tout l'équipage à pactiser avec lui. C'est donc la totalité du *Pequod* qui sera détruite.

MB est un symbole ; en tant que tel, elle n'a pas de signification univoque, si ce n'est d'être la manifestation des forces transcendantes. Son sens varie en fonction de l'être qui produit son exégèse, car un symbole n'a pas de sens en soi : il n'a de sens que relativement à celui qui le saisit comme symbole, dans la mesure où c'est toujours à l'être même de l'interprétant que se réfère sa signification. MB n'a pas la même signification pour Achab, pour Steerkilt, ou pour la veuve de Radney.

Et, cette fois encore, c'est Ishmael qui constitue le témoin : « Que le Ciel m'aide ! Sur mon honneur, l'histoire que je vous ai racontée, Messieurs, est en substance et dans ses grandes lignes, véridique. Je la tiens pour vraie. Elle est arrivée sur ce globe ; mes pieds se sont posés sur ce vaisseau. Je connaissais son équipage. J'ai vu Steerkilt et je lui ai parlé depuis la mort de Radney. » (243)

Le propre d'un archétype est de ne pouvoir être totalement intégré à l'espace de la conscience. Pour Jung, tenter de faire passer un archétype de l'inconscient collectif dans l'espace du Moi est absurde, dans la mesure où ce basculement n'est possible que si se trouve par là même détruite toute la puissance énergétique, psychologiquement vivifiante, de l'archétype (d'une façon analogue à ce que donnerait la traduction d'un poème en langage scientifique).

On ne peut pas contempler l'archétype : il peut se manifester sous telle ou telle forme, mais en lui-même il n'est qu'une forme qu'il est impossible de fixer sous le regard de la conscience. Jung a rapidement abandonné sa conception de l'archétype comme « image » : le symbole intègre bien la dimension de l'image, mais ce n'est précisément que sa face visible ; interpréter le symbole, c'est

	<p>« Bien que le squelette de Jérémie Bentham qui est suspendu en guise de candélabre dans la bibliothèque d'un de ses exécuteurs rende correctement l'idée qu'on se fait d'un vieux gentleman utilitariste au front solide, ainsi que de toutes les autres particularités caractéristiques de Jérémie, rien de pareil ne peut être déduit des ossements articulés d'aucun léviathan. En fait, comme le dit le grand Hunter, il y a autant de différence entre la baleine vivante et son squelette, qu'entre l'insecte et sa chrysalide si rondement étoffée. » (248)</p> <p>« Pour toutes ces raisons et sous n'importe quel angle que vous le considériez, vous êtes obligé de conclure que le grand léviathan est l'unique créature au monde qu'on ne puisse jamais peindre. Certains portraits peuvent être plus ressemblants que d'autres, mais aucun ne peut prétendre à une réelle exactitude. Il n'y a donc alors aucune possibilité de savoir précisément de quoi la baleine a l'air. La seule façon d'avoir une simple petite idée de son contour vivant, c'est d'aller en personne faire la chasse aux baleines. » (248)</p> <p>« Seulement, vous risquez de vous faire irrémédiablement amocher par elle, et de couler par le fond à tout jamais. D'où je conclus, que vous ferez mieux de ne pas être trop curieux du léviathan. » (248)</p> <p>« Les dessinateurs anglais et américains de la baleine semblent pour la plupart satisfaits quand ils ont exécutés un dessin mécanique des choses ; par exemple, le contour vide de la baleine, ce qui, en tant que pittoresque, revient à peu près au même que de dessiner le profil d'une pyramide. » (250)</p> <p>« Quand il est vivant, la surface visible du cachalot n'est pas la moindre des merveilles qu'il offre. Comme dans les meilleures gravures italiennes, cette surface montre d'innombrables hachures croisées et recroisées et de profondes tailles droites dans l'épaisseur. Mais ces tailles ne semblent pas être imprimées sur la surface genre colle de poisson dont il a été parlé plus haut, elles semblent être vues à travers elle, comme si elles étaient gravées dans le corps même. Et ce n'est pas tout. Dans certains cas, à l'œil attentif de l'observateur, ces tailles linéaires, comme dans de véritables gravures, servent seulement de champ de fond à de nombreux autres dessins, de vrais hiéroglyphes, ainsi que l'on nomme ces chiffres mystérieux visibles sur les murs des pyramides. Et à ce propos, j'ai vu et en fut très frappé, sur un cachalot particulier, une plaque reproduisant les caractères indiens entaillés dans les fameux remparts à signes sur les bords du Mississippi supérieur. Comme ces rochers mystérieux, la baleine a aussi ses marques mystiques indéchiffrables. » (285)</p> <p>« La question est celle-ci : qu'est-ce que et où se trouve la peau de la baleine ? »</p> <p>« Le silence régna sur le pont, jusque là tumultueux mais maintenant désert. Un calme intense, cuivré comme un lotus jaune, déployait peu à peu ses feuilles de silence sur l'infini de la mer. Un</p>	<p>reconduire l'image, le manifeste à ce qui est à jamais indisponible à toute perception consciente. Vouloir former l'image d'un archétype est une entreprise vouée à l'échec ; l'archétype ne peut se manifester que sous la forme d'un mythe, d'un symbole, ou d'une œuvre d'art — il y faut donc le génie d'une culture, ou ce génie individué qu'est l'artiste.</p> <p>Intégrer un archétype de l'inconscient collectif, l'accueillir sous ses formes symboliques, ce n'est donc pas chercher à « l'éponger » dans l'espace du Moi (conscient), c'est au contraire le laisser apparaître, le laisser s'exprimer à travers soi.) C'est pourquoi la quête des archétypes est une quête du Soi (« <i>La seule façon d'avoir une simple petite idée de son contour vivant, c'est d'aller en personne faire la chasse aux baleines.</i> ») ; mais le Soi, pour Jung, n'est pas le sujet de la conscience (Moi) ; ce n'est pas non plus le sujet de l'inconscient, c'est le sujet de la <i>totalité</i> du psychisme humain. La vie des symboles est donc une quête de soi qui est aussi un renoncement à la dictature du Moi : il s'agit de laisser parler en moi ce qui, justement, ne sera jamais de l'ordre du « Moi ».</p> <p>...et on retrouve Ishmael-1 !</p> <p>Même idée : la représentation « mécaniste » du vivant résulte de sa théorisation scientifique, mais laisse échapper l'essentiel : la vie elle-même. Le souffle de vie du symbole disparaît dans le signe mathématique. C'est le reproche que tous les spiritualistes adressent aux mécanistes.</p> <p>Pour ceux qui douteraient encore du fait que le cachalot doit être saisi comme un symbole...</p> <p>Passage savoureux, qui semble aboutir à la conclusion selon laquelle la baleine n'a pas de peau, ou qu'il faut considérer sa graisse même comme sa peau. La baleine n'a pas d'épiderme, pas d'enveloppe ; en elle, la distinction entre l'intérieur et la surface est impossible. Rien ne vient revêtir ou masquer l'intérieur de la baleine, ce qui est bien logique puisqu'elle est elle-même le lieu de manifestation de l'invisible (symbole).</p> <p>Il semble assez probable que l'analogie avec les méditations de</p>
--	--	---

court intervalle puis, dans ce silence, Achab seul surgit de sa cabine. Il fit quelques pas sur le gaillard d'arrière, s'arrêtant pour regarder par-dessus bord, puis passant lentement à travers les chaînes, il prit la longue bêche de Stubb qui était restée là après la décollation et, l'enfonçant dans la partie inférieure de la masse à demi suspendue, il se pencha et se tint ainsi les yeux attentivement fixés sur cette tête.

Elle était noire, encapuchonnée et, suspendue là, dans le calme intense, elle semblait celle du sphynx dans le désert.

— Parle donc, ô grande et vénérable tête, murmura Achab. Toi qui, sans être pourvue de barbe semble ci et là blanchie de mousse, parle, puissante tête... dis-nous ton secret. Parmi tous les plongeurs, tu plonges le plus profond. Tête sur laquelle le soleil d'en haut brille maintenant, tu as circulé parmi les fondations du monde où des noms inconnus et des flottes rouillent, où maints espoirs parmi maintes ancrs pourrissent ; où, dans sa cale meurtrière, cette frégate-terre est lestée avec les os de millions de noyés ; là, dans ce terrible royaume, là fut ton logis préféré. Tu es allée là où nulle cloche ni scaphandrier n'est allé ; tu as dormi aux côtés de maints marins dont les mères auraient donné leur vie pour se coucher à ta place. Tu as vu les amants enlacés tels qu'ils sautèrent de leur vaisseau incendié, cœur contre cœur, ils s'enfoncèrent dans les eaux exultantes, fidèles l'un à l'autre lorsque le ciel même les trahissait. Tu as vu le second assassiné que les pirates jetèrent du pont à minuit et qui descendit pendant de longues heures dans la nuit plus noire de l'insatiable gueule des eaux, tandis que les meurtriers continuaient de voguer et que de vifs éclairs détruisaient le vaisseau voisin qui aurait amené un brave mari dans les bras tendus qui se languissaient de lui.

« Ô ! tête ! tu en as vu assez pour faire éclater les planètes et faire un infidèle d'Abraham, et tu ne dis pas une seule syllabe !

— Une voile ! cria une voix triomphante dans la grand'vergue.

— Oui ? eh bien, ça c'est réjouissant ! s'écria Achab en se redressant subitement tandis que les nuages d'orage quittaient son front ; ce cri vivant dans le calme mortel pourrait presque convertir un meilleur homme [rendre un homme meilleur]. Où est-elle,

— A trois points à l'avant par tribord, Sir ; elle vient à nous sur sa brise.

— De mieux en mieux, mon homme. Je voudrais que Saint Paul vienne par le même chemin et qu'il me donne de l'air quand j'étouffe ! Ô nature ! Ô âme de l'homme ! comme au-delà de toute expression vous êtes enchaînées de manière analogue [linked analogies] ! Pas le plus petit atome ne bouge ni ne vit sur la matière qui n'ait sa réplique subtile, son double dans l'esprit. » (290)

« "A peu près 250 poils poussent de chaque côté de sa lèvre supérieure, entourant d'un cintre sa bouche" Comme chacun sait, ces « soies de cochon », ou moustaches, ou « stores », à votre choix, fournissent aux dames leurs buscs et autres choses servant à soutenir. » (311)

« J'incline à penser que la Vraie-Baleine a été un stoïcien et le cachalot un platonicien qui aurait lu Spinoza dans les dernières années de sa vie. » (311)

[Traduction Guerne] « Car si vous méconnaissiez le cachalot, vous n'êtes, en fait de vérité, qu'un petit provincial et un individu suspect de sentimentalité. La vérité, la claire vérité est une affaire de géants, faite pour les grandes salamandres seulement ; quelles chances pourrait avoir de la trouver

Hamlet méditant en contemplant de crâne de Yorick ait traversé l'esprit de Melville.

La baleine est l'être auquel les choses cachées sont révélées ; mais elle ne parle pas ; elle n'est pas un témoin, elle est un symbole. Le savoir des choses cachées pourrait « déchirer les étoiles » (traduction Guerne) et « faire d'Abraham un impie » (idem) ; c'est un savoir résolument apophtatique, qui réduit à néant toute croyance positive.

Affirmation claire du caractère symbolique du monde pour Achab : le monde n'est que le théâtre de l'âme, il existe entre elle et lui une « synchronicité » (terme de Jung) qui fait de tout événement extérieur le signe manifeste d'un événement intérieur. La saisie des choses visibles comme symboles est donc une herméneutique de soi.

Ben non... je le savais pas !

Traduction (à la lumière du contexte !) : la baleine blanche illustre la philosophie matérialiste (seule la matière existe, il n'y a rien au-delà de la mort), le cachalot représente la posture mystique (la mort n'est qu'un passage vers un état supérieur de l'être, dématérialisé (Platon) mais ce monde est déjà une manifestation de Dieu (Spinoza).

<p>un petit provincial, je vous le demande ? Et qu'est-il arrivé à ce petit jeune homme qui s'en fut soulever le voile redoutable de la déesse à Saïs ? » (542 Guerne)</p> <p>Gall et son disciple Spurzheim ne manquent pas non plus d'émettre des suggestions concernant les caractéristiques phrénologiques des autres êtres que l'homme. Pourquoi donc ne serais-je pas le pionnier de l'application de ces deux demi-sciences à la baleine ? J'essaye tout et réalise ce que je peux. (...) De façon précise, rien ne se montre en lui ; il n'a à proprement parler aucun visage ; il ne semble posséder ni œil, ni nez, ni oreille, ni bouche ; par contre son front large comme un firmament plein d'énigmes est une muette menace pour le canot, le vaisseau et les hommes. » (321)</p> <p>« Si, physiognomiquement, le cachalot est un sphinx, son cerveau, pour le phrénologiste, est un cercle sans quadrature. [...] Et on ne peut rien inférer de ce cerveau car, comme toutes les choses très grandes, il se cache au vulgaire. » (322)</p> <p>« Pour cette raison, j'appellerai cette haute bosse le siège de la fermeté et de la vertu indomptable du cachalot. » (324)</p> <p>« Sauf la sublime « breach » qui va être décrite par ailleurs, cette plongée des pennes de la baleine est peut-être la plus belle chose qui se puisse voir dans la nature animée. Des profondeurs sans fond, la gigantesque queue semble chercher à saisir les hauteurs du ciel. Ainsi en rêve, j'ai vu le majestueux Satan tendre sa griffe tourmentée et colossal du glacial brasier de l'Enfer. Mais tout dépend de l'humeur dans laquelle on se trouve quand on regarde de telles scènes. Si c'est celle d'Isaïe, vous pensez aux archanges. Debout au nid-de-pie de mon vaisseau, pendant un lever de soleil qui empourprait le ciel et la mer, je vis une fois, à l'Est, un grand troupeau de baleines : toutes filaient vers le soleil et, pendant un moment, j'entendis vibrer leurs pennes en concert. A ce moment, il me sembla que pareille vision de l'adoration des dieux n'avait jamais été vue, même en Perse, foyer des adorateurs du feu. » (349)</p> <p>« Plus je considère cette queue puissante et plus je regrette mon incapacité à la décrire. Il y a parfois des mouvements en elle qui honoreraient une main d'homme et qui restent inexplicables. De temps à autres, dans un grand troupeau, ces gestes mystérieux sont si remarquables que j'ai entendu des chasseurs déclarer qu'ils s'apparentent aux signes symboliques des francs-maçons et que, par ce moyen, la baleine conversait intelligemment avec le monde. Mais les mouvements plein d'étrangeté ne manquent pas dans le ceps de la baleine, qui restent inexplicables pour le plus inexpérimenté de</p>	<p>Le cachalot n'a pas de visage (de même que l'archétype n'a pas d'image) ; dans une optique phrénologique, il donc impossible de déterminer son identité intérieure à l'aide de ses caractéristiques sensibles, physiologiques. Pour saisir l'essence du cachalot, il ne faut pas adopter le regard du naturaliste, car son être est celui d'un symbole. C'est en tant qu'absence de visage que le cachalot est source d'angoisse (l'angoisse se différenciant de la peur par sa dimension métaphysique, et son absence « d'objet » identifiable). (On peut remarquer que, dans la phrénologie classique, le seul trait donné par Ishmael (le grand front) est un signe assuré d'intelligence.) De même, ce n'est pas ce qu'il dit, les sons qu'il profère et qui seraient perceptibles à l'oreille humaine, qui forment la parole du cachalot : le « génie » du cachalot, « il le déclare par son silence pyramidal ». Idem p. 344 : « La baleine n'a donc pas de voix. A moins que vous ne lui fassiez l'injure de dire qu'elle parle du nez lorsqu'elle grogne si étrangement. Mais qu'est-ce que la baleine a à dire ? En ce monde j'ai rarement connu un être profond qui ait quelque chose à dire ; sauf qu'il ait été obligé de balbutier quelque chose afin de gagner sa vie. Il est heureux que le monde soit un aussi bon écouteur. » (344)</p> <p>Le cachalot manifeste son génie « en ce qu'il ne ferait rien pour le prouver » : le cachalot n'a pas à donner des preuves de ce qu'il est, des attestations sensibles de son être ; en cela, il est un véritable objet de <i>foi</i>.</p> <p>Conclusion pseudo-physiognomonique : la propriété de l'esprit qui correspond à l'excroissance physique est une compétence qui est déjà d'ordre métaphysique. (Cela dit, Gall aussi attribuait aux zones du cerveau des « compétences » tout aussi étranges : zone de « l'esprit métaphysique », etc.)</p> <p>L'allusion à Satan fait penser à la scène d'ouverture du <i>Paradis Perdu</i> le Milton (le monologue de Satan fait d'ailleurs fortement penser aux soliloques d'Achab).</p> <p>La baleine est un symbole en lequel transparissent les mondes supra-sensibles ; mais encore une fois, le sens du symbole renvoie toujours à l'être de celui qui le saisit ; ainsi Dieu ne se manifestera-t-il toujours à Achab, à travers Moby Dick, que sous l'attribut de la puissance et de la colère.</p> <p>Toujours la même idée : le regard du naturaliste est vain pour comprendre la baleine ; il faut la concevoir comme symbole, voir ce qu'elle montre ou plutôt ce qui se montre à travers elle. La baleine n'est qu'une surface en laquelle viennent se réfléchir les choses du</p>
--	---

ses poursuivants. J'ai donc beau vouloir la disséquer, je ne puis pénétrer plus moins que sa peau. Et, si je ne connais même pas la queue de la baleine, comment comprendrais-je sa tête... ? son visage ?... quand elle n'a point de visage. « Tu verras mon dos, ma queue, semble-t-elle dire, mais jamais tu ne verras ma face. » Mais je ne peux même pas découvrir entièrement son dos et je ne sais pas ce qu'elle veut entendre avec sa face. Je le répète une fois de plus : elle n'a pas de face. » (350)

« Mais le temps vient néanmoins où l'ardeur de la jeunesse décline, où les ans et les verrues augmentent, où la réflexion impose ses silences solennels ; bref, où une lassitude générale saisit notre Turc rassasié. Alors un amour du confortable et de la vertu remplace l'amour des femmes et il entre dans l'étape impotente, pénitente, admonestante de la vie ; il abjure, disperse le harem et, devenu une vieille barbe boudeuse et exemplaire, il erre parmi les méridiens et parallèles, disant ses prières, mettant en garde chaque jeune léviathan contre ses propres erreurs amoureuses. » (363)

« Ensuite, on ne se sert plus de bois, sauf pour activer la flambée du principal combustible, la graisse craquante, racornie, nommée maintenant « déchet » ou « beignet » et qui contient une part considérable de son principe huileux. Cette friture nourrit les flammes. Comme un martyr pléthorique ou comme un misanthrope se consumant, une fois allumée, la baleine fournit son propre combustible et elle est brûlée par son propre corps. Ah : si elle pouvait seulement consommer sa propre fumée ; car c'est une chose terrible à respirer et qu'il faut nécessairement respirer et qui plus est, il faut s'en servir pour vivre. Son odeur sauvage, indescriptible, peut être comparable à celle qui peut flotter autour d'un bûcher funèbre hindou. Elle a l'odeur de l'aile gauche de l'ange exterminateur ; elle est un argument en faveur de l'existence du puits de l'enfer. » (390)

« Lorsque je me trouve parmi ces énormes léviathans squelettes (...) je me sens emporté en arrière par une lointaine marée, vers cette merveilleuse période où le temps n'existait pas ; car le temps commença avec l'homme. (...) Le monde entier appartenait alors à la baleine ; et, reine de la création, elle a laissé des traces de son passage le long de la chaîne actuelle des Andes et de l'Himalaya. Qui peut montrer un pedigree comme le léviathan ? Le harpon d'Achab avait fait couler un sang plus vieux que celui des Pharaons. A côté, Mathusalem fait figure d'écolier. Je regarde autour de moi ; il me semble que je vais pouvoir donner une poignée de main à Sem. Je suis frappé d'horreur par l'existence éternelle des horreurs sans nom que la baleine secoue autour d'elle ; elles existaient bien avant les temps mosaïques ; elles n'ont pas de source. Ces terreurs existaient avant tous les temps et elles continueront d'exister après que les temps humains seront révolus. » (423)

« Il convient de ne pas omettre un autre témoignage étrange de l'ancienneté de la baleine dans sa matérielle réalité d'après le déluge, ainsi que l'a établi le vénérable John Leo, le vieux voyageur de barbarie.

« Non loin du bord de la mer, il y a un temps dont les poutres et les chevrons sont faits d'os de baleines, car des baleines d'une taille monstrueuse sont souvent rejetées sur ces rivages. Les gens simples s'imaginent que par un ordre secret de Dieu, aucune baleine ne peut passer devant ce temple

monde invisible : elle n'est qu'une peau... sans avoir de peau ; une face... sans avoir de face.

Pas le passage le plus fin de Moby Dick, mais c'est quand même rigolo. Ce n'est évidemment plus ici du symbolisme : c'est de l'allégorie, dans la bonne vieille tradition Animal Farm.

On retrouve encore une fois l'idée de la baleine dont on se sert pour la brûler elle-même : la baleine brûle de ses propres flammes, et ces flammes ont le parfum de l'enfer.

L'archétype appartient aux temps immémoriaux, aux strates les plus intemporelles de l'inconscient collectif. Si le temps naît avec l'homme, c'est que le temps n'advient qu'avec la *conscience* ; mais l'archétype précède l'apparition de la conscience.

Sem est le fils de Noé ; ce qui est évidemment en lien avec le déluge ; mais il est intéressant de noter que Sem est celui qui, alerté par son frère Cham qui avait contemplé la nudité de son père, recouvre ce dernier d'un voile, en se voilant les yeux. Sem est celui qui interpose un voile entre les yeux du monde et la nudité du père.

Le léviathan est le symbole des mondes invisibles ; en ce sens il est la source de terreurs spirituelles, qui sont à la fois l'angoisse de l'homme face à la révélation du réel spirituel, et le lien avec lequel sont liées les choses du monde spirituel, lequel est éternel.

Beau passage.

Le temple de la baleine comme lieu source des prophéties. Le prophète est le messager des mondes invisibles au sein du monde sensible : il est celui qui vient énoncer une parole dont l'origine n'est pas terrestre. Il est donc assez logique que l'ancre de la baleine, elle-même symbole laissant transparaître le spirituel à travers le sensible, soit la source des prophéties.

sans mourir subitement. La vérité est que de chaque côté du temple, des récifs avancent de deux milles dans la mer et blessent les baleines quand elles arrivent dessus. (...) Les historiens affirment qu'un prophète ayant annoncé Mahomet venait de ce temple ; et d'autres ne craignent pas d'affirmer que le prophète Jonas fut rejeté au pied de ce temple par la baleine." Lecteur, je vous laisse dans ce temple africain, et si vous êtes baleiniers, et de Nantucket, vous y adorerez en silence. » (424)

« Il reste encore une question qui est posée par les plus obtus des Nantuckais. La question qu'ils se posent est celle-ci : grâce aux vigies presque omniscientes des têtes de mâts de nos baleiniers qui maintenant pénètrent même le détroit de Behring, et qui fouillent les plus lointaines et secrètes cachettes du monde ; en raison des milliers de harpons et de lances qu'on jette sur la baleine le long de tous les continents, ne peut-on prévoir que le léviathan ne supportera pas une aussi vaste chasse et un aussi cruel ravage, et que, finalement exterminé, il disparaîtra des eaux, fumant sa dernière pipe comme le dernier homme fumera la sienne, s'évaporant lui-même dans l'ultime bouffée ? » (426)

« En considérant bien tout ce que nous savons de l'ancien temps, rien ne semble un argument probant en faveur de l'extermination lente du cachalot. (...) Ainsi donc, à cause de diverses choses, nous tenons la baleine pour immortelle dans son espèce, bien qu'elle soit périssable dans son individu. » (428)

Mais attention : le texte précise que les baleines meurent lorsqu'elles passent devant le temple (seule l'explication de ce fait est naïve chez les gens simples). Il y a donc incompatibilité entre la prophétie et le symbole. Si la prophétie est *énonciation* de la parole divine (en ce sens, elle trouve son aboutissement dans la Loi), le symbole est *manifestation* de Dieu dans la création, dévoilement qui est toujours aussi une occultation (Ibn Arabi : la création est à la fois ce en quoi Dieu se montre, et ce qui le voile).

On trouve donc ici la trace de l'opposition qui, toujours, oppose la voie mystique et la voie « légalitaire ». Le prophète est le fondateur d'église, celui qui reçoit les Tables de la Loi ; le symbole n'est jamais du registre de l'injonction légale. Il n'est pas un commandement de Dieu, il est transparaissance de Dieu à travers le sensible.

Là encore, autour du temple, il n'y a que des squelettes de baleines. Mais *dans* le temple lui-même, à la *source* des prophéties, c'est bien le réel spirituel qui se tient ; l'attitude juste est donc celle qui consiste à adorer *en silence*.

Jonas est donc un prophète ; on voit d'ailleurs mal comment faire autrement, étant donné la vocation très apostolique qui lui est reconnue dans le sermon du père Mapple. Mais Jonas a un statut particulier : sa vocation est bien celle du *prophète*, pas celle du prêtre ; il doit *témoigner* du spirituel dans le sensible, non légiférer. Jonas appartient bel et bien à ce que Bergson appelle la religion mystique : il est le dépositaire d'une vision, il a vu au-delà, ce que les mortels ne peuvent voir ; il n'est pas le berger du troupeau.

Il est intéressant de lire ce passage dans une optique jungienne ; pour Jung, l'inconscient est toujours prophétique dans ses manifestations (notamment les rêves, les symboles qu'il laisse jaillir, etc.) ; car, pour Jung, contrairement à Freud, les contenus de l'inconscient tels qu'on les trouve dans les rêves sont beaucoup moins des « relents » d'un passé refoulé que des indications concernant la voie que nous avons à suivre. L'inconscient est dynamique, non réactif : il peut nous indiquer le chemin à prendre pour nous rapprocher du Soi.

Le ton du passage, ainsi que les considérations mobilisées par Ishmael pour y répondre, invite à prendre cette question au sens symbolique ; mais le fait de la poser dans l'ordre symbolique implique immédiatement la réponse. Les forces du moi, la puissance technique que l'homme déploie pour s'assurer la maîtrise de la réalité sensible, peuvent-elles avoir raison de la réalité supra-sensible ? Les forces du Moi peuvent-elles « éponger » totalement les archétypes qui nagent dans les profondeurs de l'inconscient collectif ? L'homme peut-il mettre les dieux à mort en se rendant comme maître et possesseur de la nature ?

Telle ou telle baleine peut mourir ; mais « la » baleine ne meurt jamais. Ce qui meurt, ce sont les manifestations sensibles de la baleine, ce sont les écorces du symbole. Mais vaut pour la baleine en général ce qui vaut pour Moby Dick (qui n'est pas une baleine, mais *la* baleine manifestée) : elle peut être harponnée ici, et continuer à souffler ailleurs.

La baleine, en tant qu'archétype, est immortel en deux sens. Il est d'abord immortel dans la mesure où il appartient aux strates les plus

« Elle nageait dans les mers avant que les continents n'émergassent de l'eau ; elle a nagé sur l'emplacement des Tuileries, du château de Windsor et du Kremlin. Dans le déluge de Noé elle méprisait l'arche ; et si jamais le monde doit être inondé de nouveau, comme les Pays-Bas pour l'extermination des rats, la baleine survivra toujours et, se dressant sur la plus haute crête du flot équatorial, elle fera jaillir son défi écumeux à la face du ciel. » (428)

« Ainsi, le premier homme du *Pequod* qui monta en vigie pour guetter la Baleine Blanche dans son habitat particulier fut englouti par les profondeurs de l'abîme. » (484)

profondes de l'âme, celles qui échappent au temps chronologique, historique. Mais il est immortel également dans la mesure où il ne peut jamais être totalement absorbé par le Moi, par la conscience. Il n'est jamais possible d'épuiser le sens d'un symbole (ça, c'est un lieu commun de toute la littérature symbolique) : le sens d'un symbole est l'objet d'une glose perpétuelle, d'une herméneutique indéfinie qui n'est pas un progrès dans la compréhension, mais une relance perpétuelle de son appropriation. La compréhension d'un symbole est nécessairement *interne*, c'est une expérience vécue, non un acte cognitif. C'est ce que ne cesse de dire Ishmael à propos de la baleine : on ne peut connaître la baleine qu'en luttant avec elle au milieu de l'océan ; et cette lutte n'est jamais une victoire que l'on peut remporter pour toujours : la quête de soi (du Soi) ne peut jamais se stabiliser dans une forme définie sans devenir aliénéation de soi, fixation d'une identité dynamique dans une image statique, un personnage. Le « connais-toi toi-même » que constitue la chasse à la baleine, la confrontation avec les profondeurs de l'âme, n'est pas une étape sur le chemin qui mène vers Soi : c'est le chemin lui-même. Dire que le Moi pourrait « éponger » totalement les contenus de l'inconscient, c'est renouer avec le mythe freudien d'un inconscient réduit à un ensemble de refoulements au sein de l'histoire individuelle. Si l'on admet, avec Jung, qu'il existe des profondeurs de l'âme, trans-individuelles, qui ne sont pas seulement « refoulées », mais qui n'ont *jamais* accédé à la conscience, car elles constituent les strates les plus profondes de l'âme, profondeurs que l'individu doit tenter d'*intégrer* par le processus d'individuation, alors l'extinction de la baleine est impossible. Car jamais le Moi, la conscience, ne peut absorber totalement un archétype de l'inconscient collectif. Intégrer un symbole, pour Jung, n'a rien à voir avec le fait de le réduire totalement aux dimensions de la conscience. Un archétype devenu totalement conscient n'est plus du tout un archétype : le contenu conscient est alors à l'archétype ce que la baleine échouée sur le rivage est au cachalot. Intégrer, ce n'est pas absorber l'inconscient dans le Moi, c'est se rapprocher de ce sujet global, le Soi, qui est *à la fois* le sujet de la conscience *et* de l'inconscient. Intégrer un archétype ne signifie donc pas le figer dans une image définitive, univoque et définie : c'est parvenir à l'exprimer, sous forme de symboles, d'œuvres d'art, dans notre vie même. Le terme véritable de la chasse à la baleine n'est donc pas, ne peut pas être la réduction totale des baleines en huile, mais le fait que le baleinier devienne lui-même baleine, qu'il ait intégré cette part invisible du réel qui est le sien, pour se rapprocher de celui qu'il est et qui ne se résume pas à son moi empirique.

La chasse à la baleine implique toujours une confrontation avec l'inconscient collectif : la quête de soi peut aboutir à la dissolution du moi dans l'universel. C'est à cette mort que l'on doit le récit d'Ismael, car c'est à la suite de cet accident que l'on va convertir le cercueil de Queequeg en bouée de sauvetage.

<p>Gabriel</p>	<p>« Au banc des rameurs, dans le canot du <i>Jeroboam</i>, se trouvait un homme d'un aspect singulier, même dans cette existence baleinière sauvage où les individualités les plus déconcertantes se rencontrent. [...] Ses yeux fixes luisaient d'un délire fanatique. Dès que ce personnage fut aperçu, Stubb s'écria : — C'est lui ! c'est lui ! le pantin aux longues nippes dont l'équipage du <i>Town-Ho</i> nous a parlé. » (293)</p>	<p>Le nom du personnage est signifiant : Ishmael l'utilise comme un prénom ordinaire, alors que l'appellation vient de l'auto-désignation de l'homme comme Archange Gabriel. C'est la figure de l'imposteur, qui croit lui-même à son propre délire, mais qui n'est pas suffisamment fou toutefois pour tenir un discours qui ne coïncide pas avec ses propres intérêts. Ici, les visions métaphysiques sont bel et bien des projections d'un esprit malade, de plus régi par des impulsions très matérielles. C'est une sorte d'anti-Elie, alors même que ce qu'il dit n'est pas radicalement différent ; il prédit la mort d'Achab si celui-ci s'obstine à poursuivre Moby Dick, qu'il prétend être l'incarnation du dieu Shaker (il a tenté de dissuader le capitaine du <i>Jeroboam</i> de la poursuivre, en vain ; mais la mise à mort du second par Moby Dick a renforcé son emprise sur l'équipage). Il renvoie à Achab, à l'aide d'un poignard, la lettre que celui-ci tente de tendre (sur un bâton fendu) au capitaine du <i>Jeroboam</i> ; cette lettre est une lettre de la veuve du second à son mari (mort, donc). Achab reste donc dépositaire de la « lettre morte ». A interpréter... mais il y a trop de pistes possibles ! A titre d'indication, « <i>Jeroboam</i> » est le nom du Roi d'Israël qui fit ériger les deux veaux d'or qu'il fait mettre en place en tant que symboles de Dieu, enjoignant à la population de ne plus aller au culte au Temple de Jérusalem, mais plutôt d'apporter leurs offrandes aux sanctuaires qu'il venait d'ériger, renforçant ainsi l'indépendance politique du royaume d'Israël, qui n'est plus sous la tutelle de Jérusalem, du Temple et des prêtres. (Cette politique sera ensuite suivie par presque tous les rois d'Israël). Un prophète vin un jour annoncer que ce culte déplaisait fortement au dieu d'Israël.</p>
<p>L'équipage fantôme</p>	<p>_ Si je vois bien, il y a devant nous des marins qui courent, dis-je à Queequeg, ça ne peut être des ombres ! Nous partons au lever du soleil, je parie. Allons. (90) (...) _ Avez-vous vu quelque chose ressemblant à des hommes allant vers ce bateau, il y a un moment ? (...) Essayez un peu de les trouver, ces hommes, voulez-vous ? (...) c'est tout pareil... tout de la même famille. (91)</p> <p>« Mais à ce moment critique, on entendit une exclamation soudaine qui détacha tous les yeux du cachalot. Et sursautant, chacun regarda vivement le sombre Achab ; il était entouré de cinq sombres fantômes qui semblaient tout fraîchement nés de l'air. » (200)</p> <p>« Le personnage qui se tenait maintenant à la proue était grand et basané, avec une dent blanche qui saillait méchamment hors de ses lèvres d'acier. Une tunique chinoise en coton d'un noir funèbre, toute froissée, le revêtait ainsi qu'un large pantalon de la même sombre étoffe. Mais un turban d'une blancheur étincelante couronnait étrangement cette figure d'ébène ; c'étaient ses cheveux tressés et enroulés plusieurs fois autour de sa tête. Moins basanés, les compagnons de ce personnage avaient le teint plus vif, de cette couleur jaune-tigre particulière aux indigènes de Manille ; race célèbre pour sa subtilité quasi-diablesque et que certains naïfs matelots blancs croient être des espions et des</p>	<p>C'est l'armée des anges d'Achab ; elle appartient au monde mythique. Elle est invisible dans le quotidien de la chasse, elle ne devient visible que lors des épisodes relatifs à Moby Dick. Le corps du Parsi est lui-même un signe et un symbole pour Achab : son cadavre est l'annonce prophétique de la mort d'Achab.</p> <p>Le texte anglais est tout aussi explicite concernant le caractère évanescence de l'existence des anges-ombres : il s'agit de « dusky phantoms ». Et le chapitre suivant s'ouvre encore sur cette expression : « The phantoms, for so they then seemed... »</p> <p>Ce n'est pas d'une grande finesse comme description, mais on a un récapitulatif de tous les traits qu'Ishmaël relie à l'espace ésotérique : le noir funèbre contrastant avec la blancheur de la chevelure (et de la dent...), la barbarie-sauvagerie intelligente, les sympathies sataniques... Ce qui est assez intéressant d'un point de vue littéraire, c'est que Melville a toujours les mêmes difficultés quand il cherche à intégrer totalement l'objet de la description dans un espace mythique. Là où il</p>

<p>agents confidentiels du diable, dont ils supposent le bureau quelque part. » (200)</p> <p>« Dans mon for intérieur, je me rappelai les ombres mystérieuses que j'avais cru voir grimper sournoisement à bord du <i>Pequod</i> dans les pénombres de l'aube, à Nantucket ; ainsi que les énigmes du mystérieux Elie. » (203)</p> <p>« Mais ce que le mystérieux Achab dit à son équipage de couleur, il est mieux de ne pas le répéter ici. Car vous vivez dans la lumière sainte de la terre, évangélique. Seuls les requins infidèles des mers mauvaises [Guerne : « les requins impies des océans en révolte »] peuvent entendre les mots que prononçait Achab quand, le front orageux, les yeux rouges de meurtre, les lèvres collées de bave, il poursuivait sa proie. » (206)</p> <p>« Or, en ce qui concerne cet équipage fantôme, la première surprise eut vite fait de décroître, car dans un baleinier, les émerveillements durent peu. [...] Ce qui est certain en tout cas, c'est que lesdits fantômes trouvèrent vite leur place parmi l'équipage ; cependant Fedallah, l'homme au turban, resta à part et demeura un mystère jusqu'au bout. De quel monde sortait-il ? Par quel inexplicable lien se trouvait-il attaché à la fortune particulière d'Achab au point de paraître avoir de l'influence sur lui et même de l'autorité ? Personne n'eût pu le dire. On ne pouvait rester indifférent à la vue de Fedallah. Il était une de ces créatures que les gens policés de la zone tempérée ne voient qu'en rêve, et encore très vaguement ; mais qui apparaissent parfois dans les immuables communautés asiatiques ; en particulier dans les îles orientales de l'est du continent ; terres isolées, immémoriales, intransformées qui, dans les temps modernes même, montrent des répliques du type primitif des premières générations, du temps où le souvenir du premier homme était encore présent et que tous les hommes qui en descendaient, ne sachant d'où ils sortaient, se regardaient comme de vrais fantômes et demandaient au soleil et à la lune pourquoi et dans quel but ils avaient été créés ; encore que la Genèse dise que les anges épousèrent les filles des hommes et que, ajoutent les Rabbis peu canoniques, les démons aussi se livrèrent à des amours terrestres. » (214)</p> <p>« Avec calme, Fedallah regarda la tête de la baleine. A diverses reprises, ses yeux allèrent des rides qu'on y voyait aux lignes de sa propre main. En ce même temps, Achab se trouvait placé de telle sorte que le Parsi couvrait son ombre ; la sienne, s'il en avait une, se confondait avec celle d'Achab et n'en paraissait que le prolongement. Et pendant tout ce travail, l'équipage entier échangea des propos à voix basse sur ces choses étranges. » (305)</p> <p>Un nouveau mystère étrange et gluant semblait recouvrir tout le maigre Fédallah maintenant ; des frissons troubles le secouaient sans cesse, à tel point qu'en vérité, on pouvait se demander s'il était homme ou l'ombre flottante de quelqu'un d'invisible jetée sur le pont qu'elle couvrait toujours. Car même de nuit, on n'avait jamais pu avoir la certitude que Fédallah dormait ou descendait en bas. Il</p>	<p>est génial, c'est quand il joue sur le seuil des deux espaces, lorsque le visible devient symbole, lorsque idéalisme et matérialisme se réfutent réciproquement, lorsque la frontière devient poreuse, lorsque la logique du monde matériel se trouve instrumentalisée par une quête métaphysique, etc. Mais quand l'objet de la description s'affranchit des exigences du monde physique, le style retombe sur des choses assez plates. Si le personnage d'Achab était présenté de façon aussi caricaturale et convenue que ses anges, Moby Dick serait sans doute beaucoup moins intéressant... Même problème dans « Mardi » : lorsque le voyage devient allégorie pure, on s'ennuie assez vite. C'est bien la mise en tension des deux mondes qui est à la fois la clé de Moby Dick et de l'écriture de Melville.</p> <p>Ce sont des paroles qui se situent intégralement dans l'espace mythique ; comme telles il est impossible de les retranscrire dans la prose du monde (il est d'ailleurs assez difficile de les <i>imaginer</i> : un chant, peut-être...).</p> <p>On retrouve toujours les mêmes caractéristiques de l'espace mythique : primitivité, originarité, intemporelité. Un baleinier est une entreprise de « proséification » du merveilleux (idée constante dans Moby Dick) : les marins affrontent des puissances spirituelles et en tirent une huile matérielle (symbole de la maîtrise rationnelle, scientifique et technique, du monde). La chasse à la baleine est une entreprise d'arrondissement du fantastique (qui est la manifestation sensible du monde mythique, invisible) ; ce que l'on peut lire, dans une perspective psychologique, comme un intégration consciente des contenus issus de l'inconscient collectif, qui chez Jung sont à la fois archaïques, primitifs et semi-intemporels. Mais deux choses résistent à cet arrondissement (qui s'effectue à la fois par la force de la technique et par celle de l'habitude, deux forces liées à la matière). La première est Moby Dick : l'archétype pur résiste à tout arrondissement, que celui-ci soit cognitif, linguistique ou technique. La seconde est Fedallah, qui est également un archétype au sens de Jung : de ces archétypes qui jaillissent sur le chemin du psychisme lorsqu'il part à la découverte de l'inconscient (le Livre Rouge en est plein).</p> <p>Décidément, les passages avec Fedallah ne sont pas les plus légers... Il est tout de même intéressant que Fedallah fasse explicitement le lien entre le sens des symboles gravés sur la baleine et les lignes de sa main : le sens du symbole renvoie toujours au destin, à l'identité transcendante du sujet qui le saisit.</p> <p>A noter : la main d'Achab traçait des lignes sur la carte, tandis que les rides de son front formaient elles-mêmes une carte ; ici les rides que l'on trouve sur la tête de la baleine sont analogues aux lignes de la main de Fedallah.</p>
---	---

	<p>restait debout sans bouger pendant des heures, ne s'asseyant ni ne s'appuyant jamais. Ses yeux d'ombre mais merveilleux disaient clairement : nous autres, les deux gardiens, nous ne reposons jamais. » (494) [Rq : la traduction Guerne est meilleure]</p>	
<p>Persée, Saint Georges, Hercule</p>	<p>« Le galant Persée, fils de Jupiter, fut le premier baleinier et, soit dit en passant pour l'éternel honneur de notre métier, la première baleine attaquée par notre confrérie fut tuée sans aucune intention sordide. C'était là l'époque chevaleresque de notre profession, quand nous ne portions les armes que pour secourir les gens en détresse et non pour remplir les bidons d'huile pour les lampes des hommes. On connaît la magnifique histoire de Persée et d'Andromède ; chacun sait que l'aimable Andromède, fille d'un roi, fut attachée à un rocher au bord de la mer et que, tandis que le léviathan s'apprêtait à l'enlever, Persée, Prince des baleiniers, s'avança avec intrépidité, harponna le monstre et délivra puis épousa la jeune fille. (...) Aucun homme non plus ne peut douter de l'histoire suivante qui dit que dans l'ancienne Joppé, maintenant Jaffa, sur les côtes de Syrie, dans un temple païen, on montra au cours de bien des siècles le vaste squelette d'une baleine que la légende affirmait être celui du monstre que tua Persée. (...) Ce qui semble plus singulier et plus suggestif dans cette histoire est que, précisément, c'est de Joppé que Jonas s'embarqua. » (335)</p> <p>« Semblable à l'aventure de Persée et d'Andromède (d'aucuns même supposent qu'elle en est directement tirée) est l'histoire fameuse de Saint Georges et du dragon ; lequel dragon je soutiens avoir été une baleine, car dans beaucoup de vieux contes baleiniers, baleines et dragons sont étrangement mêlés et prennent souvent la place les uns des autres. « Tu es comme un lion des eaux et un dragon de la mer », dit Ezechiel ; ce qui veut clairement dire une baleine, et en vérité quelques versions de la bible emploient le nom lui-même. De plus, ça enlèverait beaucoup de valeur à l'exploit si Saint Georges n'avait rencontré qu'un petit reptile terrestre au lieu d'avoir livré combat au grand monstre des profondeurs. N'importe quel homme peut tuer un serpent, mais seul un Persée, un Saint Georges, un Coffin ont eu le cœur de marcher hardiment droit sur une baleine. » (335)</p> <p>« S'il faut compter Hercule parmi nous ?... J'ai longtemps eu des doutes à ce sujet ; bien que, selon la mythologie grecque, ce costaud faiseur d'œuvres réjouissantes et bienfaitantes fut avalé et rejeté par une baleine. Mais en propres termes, c'est insuffisant pour le considérer comme un baleinier. Nulle part il n'est écrit qu'il a harponné son poisson, à moins qu'il ne l'ait fait de l'intérieur. On peut néanmoins le compter comme un baleinier involontaire. Ce qui est sûr, c'est que la baleine l'a attrapé, lui, s'il n'a pas attrapé la baleine. Je le réclame comme appartenant à notre clan. » (336)</p> <p>« De l'avis des contradicteurs les plus autorisés cette histoire grecque d'Hercule et de la baleine serait tirée de l'histoire hébraïque plus ancienne de Jonas ; ou vice-versa. Ce qui est certain c'est qu'elles se ressemblent fort. Si je réclame le demi-dieu, pourquoi ne réclamerais-je pas le prophète ? » (336)</p> <p>Je passe sur le dernier cité par Ishmael : Vishnou se transformant en baleine pour aller chercher les Védas couchés sur le fond des eaux, afin d'y apprendre comment mieux construire le monde. L'idée est claire, mais bon... (337)</p>	<p>La chasse à la baleine n'apparaît dans sa pureté que lorsqu'elle est débarrassée de sa dimension utilitaire (celle-là même à laquelle la réduisent les propriétaires du <i>Pequod</i>). Le véritable sens de la quête n'est pas l'utilité matérielle, mais (ici) la fidélité à un idéal spirituel.</p> <p>La filiation avec Jonas est importante : Ishmael vise ici à reconstituer une « chaîne d'or » de héros dont il avoue lui-même se sentir peu à peu l'héritier. Cette filiation s'apparente à celle, spirituelle, de la <i>Tradition</i> ésotérique qui marque l'appartenance à la communauté dans toute confrérie mystique (alchimique, etc.)</p> <p>Ces figures sont celles du <i>héros</i>, personnage qui est précisément absent de Moby Dick. Le héros est celui qui affronte le monstre des profondeurs et en triomphe, sans que ses motifs soient liés d'aucune sorte à une finalité matérielle, utilitaire. Ils appartiennent à l'espace mythique.</p> <p>Le cas d'Hercule est problématique : non seulement il n'a pas harponné la baleine, mais sa quête n'était pas à proprement parler spirituelle : Hercule est l'homme du <i>travail</i>. Mais il permet à Ishmael d'établir comme critère d'appartenance à la confrérie mystique des baleiniers, non pas le fait de harponner une baleine, mais le fait de s'y être affronté et, soit d'en avoir triomphé, soit d'avoir été avalé et recraché par elle (Jung a montré que cette seconde structure était plus caractéristique). Cela permet donc d'intégrer sans difficulté Jonas dans la confrérie...</p> <p>...et voilà !</p>

<p>Jonas</p>	<p>De plus en plus cette contradiction de la lampe impressionne le plancher, le plafond, les parois. « Oh, gémit-il, c'est ainsi que ma conscience pend en moi. Elle brûle toute droite, mais les cabines de mon âme vont tout de travers ! » (41)</p> <p>« Et Jonas, dis-je, obéit aux ordres de Dieu. Et quels étaient ces ordres, camarades ? L'ordre de prêcher sa vérité à la face même du mensonge. Voilà, c'était ça ! »</p> <p>Je ne reprends pas ici dans son entier (c'est trop long) l'un des passages les plus rigolos de MB, et qui est une sorte de pendant de l'exégèse du Père Mapple. Le passage couvre les pages 337, 338, 339.</p>	<p>Dans la faute, le monde est encore symbole pour Jonas : le spectacle des choses visibles n'est que la manifestation de son intériorité véritable.</p> <p>Jonas est celui dont le destin est de témoigner de la vérité. Mais il ne le peut que parce qu'il a préalablement assumé le destin classique du héros : être avalé par le monstre et en ressortir. Il est celui qui a subi l'épreuve du transcendant et qui vient porter la parole au sein de la réalité (rôle à la fois prophétique et apostolique).</p> <p>Aucun des personnages de Moby Dick ne peut assumer ce destin. Achab descend dans les entrailles symboliques du monstre, mais n'en ressort pas ; Pip bascule dans l'ordre symbolique mais il ne peut retrouver la voie du sensible ; le capitaine heureux affronte le monstre sans entrer en luin et reconnaît sa défaite ; Daggoo dégringole dans les entrailles <i>physiques</i> de la baleine, et c'est ce qui lui permet d'en ressortir, etc.</p> <p>Quant à Ishmaël, son témoignage n'est pas une parole de vérité, c'est un récit. Ishmaël n'est ni celui qui reste à la surface du monde visible, ni celui qui descend dans les profondeurs invisibles. Il est celui qui se tient sur le seuil, il voit ce que les autres voient sans le voir lui-même, il reconnaît l'existence du monde invisible sans y entrer, il reconnaît la dimension symbolique du sensible sans dépasser pour lui-même le seuil de l'allégorie ou de la comparaison. Il n'appartient ni à la surface terrestre (ce qui le conduirait au suicide), ni aux profondeurs sous-marines (ce qui le conduirait à la mort spirituelle) : il est l'auteur, le narrateur et non le personnage d'un mythe ; il ne l'incarne pas, il le formule.</p> <p>Ishmael envisage toutes les objections qui peuvent venir à l'esprit dès que l'on cesse de considérer l'aventure de Jonas comme un mythe, c'est-à-dire dès qu'on l'extrait de d'espace mythique pour la plonger dans l'ordre de la réalité sensible. Il apparaît alors tout un tas d'in vraisemblances auxquelles toute tentative de réponse est évidemment burlesque. La baleine de Jonas est nécessairement une vraie-baleine, or elle a le gosier extrêmement serré, donc Jonas s'est peut-être caché dans une dent creuse, ah mais non parce que la baleine n'a pas de dents, etc. Tout l'enjeu du passage est manifestement de montrer l'absurdité d'une sécularisation du mythe : l'ordre de la réalité spirituelle n'est pas celui de l'ordre de la réalité sensible, et toute traduction de ce que Corbin appelle la « hiérophistoire » dans l'ordre de l'histoire matérielle aboutit à des inepties. Les événements du mythe ne sont pas des fictions : ce sont des événements <i>réels</i>, mais qui appartiennent à un ordre de réalité différent de celui au sein duquel nous nous mouvons dans notre quotidienneté terrestre.</p> <p>Accessoirement, cela permet à Ishmael de se payer la tête aussi bien du sceptique sourcilleux que du « révérend clergé », puisque aussi bien les objections que les réponses sont absurdes.</p>
	<p>« Il est impossible de dire pourquoi les gens des îles font de meilleurs chasseurs que les autres.</p>	<p>A nuancer : l'interprétation démocratique de ce passage. D'une part le Pequod n'a rien de démocratique dans son fonctionnement (étant lui-même dirigé par un maître qui veut être démocrate pour ce qui est <i>au-</i></p>

<p>Le Pequod</p>	<p>Presque tous les hommes du <i>Pequod</i> étaient des insulaires et, en tant que tels, vivaient isolés, chacun pour soi, comme sur son propre continent, à part du continent général des autres hommes. Ainsi tous réunis sur le même bord, quelle drôle d'assemblée d'insulaires cela faisait : une véritable délégation d'Anacharsis Cloutz [auteur de <i>La République</i> universelle] de toutes les îles de la mer et des quatre coins du monde, accompagnant le vieil Achab sur le <i>Pequod</i> pour aller témoigner des torts du monde devant cette barre d'où peu d'entre eux sont revenus. » (100 ?)</p> <p>« Le vent de poupe gonflant les creux de toutes ses voiles, le bateau continua sa marche en avant, comme si deux influences antagonistes luttèrent en lui, une tendant vers le ciel, l'autre s'élançant vers quelque but horizontal. Et si on regardait le visage d'Achab, il semblait qu'en lui aussi deux influences combattaient. Son unique jambe animait d'échos la longueur du pont ; chaque coup de sa jambe morte sonnait comme un choc sur un cercueil. Ce vieillard marchait sur la vie et sur la mort. » (215)</p> <p>« Pendant ce temps, le vent hurlait, la mer bondissait, le vaisseau grognait et piquait, sans cesser cependant de lancer fermement, de plus en plus loin, son enfer rouge dans les ténèbres de la mer et de la nuit, mâchant les os blancs de la baleine dans sa bouche méprisante, et crachant salement de tous les côtés. Ainsi lancé, frété de sauvages, chargé de feu et brûlant un cadavre en plongeant dans les noires ténèbres, le <i>Pequod</i> semblait le double de l'âme de son capitaine fou. » (391)</p> <p>[A noter : ce qui précède immédiatement ce passage, et qui concerne l'équipage du <i>Pequod</i> : « Les hommes de quart flânaient là lorsqu'ils n'avaient pas d'occupation pressante, à regarder le rougeoiement des feux jusqu'à ce qu'ils sentissent la chaleur leur écorcher les yeux. Leurs visages jaunes, présentement noirs de fumée et de sueur, leurs barbes broussailleuses, contrastaient avec la blancheur barbare de leurs dents. Tout ceci étrangement révélé par la lueur des flammes étrangement capricieuses des fours. Ils se racontaient des histoires impies, des contes terrifiants avec des mots joyeux ; des rires sauvages s'élevaient comme les flammes de la fournaise ; les harponneurs allaient et venaient devant eux en gesticulant follement avec leurs énormes fourches. »]</p> <p>« La main du destin avait saisi leurs âmes. Les émouvants périls de la précédente journée, l'incertitude torturante de la nuit qui venait de passer, l'allure obstinée, sans crainte, aveugle de leur vaisseau fou, piquant vers son but volant, tout cela accélérèrent les battements de leur cœur. Le vent qui gonflait leurs voiles à pleins ventres et faisait nager le vaisseau comme s'il était poussé par des bras aussi invisibles qu'irrésistibles. Tout était comme des manifestations symbolique de la divine volonté qui les asservissait à sa course.</p> <p>Ils étaient un seul homme ; non pas trente. Comme le vaisseau qui les contenait, tous étaient faits de choses différentes : chêne, érable, pin, goudron et chanvre (toutes se combinant néanmoins entre elles pour ne former qu'une unique coque lancée sur son chemin, équilibrée et dirigée par la longue quille centrale), les individualités différentes de l'équipage, le courage de cet homme, les criantes de cet autre, toutes les variétés humaines se trouvées soudées en une seule, et tous étaient dirigés vers le but fatal vers lequel Achab, leur unique seigneur et maître, tendait. » (514)</p>	<p><i>dessus</i> de lui, mais tyran pour tout ce qui se trouve en dessous [Starbuck]), mais d'autre part c'est moins l'égalité qui est soulignée que la différence et la séparation. Le <i>Pequod</i> n'est pas une île, ce n'est pas une République : c'est une constellation, au sein de laquelle chaque individu est son propre continent. Achab ne peut parvenir à former une communauté que par la dissolution de l'identité personnelle dans une transe collective, par un pacte faustien, et certainement pas par une voie contractuelle.</p> <p>Le <i>Pequod</i> est le lieu d'une double quête : quête matérielle, quête immatérielle ; l'une transcendante (verticale), l'autre immanente (horizontale). Mais le mouvement horizontal n'est qu'un instrument au service du mouvement vertical (cf. Achab) : lorsqu'il aura atteint la verticale du but métaphysique, il ne pourra que s'élever jusqu'aux cieux — ou sombrer dans les profondeurs.</p> <p>Magnifique ! Et cette fois l'identification du <i>Pequod</i> à Achab est clairement énoncée.</p> <p>Il est important de rappeler que, désormais, la volonté d'Achab ne s'inscrit plus en opposition avec celle de la divinité : si l'équipage n'est que la réalisation sous forme différenciée de la volonté d'Achab, Achab n'est lui-même que la manifestation sous une forme unique de la volonté de Dieu.</p> <p>Passage absolutiste : on retrouve à la fois la métaphore platonicienne de l'art du politique comme art du <i>tisserand</i> (entrelacement des vertus particulières des citoyens), mais en plus une fusion du collectif avec le chef (les deux formes tendant généralement à s'opposer, puisque la fusion tend à annihiler la différenciation). Ce <i>serait</i> de l'absolutisme, si derrière les décrets d'Achab ne se trouvaient les décrets divins.</p>
		<p>Le doublon est évidemment un symbole, mais c'est un symbole</p>

Le doublon

« Toutes choses ont une certaine signification, sans quoi elles ne valent rien et le monde entier n'est qu'un élément sans qualité, juste bon à vendre à la charetée (comme certaines collines des environs de Boston) pour combler quelque marais de la Voie Lactée. » (397)

« Et, bien que cloué maintenant parmi la rouille des boulons de fer et le vert-de-gris des points de cuivre, incorruptible néanmoins et vierge de toute souillure, il conservait toujours son éclat de Quito ; il avait beau être placé parmi un équipage douteux, effleuré à chaque heure par des mains souillées et, restant exposé durant des nuits entières d'une épaisse obscurité, propice à dissimuler une tentative de vol, chaque aube le retrouvait où le couchant l'avait laissé. Car il était mis à l'écart et sanctifié par une fin effrayante ; et quelques légers que fussent les matelots, dans leurs façons marines, ils le révéraient tous comme le talisman de la Baleine-Blanche. » (397)

particulier : il symbolise le symbole. C'est à propos du doublon que Ishmael va formuler explicitement la théorie du symbole qui sous-tend toute l'œuvre, et mettre en œuvre cette théorie par les différentes interprétations auxquelles se livrent les principaux personnages (sauf Ishmael).

Le monde sensible n'a pas de consistance ontologique, pas de sens par lui-même : il n'en obtient que si on le rapport au monde spirituel en saisissant les choses du monde sensible comme des symboles. La conscience de la vanité du monde n'aboutit donc pas à un nihilisme ou à un matérialisme hédoniste, puisque ce vide intrinsèque est un appel qui fait signe vers le seul espace qui peut lui donner sens et consistance : la réalité spirituelle. Le monde sensible considéré isolément est « sans qualité », il est comme la matière première des alchimistes : c'est ce à quoi on aboutit une fois quand on a purifié la matière sensible de toutes ses scories, et qu'elle est devenue matière pure qui attend sa mise en forme par l'esprit et le geste humains. Ou encore, le monde sensible n'est, substantiellement, qu'« étendue » (comme le veut Descartes) : élément sans qualités qui ne doit son existence qu'à Dieu et qui n'a de valeur que rapporté à cette autre substance qu'est l'âme.

Pour que le monde sensible ait une valeur, il faut donc le rapporter à l'âme ou à Dieu, en le considérant comme symbole. En lui-même il n'est rien : son être n'est que « phénomène », c'est-à-dire manifestation, apparition de ce qui se montre à travers lui.

Le doublon est sacré ; en tant qu'or, il n'est pas un métal précieux mais le métal parfait, incorruptible : les choses de ce monde ne peuvent le souiller (il faut ici encore songer à l'or alchimique). Les hommes non plus ne le peuvent pas : il est la chose sacrée, c'est-à-dire interdite (cf. Bataille). Un économiste contemporain, Michel Aglietta, a formulé (sous l'influence des théories de René Girard) une théorie selon laquelle la « monnaie » joue socialement le rôle social de « bouc émissaire » : c'est sa mise hors-jeu en tant qu'objet (de consommation, etc.) qui permet à la communauté de mettre fin à la violence originare, qui la ferait imploser. On voit ici que le doublon est en ce sens une méta-monnaie : il est à la fois ce qui vient celer le pacte qu'Achab signe avec l'équipage, et un bien-monnaie qui, par sa sacralisation, perd sa valeur monétaire : le doublon d'Achab n'a rien d'un moyen de paiement, on ne peut « l'utiliser ». Ce n'est qu'une fois la quête achevée, Moby Dick découverte, qu'il pourra retrouver une valeur monétaire — ce qui n'aura jamais lieu, puisque c'est Achab lui-même qui trouvera Moby Dick.

Le propre du symbole (tel que le pense, par exemple, Ibn Arabi) est de laisser transparaître dans le sensible ce qui appartient au monde spirituel ; mais le sens du symbole, s'il renvoie toujours à un espace transcendant, renvoie également à l'identité de celui qui le saisit comme symbole. Ce que signifie pour moi le symbole, c'est à la fois le Dieu qui transparaît en lui, mais aussi mon être propre. Pour Ibn Arabi, chaque être humain est la manifestation d'un « Nom divin », c'est-à-dire d'un certain point de vue de Dieu sur lui-même ; en interprétant le symbole, ce n'est donc pas seulement Dieu que

	<p><i>Achab</i></p> <p>« Il a déjà été dit de quelle manière Achab arpentait son gaillard d'arrière, en faisant demi-tour avec régularité aux deux limites : l'habitacle et le grand mât. Mais, parmi les nombreuses autres choses qu'il eût fallu dire, il faut spécifier que quelquefois dans ces promenades, lorsqu'il était le plus profondément plongé dans son humeur la plus sombre, il avait coutume de s'arrêter à chacun de ces endroits et d'y rester à regarder étrangement l'objet particulier se trouvant devant lui. Quand il s'arrêtait devant l'habitacle, son regard se fixait sur l'aiguille pointue du compas et dardait comme un javelot aigu dans la direction de son propos ; et lorsque après avoir repris sa promenade, il arrivait de nouveau devant le grand mât, son regard se fixait de la même façon sur la pièce d'or qui était clouée là, gardant la même fermeté obstinée, mais se teintant d'une certaine sauvage nostalgie, désespérée.</p> <p>Un matin, en arrivant devant le doublon, il parut nouvellement attiré par l'étrangeté des dessins et inscriptions gravés sur celui-ci, comme si, pour la première fois, il commençait à y interpréter pour lui-même, d'une certaine manière, quelque signification cachée. [...]</p> <p>Achab, observé par les autres, s'arrêtait maintenant devant cette pièce équatoriale.</p> <p>Il y a toujours quelque chose d'égoïste dans les sommets de montagnes et dans les tours ; ainsi que dans toutes choses grandes et hautes. Regardez ces trois pics aussi fiers que Lucifer. Cette tour ferme, c'est Achab ; le volcan, c'est Achab ; le courageux, l'indomptable et victorieux oiseau, c'est aussi Achab ; tous sont Achab, et cette ronde pièce d'or n'est que l'image du globe encore plus rond, qui, comme le miroir d'un magicien, ne reflète pour chaque homme que son propre et mystérieux lui-même.</p> <p>Il n'y a que de grandes peines et de petits gains pour ceux qui demandent au monde de leur donner l'explication de tout. Le monde lui-même ne peut s'expliquer. Il me semble que ce soleil devenu pièce a une face rubiconde ; ouais, mais voyez-le... Il pénètre l'équinoxe, le signe des orages ! Et six mois auparavant, il sortait du précédent équinoxe à Ariès !... D'orage en orage !... Ainsi soit-il, donc ! Enfanté dans la douleur, il est juste que l'homme vive dans la douleur et meure dans l'angoisse. Ainsi soit-il, donc ! Mon étoffe est solide : excellente matière pour que tourmentes et tourments s'acharnent dessus. Ainsi soit-il, donc !</p> <p><i>Starbuck</i></p>	<p>j'entrevois, c'est aussi moi-même, tel que Dieu me perçoit (c'est-à-dire : tel qu'il se perçoit lui-même à travers moi).</p> <p>Dans Moby Dick, les symboles n'ont jamais de sens déterminé : Ishmael est toujours reconduit à lui-même, de même qu'Achab revient toujours à Achab. C'est particulièrement le cas dans le cas du doublon : chaque personnage va se livrer à sa propre herméneutique du doublon, et chaque personnage y sera renvoyé à lui-même. Achab verra Lucifer, Starbuck la Trinité, Stubb le rire, etc. Suivront Flask, l'homme de l'île de Man, Queequeg, Fedallah, enfin Pip. On voit assez bien le mouvement inversé : de Achab à Flask, on descend dans l'échelle des hommes de chair, civilisés, dans leur rapport au transcendant. De l'homme de l'île de Man à Pip, on remonte l'échelle, mais du côté sauvage. Le statut le plus étrange est celui de l'homme de l'île de Man (partisan de l'interprétation mythique — astrologique, alchimique ou magique — du sensible.).</p> <p>Le détournement du compas est intéressant ; ce symbole prométhéen de l'intelligence technique, chargé de situer l'homme au sein du monde sensible, devient ici le symbole de la « flèche du désir » (Nietzsche) d'Achab, orientée vers une quête métaphysique.</p> <p>La saisie du doublon comme symbole, support d'une herméneutique qui va renvoyer Achab à lui-même.</p> <p>C'est bien lui-même que voit Achab à travers le doublon ; mais plutôt que de voir son dieu, le Dieu tel qu'il s'est manifesté à travers lui, il voit Lucifer. Le doublon est le symbole d'un symbole : symbole d'un soleil qui ne découvre à chacun que son être propre. Pour Achab le monde baigne désormais dans une lumière mythique qui, pour être transcendante, lui rend toute beauté inaccessible.</p> <p>Détournement très « luciférien » du châtement du péché originel : au <i>travail</i>, par lequel l'homme doit faire de la nature une ressource, Achab substitue la douleur et l'angoisse. Le détournement du « ainsi soit-il » est magnifique : au lieu d'un abandon à la seule volonté de Dieu (« non pas ce que moi je veux, mais ce que Toi tu veux »), le « ainsi soit-il » d'Achab est un défi lancé à la face de Dieu.</p>
--	--	---

— Aucun doigt de fée n'a pu toucher l'or, mais les griffes du diable y ont laissé leurs traces, hier, se murmurait Starbuck à lui-même, appuyé au bastingage ; le vieux semble lire l'effroyable écriture de Behshazzar. Je n'ai jamais regardé cette pièce de près. Il redescend... Je vais aller la voir... un sombre vallon entre trois puissants sommets touchant aux cieux : on dirait presque quelque obscur symbole terrestre de la Trinité. Ainsi, dans le vallon de la mort, Dieu nous a encerclés ; et sur toutes nos tristesses, le soleil de justice brille toujours ; phare et espoir. Si nous abaïssons nos yeux, le sombre vallon montre un sol boueux ; mais si nous les élevons, le brillant soleil rencontre à mi-chemin notre regard pour nous reconforter. Hélas ! le grand soleil n'est point fixe ; et si nous éprouvons le désir d'avoir de lui, à minuit, quelque soulagement, c'est en vain que notre regard le cherche. Cette pièce me parle avec sagesse, mais avec tristesse aussi. Je vais la quitter, de peur que la vérité ne me trouble.

[Pour Stubb, je mélange les traductions de Giono et Guerne ; celle de Giono est un peu sage par rapport au texte original, mais Guerne surtraduit franchement ! Il arrive à traduire « round chapter » par « chapitre rotatif, giratoire et circonvolutif »...]

Ce que Starbuck voit dans le doublon, c'est un symbole de la Trinité. La réalité sensible est une vallée des larmes, et si on cherche à la considérer pour elle-même, ce n'est qu'une surface boueuse. Mais si nous tournons nos regards vers Dieu, alors le soleil nous reconforte (la course des yeux représente évidemment ici la conversion du regard de l'âme : l'amour des choses sensibles se convertit en amour pour Dieu). Conception augustinienne (et luthérienne) de la foi : seule la foi peut nous sauver. Mais il est impossible de venir se reposer en Dieu, il est impossible de surmonter les affres de l'angoisse dans une certitude du Salut (Luther toujours).

Starbuck n'est pas celui qui peut affronter le dévoilement de la vérité transcendante : absolument courageux face aux dangers matériels, il est sans force face aux angoisses spirituelles. Aussi préfère-t-il se détourner, et retourner à ce qui est à la fois son *devoir*, la tâche qui lui a été confiée, et ce qui seul peut être signe de son élection. Pour Starbuck, c'est précisément en restant à son poste au sein de l'univers matériel (tuer des baleines) qu'il répond à l'injonction de Dieu. Bref : c'est un quaker.

Remarque : la mention du nom de Belshazzar (Balthazar) est intéressante ; elle fait référence à l'épisode biblique du festin de Balthazar, et des « mots inscrits sur le mur » (épisode bien connu aux Etats-Unis).

Dans le Livre de Daniel, le roi Balthazar (ou *Belshazzar*) de Babylone durant un banquet arrosé, ordonne que l'on apporte les coupes d'or rapportées du Temple de Salomon à Jérusalem par son prédécesseur Nabuchodonosor II. Utilisant cette argenterie sacrée, le roi et sa cour se mirent à louer les dieux d'or, d'argent, de bronze, de fer, de bois et de pierre. Immédiatement, apparurent les doigts d'une main d'homme, et ils écrivirent sur les murs du palais royal les mots אֲנִי, אֲנִי, אֲנִי, אֲנִי (*Mene, Mene, Tekel u-Pharsin*). Si les traductions anglaises de la bible laissent ces mots non traduits, les versions françaises les traduisent par « *Il a été compté: une mine, un sicle et deux demi-sicles* » ou « *Compté, compté, pesé, et divisé.* ». La mine et le sicle sont en araméen le nom de devises : *MENE*, une mine, *TEKEL*, une graphie de shekel ou sicle, *PERES*, la moitié d'une mine.

Malgré de nombreuses demandes, aucun des conseillers ou magiciens du roi ne peut interpréter ce présage. Le roi envoya quérir Daniel, un juif exilé capturé par son père Nabuchodonosor et établi à l'époque comme « *chef des mages, des magiciens, des astrologues et des devins* ». Refusant toute récompense, Daniel prévient le roi de son blasphème et déchiffre le texte. Le sens déchiffré par Daniel est basé sur les verbes à la voix passive correspondant au nom des mesures.

« Voici mot à mot ce qui est écrit là : « MENE, MENE, TEKEL, et PARSIN ». »

Daniel donne cette interprétation : MENE signifie la fin de son règne, celui-ci s'achevant dans un jour ; TEKEL signifie qu'il a été pesé, et qu'il a été jugé ne faisant pas le poids ; PERES que son royaume sera divisé en deux - une partie revenant aux Mèdes et la seconde aux Perses.

PARSIN est en outre un jeu de mot sur perse ou persan.

La nuit même, le roi Balthazar est assassiné, et Darius le Mède devient roi.

Stubb

_ Voilà maintenant le vieux Mogol, monologuait Stubb près des chaudières, qui vient de scruter longuement cette pièce. Starbuck a fait de même et tous deux avec une figure longue d'une brasse. Tout ça pour une pièce d'or qui ne ferait pas long feu avant d'être dépensée, si je l'avais, à Negro Hill ou à Corlaer's Hook. Hem ! Dans ma pauvre petite jugeotte je trouve ça bizarre. (...) Qu'y a-t-il donc dans ce doublon de l'Equateur de si mortellement merveilleux ? Par Golconde ! que je le regarde une fois... Hello ! Voilà des signes et des merveilles ! Ca, par exemple, c'est ce que le vieux Bowditch dans son épitomé appelle le zodiaque et qui s'appelle de même dans l'almanach que j'ai en bas. Je vais aller chercher cet almanach et comme j'ai entendu dire qu'on peut évoquer les diables avec l'arithmétique de Daboll, je vais essayer de faire sortir une signification de ces petites queues bizarres, à l'aide du calendrier du Massachusetts... Voilà le livre. Voyons donc... signes et merveilles ; et le soleil est toujours parmi eux. Hem, hem, hem ! les voici... bien vivants tous autant qu'ils sont... Aries ou le Bélier ; Taurus ou le Taureau ; Jimimi, voilà les Gémeaux eux-mêmes, ou les Jumeaux. Et ainsi le soleil roule parmi eux... Oui, là, sur la pièce, il est en train de traverser le seuil entre deux des douze maisons qui se suivent en rond. Là ! Livre, tu mens ; le fait est que vous autres livres, vous devriez connaître vos places. Vous êtes juste bons à nous donner les faits et les mots simples ; nous, on fournit les pensées. Ca, c'est ma petite sagesse personnelle, dans les limites, s'entend, du calendrier du Massachusetts, du Bowditch et de l'arithmétique de Daboll. Signes et merveilles, hein... hé ! dommage qu'il n'y ait rien de merveilleux dans les signes et de significatif dans les merveilles ! Mais attends voir, il doit bien y avoir une clé quelque part... un instant, chut !... Par Jupiter, la voilà ! Je la tiens. Alors écoute-moi bien, toi, le doublon ; ton zodiaque, c'est la vie humaine complète en un chapitre. Maintenant je vais la lire ; holà, Almanach ! Viens par là. Pour commencer, il y a Aries ou le Bélier, ce chien lascif qui nous engendre. Ensuite vient Taurus ou le Taureau, qui nous flanque le premier coup de corne. Puis ce sont Geminini ou les Gémeaux, les jumeaux — c'est-à-dire la vertu et le vice ; nous nous efforçons donc vers la vertu quand boum ! voilà qu'arrive le Cancer ou crabe, qui nous tire en arrière. [suit une page du même tonneau...] Et pour finir c'est avec Pisces, les Poissons, que nous dormons le dernier sommeil. En voilà un sermon écrit au haut du ciel, et le soleil le traverse chaque année, et il en sort néanmoins toujours vivant et ardent. Là-haut, il roule gaiement à travers travail et peine ; et ici, en bas, le joyeux Stubb fait pareil. Oh joyeux, c'est le mot définitif [*Jolly's the word for aye !*]. Adieu, doublon !

Flask

_ Je ne vois rien ici, sauf une chose en or et cette chose ronde appartiendra quiconque lèvera une certaine baleine... Je ne comprends pas pourquoi on la regarde tant. Elle vaut seize dollars, c'est vrai ; et à deux cents le cigare, ça fait neuf cent soixante cigares. Fumer une sale pipe, comme Stubb, ça ne me dit rien, mais j'aime les cigares, et en voici neuf cent soixante. Alors Flask, ouvre l'œil ! Est-ce que j'appellerai ça sagesse ou sottise ? Si vraiment c'est sage, ça a tout de même un air idiot ; et si c'est stupide, ça vous a une sorte d'air de sagesse.

Rappel : Fedallah est aussi appelé : le Parsi.
Achab est donc comparé à celui qui interprète les symboles annonçant que le blasphémateur va périr ; mais ici Achab est son propre Daniel ; et Achab veut être son propre prophète.

Stubb se livre à une herméneutique jouée d'avance ; s'il va chercher un livre pour tenter de déchiffrer le message astrologique, il envoie le livre promener pour proposer sa propre exégèse : car c'est à l'homme de donner un sens aux faits. Son exégèse est tout simplement sa profession de foi : la vie est une longue suite de vacheries, mais qu'il faut prendre à la rigolade. La litanie astrologique de Stubb est sans doute la plus belle illustration (avec son dialogue avec Flask) de son pessimisme solaire, de son hilarité lucide.

Achab ne voyait pas la valeur monétaire du doublon ; Stubb commençait par l'y réduire, mais poursuivait par une exégèse symbolique. Flask, lui, ne voit que la valeur marchande. Le cigare est bien un représentant, mais il ne représente que la masse de cigares que l'on peut acheter avec. Moby Dick est elle-même rétrogradée dans l'univers sensible, n'étant considérée que comme « une certaine baleine ».
Chez Flask, la tension entre sagesse pratique (aveugle au transcendant) et sagesse ésotérique (folie aux yeux de l'entendement ordinaire) a totalement disparu, au profit d'une sorte de bon sens qui est à la fois sage et borné.

L'homme de l'île de Man

_ Si la Baleine banche doit être levée, ce sera dans un mois et un jour, quand le soleil se trouvera dans un de ces signes. J'ai étudié les signes et je connais leur sens ; ils m'ont été appris, voici quarante ans, par la vieille sorcière de Copenhague. Or, dans quel signe sera-t-il alors ? dans celui du fer à cheval ? Le lion rugissant et dévorant. Vaisseau ! vieux vaisseau ! Ma vieille tête tremble en pensant à toi !

Queequeg [le narrateur est Flask ; mais cela pourrait éventuellement être Stubb]

Voici Queequeg qui arrive. Il ressemble au zodiaque lui-même, avec tous ses tatouages. Que dit ce cannibale ? Ma foi ! Il compare les mâts... il regarde l'os de sa cuisse ; pense-t-il que le soleil est dans sa cuisse ou dans son mollet, ou dans ses intestins comme le font de vieilles femmes de campagnes perdues quand elles parlent de l'astronomie de Surgeon ? Par Dieu ! Il a trouvé quelque chose dans le voisinage de sa cuisse... Je parie que c'est le Sagittaire ou l'Archer.... Non, il ne sait que penser de ce doublon ! Il le prend pour un vieux bouton tombé du pantalon de quelque roi...

Fedallah

Lais, cachons-nous de nouveau, voici à présent ce diable fantôme de Fedallah ; sa queue, toute cachée comme d'habitude, avec de l'étoffe dans le bout de ses souliers [référence au fameux dialogue de Stubb et Flask]. Que veut-il dire avec ce regard qu'il a ?... Ah ! il fait seulement signe au signe et il s'incline ; il y a un soleil sur la pièce... adorateur du feu, sans nul doute...

Pip (idem)

Ho ! il en vient un de plus... Voilà Pip. Pauvre gars ! Il vaudrait mieux qu'il soit mort, ou moi ! J'en ai presque horreur ! Lui aussi a observé tous ces interprètes curieux, moi compris, et maintenant voyez, il vient lire, avec ce surnaturel visage d'idiot. Cachons-nous de nouveau et écoutons-le ! Écoutons !

_ Je rega'de, tu rega'des, il rega'de, nous rega'dons, vous rega'dez, ils rega'dent.

_ Il l'apprend par cœur... Chut ! de nouveau...

L'homme de l'île de Man est le seul à proposer une exégèse proprement astrologique des symboles (astrologiques). Il est le dépositaire d'un savoir ésotérique, qu'il a déjà manifesté à propos de la cicatrice d'Achab, et qu'il tient (comme il se doit) d'une initiatrice. Stubb rejetait le livre pour proposer sa propre interprétation, aussi fantaisiste que révélatrice. L'homme de l'île de Man connaît les livres : son savoir est un savoir objectif, même s'il s'agit de l'autre face de la raison, par laquelle l'homme se rapporte à l'autre face du réel.

Queequeg est la figure du sauvage, du primitif ; en tant que tel, la dissociation entre le moi de la rationalité scientifique et technique, et l'espace du mythe ne s'est pas encore opérée. Le primitif vit dans l'espace du mythe, le sensible et le mythique ne sont pas encore clairement différenciés. Queequeg ne peut donc pas proposer d'exégèse symbolique, car il n'a pas la distance qui lui permettrait de rapporter la chose sensible à une signification métaphysique. En revanche, c'est son corps lui-même qui est recouvert de symboles (qu'il ne comprend pas non plus). Queequeg ne peut pas interpréter les symboles du doublon, il ne peut que les mettre en rapport avec les symboles dont son corps est porteur. Queequeg est *physiquement* au doublon ce que Fedallah lui est *spirituellement*.

La dernière phrase n'appartient qu'à Flask : c'est sa propre vision de ce que voit Queequeg...

...idem ici : la dernière phrase n'engage que Flask.

Fedallah n'interprète pas les symboles : il fait signe au signe. Car Fedallah n'est pas reconduit par le symbole du monde physique au monde spirituel : il appartient déjà au monde spirituel. Fedallah est un fantôme : son corps sensible n'est qu'une apparition, son être véritable est bel et bien métaphysique. Pour lui le doublon n'est donc pas un symbole, articulant deux espaces distincts : il n'est qu'un signe, allant du monde spirituel au monde spirituel. On pourrait dire que Fedallah est à la dimension symbolique du doublon ce que Flask est à sa dimension physique : chacun ne saisit le doublon que dans une seule dimension, celle dans laquelle il est immergé. Fedallah s'incline devant le Talisman de Moby Dick comme Flask salue les 960 cigares.

Rappel : le doublon a été comparé aux « mots écrits sur le mur », dont le dernier est : Parsin. Fedallah est lui-même dénommé : le Parsi.

Sans tenter l'exégèse stricte de ce que veut dire Pip, ce serait un peu présomptueux, on doit remarquer que Pip vient énoncer la vérité de ce qu'il vient de se produire : des hommes regardent d'autres hommes qui regardent, et chaque homme voit les choses au sein de sa propre perspective, si bien qu'il ne voit que lui-même (on doit noter que Flask, lorsqu'il interprète les interprétations des autres, est à nouveau renvoyé à des affirmations qui ne reflètent que ce qu'il est, lui). Si les

_ Je rega'de, tu rega'des, il rega'de, nous rega'dons, vous rega'dez, ils rega'dent.
_ Eh bien, ça, c'est drôle
_ Et moi, toi et lui, et nous et vous et eux, vous êtes tous des chauves-sou'is ; et je suis un co'beau, su'tout quand je suis pe'ché en haut de ce pin... C'oaaa... c'oaaa... c'oaaa... c'oaaa... c'oaaa...
Est-ce que je ne suis pas un co'beau ? et où est l'épouvantail ?... Le voilà : deux os fou'és dans une pai'e de vieux pantalons, et deux aut'es fichés dans les manches d'une vieille veste.
_ Je me demande si c'est de moi qu'il parle ? Joli compliment !... Pauvre gars ! Pour un peu j'irais me pendre... En tout cas, pour l'instant, je vais quitter ce voisinage de Pip. Les autres, je puis les supporter, ils sont sains d'esprit ; mais lui il a trop d'esprit et de folie pour ma santé d'esprit. Allons donc... je le laisse divaguer...
_ Voici le nomb'il du bateau, ce doublon, et tous b'ûlent de le déclouer. Mais déclouez-vous le nomb'il et vous ve'ez les conséquences ! Et même s'il re'ste là, c'est aussi vilain ca', quand quelque chose est cloué au mât, c'est signe que les choses deviennent désespé'ées. Ha ! ha ! vieil Achab, elle te cloue'a, la Baleine Blanche... [le passage se poursuit, en devenant de moins en moins intelligible.]

autres personnages veillent dans le noir de la nuit avec des yeux aveugles (chauves-souris), lui est le noir qui s'avance dans la lumière du jour (corbeau). Car l'obscurité du monde mythique, qui baigne dans sa lumière noire, est devenu la clarté diurne de Pip.

Pip est celui qui a basculé du monde physique au monde spirituel. En ce sens, il est semblable à Fedallah ; mais alors que Fedallah est conscient de son appartenance, et maintient la différenciation du sensible et du spirituel, Pip, lui, ne vit que dans l'espace mythique qu'il prend manifestement pour l'espace sensible. Pip est l'oracle qui, parlant par métaphores, croit n'énoncer que des descriptions.

De ce fait, il est celui que ne peut pas comprendre Flask, mais qui lui montre cependant qu'il doit exister autre chose que ce qu'il se borne à reconnaître. Pip est un danger pour Flask, qui ne parvient pas à le réduire totalement à l'idiotie ; car l'idiotie de Pip (cf. « Pip ») n'est que la manifestation sensible de sa gnose métaphysique, de son caractère de « voyant ». D'où la fuite de Flask.